TRAITÉ
SUR
LE SANG,
L'INFLAMMATION
ET
LES PLAYES D'ARMES A FEU.

Traduit de l'Anglais de John Hunter par J. Dubar, Officier de Santé à l'Hôpital Militaire d'Ostende.

SECOND VOL.



Et a Paris,
Chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des Écoles de Chirurgie.

PREFACE.

L'Ouvrage que je présente au public a déjà été annoncé par John Hunter dans ses Œuvres précédentes, lorsqu'il combat le systeme des humeurs il parle d'un traité sur sa nouvelle théorie du sang et de l'inflammation, et c'est ce traité que j'ai traduit, non sans sentir mon insuffisance, mais persuadé de la perte que ferait l'art de guérir si ce livre n'était pas connu en France. Qu'on ne s'attende point à y trouver des fleurs de rhétorique la traduction en est fidelle, et on peut y compter; mais l'ouvrage original est écrit de la manière la moins intelligible, même pour les gens de l'art de l'Angleterre, Voici ce que dit à ce sujet *the Medical*

Revew, année 1795 mois de janvier N.° 4 page 339, et mars N.° 5 page 423.

„ Il n'est pas douteux que l'espérance
„ du public ne soit excitée eu égard au
„ présent ouvrage. Les écrits d'un homme
„ qui à juste titre a atteint le faite de
„ la reputation chirurgicale, doivent être
„ par suite recherchés avec ardeur. La
„ doctrine renfermée dans le présent traité
„ ne doit plus être considérée maintenant
„ comme neuve, elle a déjà fait fortune
„ dans le monde. Elle forme la partie fon-
„ damentale des leçons de chirurgie de
„ l'Auteur depuis plus de vingt années,
„ on ne doit conséquemment pas être sur-
„ pris si elle a été adoptée par beaucoup
„ d'autres, etc.

Et plus bas :

„ Lorsque nous disons que la princi-
„ pale partie de cet ouvrage a été com-
„ posée depuis si longtems, et que durant

„ cette espace elle a été corrigée et re-
„ corrigée plusieurs fois par l'Auteur,
„ nous ne savons comment rendre raison
„ et reconcilier ceci avec la manière con-
„ fuse et très incorrecte dont presque
„ tout est jetté au hazard. Nous ne vou-
„ lons pas nous ériger en critiques ; si
„ les pensées de l'Auteur sont rendues
„ claires dans son language, on peut passer
„ par dessus le manque d'élégance et peut-
„ être la négligence de regles rigides de
„ la Grammaire. Mais lorsque ce sens de-
„ vient obscur, et que le Lecteur est
„ souvent embarrassé pour conjecturer ce
„ que l'Auteur a voulu dire, le manque
„ d'attention est inexcusable ; chaque page
„ donne une preuve que cela a lieu dans
„ le présent traité ; le Lecteur est fatigué
„ de repetitions sans nombre, et le man-
„ que de méthode rend l'intelligibilité
„ presqu'impossible. *Or c'est une tache pé-*
„ *nible pour celui qui entreprend de donner*
„ *une idée générale et circonstanciée du tout.*

„ Cependant cela ne nous rebute pas ; „ nous avouons avec plaisir que nonob- „ stant les fautes de langue et d'arrange- „ ment, il y a une abondance de matière „ capable de recompenser la peine des „ recherches."

On voit par là quel tache j'ai entrepris ; on me pardonnera d'après ce des passages, un peu confus, mais qu'on comprendra avec un peu d'attention, je me suis attaché plutôt à être fidel que d'embellir par de belles phrases une chose qui n'est qu'une déscription.

A la tête de cet ouvrage est un abrégé de la vie et des écrits de l'Auteur, fait par son Beau-frère *Hevrard Home*, qui n'a pas laissé échapper cette occasion pour célébrer les avantages que lui même a obtenu des instructions d'un aussi grand Maître.

Le même *Medical Revew* fait l'analyse

de l'ouvrage et dit entr'autre choses, en parlant de la formation des croutes : „ dans „ cette partie on rencontre beaucoup d'ex- „ cellentes observations pratiques. Toutes „ les playes devraient avoir des crou- „ tes, etc."

Quant à la partie typographique du premier volume une absence que j'ai été obligé de faire, m'a empêché de le rendre plus correct, mais on s'appercevra bien que les fautes qu'il renferme sont plutôt dûes à la partie typographique, surtout dans un pays où on parle un autre idiome que le français.

Quoiqu'il en soit, l'ouvrage parlera de lui même, c'est pourquoi je me bornerai à dire qu'il est traduit avec plus de zèle que de talents, et que si on le comprend mon but est rempli.

J. DUBAR.

TRAITÉ SUR LE SANG, L'INFLAMMATION ET LES PLAYES D'ARMES A FEU.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'UNION PAR LA PREMIERE INTENTION.

TOUTES les altérations dans les dispositions naturelles d'un corps sont le résultat ou d'une injure ou d'une maladie ; et toutes les déviations de ses actions naturelles viennent de ce qu'une nouvelle disposition a lieu.

L'injure eſt ordinairement ſimple, et la maladie plus compliquée.

Les diſpoſitions qui en réſultent, ſont de trois ſortes, la première eſt la diſpoſition à la guériſon en conſéquence d'un accident immédiat, et eſt la plus ſimple.

La ſeconde eſt la diſpoſition venant de néceſſité; par exemple, celle qui produit l'action de gonfler les parties, l'ulcération, etc.

Celle-ci eſt un peu plus compliquée que l'autre, en ce qu'elle peut venir par accident ou par maladie, et conſéquemment devient un compoſé des deux.

La troiſième eſt la diſpoſition en conſéquence de maladie, qui eſt la plus compliquée des trois, parce que les maladies ſont infinies; cependant pluſieurs maladies locales quoique compliquées dans leurs natures, ſont ſi ſimples dans leurs étendues, qu'elles admettent l'enlevement de la partie malade, devenant après cela analogues aux autres accidents ſimples.

Comme la maladie eſt une action leſée des parties vivantes, le retour à la ſanté doit d'abord conſiſter à arrêter les diſpoſitions et les actions malades, et alors leur faire prendre un mouvement rétrograde vers la ſanté.

En traitant de ces maladies qui ſont l'ob-

jet de la Chirurgie d'une manière systématique, on doit toujours commencer par les plus simples, et avancer graduellement jusqu'aux plus compliquées ; par ce moyen nous serons mieux entendus.

Il y a beaucoup d'accidens qui demandent l'attention du Chirurgien, et qu'on ne peut pas appeller maladies, parce qu'ayant été formés par quelque chose étranger au corps, ils doivent être considérés comme une violence exercée sur lui, altérant en quelque sorte la structure des parties ; et conséquemment interrompant les opérations naturelles déjà décrites.

Les parties ainsi injuriées n'étant plus capables de continuer leur mode d'actions naturelles, sont obligées de dévier de cette marche ; et cette déviation varie selon la nature de la violence, celle de la partie et l'état de la constitution.

Une altération dans les structures demande un nouveau mode d'action pour sa guérison, parce que l'acte de guérison ne peut pas être le même que celui qui était naturel à la partie avant qu'elle ne fut injuriée.

L'altération dans les structures par violence externe, ne demande que le plus simple changement dans les actions naturelles de la partie, pour sa guérison, et le plus simple traitement

chirurgical ; elle eſt telle qu'elle demande du ſecours ; car il y a beaucoup d'accidents où le ſecours de l'art n'eſt pas néceſſaire.

Il eſt bon d'obſerver ici qu'il y a une circonſtance qui accompagne l'injure accidentelle qui n'a pas de rapport à la maladie ; c'eſt que, ſitôt que l'injure a eu lieu, il y a dans tous les cas tendance, à produire la diſpoſition et les moyens de guériſon.

Les opérations de guériſon viennent naturellement de l'accident même ; car lorſqu'il n'y a qu'une altération méchanique dans la ſtructure, le ſtimulus d'imperfection ayant lieu, demande immédiatement l'action de reſtauration ; mais ceci eſt le contraire de ce qui arrive aux maladies internes, car c'eſt une diſpoſition qui produit une action morbide, et cette action eſt continuée jusqu'à ce que la diſpoſition ſoit arrêtée ou emportée ; lorſque cet effet ſalutaire a eu lieu, l'état du corps devient analogue à celui où il n'y a eu qu'un accident ſimple ; une connaiſſance intérieure d'imperfection eſt excitée, laquelle produit l'action de reſtauration.

Dans les injures qui viennent d'accidents, nous avons ſuppoſé jusqu'à préſent que les parties n'ont aucune tendance à l'action leſée indépendante de l'accident ; car lorſqu'elles en

ent, cette dispoſition eſt ſouvent plus forte que celle de la guériſon, et dans ce cas elles tombent dans la claſſe de l'action morbide analogue comme je l'ai expliqué en traitant de la ſusceptibilité. (*) Prenons le ſcrophule et le cancer pour exemples, et nous verrons que ſi une partie eſt injuriée ayant une forte tendance au ſcrophule, elle prendra alors le mode d'action ſcrophuleux, au lieu de celui de guériſon; et conſéquemment on voit pluſieurs articulations, qui étant injuriées, prennent une action ſcrophuleuſe appellée tumeur froide, ou ſi une femme audelà de trente ans reçoit un coup ſur la mamelle, elle ſera très ſusceptible d'acquérir le mode d'action cancéreuſe, plutôt que celui de guériſon, qui devrait être diſtinguée de ce qui en eſt la conſéquence immédiate, c'eſt-à-dire l'inflammation, car c'eſt de là que dépend la connaiſſance des maladies. Quoiqu'on puiſſe dire que l'accident produit un effet ſur une partie (n'importe quel effet) qui a une tendance à ſa guériſon, cependant il y a ſouvent non-ſeulement des conſéquences immédiates, venant de cet effet, comme l'inflammation; mais encore les conſéquences de cette inflammation, telle que la ſuppuration; les baſes des maladies ſont quelquefois poſées par l'accident, non

(*) Vide Introduction Tom. I. page 9.

en les produifant immédiatement ou naturellement, mais en excitant une fusceptibilité de la conftitution ou d'une partie en une dispofition à la maladie, laquelle peut refter cachée pendant un tems confidérable, et puis fe mettre en action.

Ainfi le fcropule, le cancer, etc. viennent fouvent d'un accident, même où les parties ont, en conféquence de l'accident, paffé le premier et fecond périodes de guérifon.

Ces effets de l'accident qui viennent de la nature de la partie lefée, peuvent être divifés en ceux qui ont lieu dans des parties faines, et ceux qui affectent des parties déjà malades. Le premier eft celui que je vais traiter, et le fecond étant lié avec la maladie, n'eft pas de mon reffort maintenant.

Je diviferai les injures faites aux parties faines, en deux genres, felon les effets de l'accident.

Le premier confifte en celles dans lesquelles la partie injuriée ne communique pas au dehors, comme un ébranlement de tout le corps ou de parties particulières, les entorfes, les contufions, les fractures fimples, les ruptures de tendons, les luxations, ce qui forme une grande divifion. Le fecond comprend celles qui communiquent au dehors, comme les bleffures

de tous les genres, et les fractures compliquées.

Les contuſions qui ont détruit la vie de la partie, peuvent être conſidérées comme une troiſième diviſion, partageant au commencement de la nature de la première, et finalement ſe terminant comme la ſeconde.

§. I. *Des injures où il n'y a pas de communication externe.*

Les injures de la première diviſion, dans lesquelles les parties ne communiquent pas au dehors, s'enflamment rarement, tandis que celles de la ſeconde s'enflamment et ſuppurent. Cependant les mêmes opérations ont lieu dans les deux, quoique l'ordre dans lequel elles ſe font ſoit inverſe, la première devient comme la ſeconde, en s'enflammant et en ſuppurant; et la ſeconde étant dans beaucoup de cas, lorsqu'on la traite bien, ramené au point de la première, et unie par la première intention: ce qui prévient l'inflammation et la ſuppuration. Mais quand la vie d'une partie a été détruite par un accident, il faut néceſſairement que cette partie ſuppure; et conſéquemment ces injures ſont rendues analogues en ce point, à celles où les parties communiquent au dehors, et qui n'ont pas été réunies par la première intention.

L'injure qui de sa nature est la plus simple, et qui cependant demande les actions de la partie pour sa guérison, est une espèce de commotion (*) où le seul effet produit est la débilité des fonctions du tout ou d'une partie, analogue à celle occasionnée par une contusion dans laquelle il n'y a pas solution de continuité; dans cet état les parties n'ont rien à faire, que de se développer et se réintégrer dans leur position, action et sensibilité naturelles; et c'est ce qui a lieu dans la commotion du cerveau.

La rupture d'un petit vaisseau sanguin vient ensuite dans l'ordre des plus simples, où il y a solution de continuité qui occasionne l'extravasation, et le sang se repand dans le tissu cellulaire, dans les interstices des parties ou dans quelque cavité circonscrite. Mais si le vaisseau est gros ou essentiel à la vie, comme les artères fémorales, brachiales ou coronaires, ou si la rupture a lieu dans une partie vitale comme le cerveau, ou dans les interstices des cavités appartenantes à une partie vitale, comme les cavités du cerveau ou du péricarde dans toutes ces circonstances, l'injure peut occasionner

(*) Le terme commotion n'est employé ici que comme un terme générique, abstraction faite de la commotion du cerveau en particulier.

la mort par l'extravafation feule, quoique l'origine du mal eut été confidérable.

L'opération de la guérifon dans ce cas, lorsque les parties vitales n'ont pas été endommagées, confifte d'abord dans la coagulation du fang extravafé entre les parties rompues, pofant, pour ainfi dire, les fondemens de l'union, enfuite enfermant le vaiffeau divifé, ou en provoquant fon inosculation, et quelque tems après, en amenant l'abforption du fang extravafé qui eft fuperflu. Si le vaisfeau fe ferme, cet effet eft produit par la contraction musculaire des tuniques; mais il n'eft pas aifé de déterminer de quelle manière il s'inoscule, fi c'eft par l'attraction mutuelle des deux orifices lorqu'ils font en contact, ou fi au lieu de fe contracter, les deux portions s'allongent pour fe rapprocher reciproquement et s'unir; (*) ou s'il y a une nouvelle por-

(*) Le terme inosculation eft employé communement par les écrivains, mais on n'eft pas fûr s'il eft derivé de la théorie ou de l'obfervation. Le peu de cas où on puiffe l'obferver, avec le manque d'exactitude de ceux qui ont introduit ce terme les premiers, me fait penfer qu'il ne vient que de la théorie ou de l'opinion feulement. Je n'ai jamais pu avoir une occafion de l'obferver dans toutes mes expériences et obfervations fur l'inflammation, ex-

tion de vaisseau formée dans la lymphe coagulante intermédiaire.

Cependant l'inosculation ne peut avoir lieu que quand l'étendue des parties divisées n'est pas grande, et que les surfaces opposées restent en contact; mais même alors il est probable qu'on doit en partie attribuer à une autre mode d'union, la communication des vaisseaux qui a lieu entre les deux surfaces divisées; car quand l'inosculation n'a pas, ou ne peut pas avoir lieu, l'union des vaisseaux rompus se fait par la coagulation du sang extravasé dans la partie, qui devient vasculaire.

---

ceptez aux tuniques de l'œil; dans beaucoup d'inflammations de cet organe, on voit une ou plusieurs artères, passant de la tunique conjonctive à la cornée, et se ramifiant dans cette partie, on les a souvent coupées en travers pour prévenir l'affluence du sang, les deux extrêmités se retirent, mais en peu de tems elles se réunissent de nouveau, et la circulation reprend son cours comme avant. Dans ceci on ne peut pas se tromper; et pour faire cette opération avec succès, on doit emporter un morceau de vaisseau.

On peut, je crois, adopter le terme *inosculation*, qui derive du mot latin *inoscul*, et qui exprime par là l'adaption de deux tubes, ou de leurs extrêmités pour se réunir. (*Note du Traducteur.*)

Il eſt prouvé que le ſang devient vasculaire dans le cas où il y a extravaſation ſur le teſticule.

Le ſuperflu du ſang extravaſé eſt repris par les vaiſſeaux abſorbants, par ce moyen le tout eſt réintegré, autant qu'il eſt dans la puiſſance des parties de le faire. Je dois obſerver ici que la puiſſance de guériſon des artères eſt plus grande : presqu'en proportion de la petiteſſe de leur volume, ce qui eſt combiné avec pluſieurs cauſes, qui ſont, leur diſtance du cœur, leur élaſticité, leurs diviſions en de plus petites branches, et leurs diametres accumulés devenant plus grands, ce qui fait aller à la guériſon. Secondement il y a une puiſſance augmentée dans les plus petites artères, même abſtraction faite des autres circonſtances ſusdites, ceci renferme une grande variété de cas, et la différence la plus ſimple qu'il y aura entr'eux, viendra de la groſſeur de la partie rompue, ou d'une différence dans les parties mêmes, ou de la grandeur de la bleſſure, ou d'une différence dans les effets; ce qui comprend les fractures ſimples de tous les genres, les ruptures de tendons, comme il arrive ſouvent au tendon d'achille ; même dans pluſieurs bleſſures du cerveau qui produiſent du ſang extravaſé, ce qui eſt la ſeule manière dont le cerveau puiſſe être laceré ſans fracture.

Il y en a de celles-ci qui demandent le secours de l'art, pour être remiſes dans leur poſition naturelle, hors de laquelle elles peuvent avoir été tirées par accident, ou par des circonſtances particulières qui accompagnent la nature de la partie, comme on le voit à une fracture de la rotule, ou à la rupture du tendon, où la partie ſupérieure étant trop retirée en haut par les fibres musculaires, la partie doit être replacée par la main du Chirurgien, pour enſuite avoir une ſituation plus favorable à ſa guériſon.

Mais les extravaſations, même des plus ſimples accidents, ſont ſouvent ſituées de manière à empêcher les actions vitales; par exemple dans l'affection du cerveau, qu'on nomme apoplexie. La même choſe arrive aux extravaſations dans le péricarde, ou dans quelqu'autre partie vitale, on ne peut faire que peu de choſe, quoiqu'il faille beaucoup de ſecours. Dans beaucoup d'autres parties, où les actions vitales ne peuvent pas être affectées, l'extravaſation cependant eſt ſouvent trop conſidérable pour admettre le cours ordinaire de la guériſon; la quantité de ſang extravaſé eſt ſouvent ſi grande qu'elle diſtend les parties, et forme une tumeur qu'on nomme ecchymoſe, et de laquelle je vais traiter.

Le ſang extravaſé dans ce cas étant la ſeule

maladie visible, ne demande que d'être enlevé pour la guérison, ce qui a lieu par l'absorption, ou s'il est nécessaire, par une opération.

L'ecchymose est de deux genres, l'un dans lequel le sang extravasé se coagule, l'autre où il demeure fluide; mais cette distinction ne fait qu'une petite différence dans la maladie elle-même, et dans le traitement; on doit seulement observer que le premier genre se termine bien dans la plupart, tandis que l'autre s'enflamme quelquefois et suppure.

Quand cette maladie guérit par l'absorption du sang, la cure est graduelle, et souvent dure très longtems; mais si la tumeur diminue et ne s'enflamme pas, on doit laisser le soin de la guérison à la nature; et même quand l'inflammation a lieu, on doit la laisser venir à suppuration, et la laisser menacer rupture avant de l'ouvrir par le secours de l'art, ou ce qui je crois serait la meilleure méthode, on devrait la laisser ouvrir d'elle-même.

Dans certains cas, un coup qui est la cause de l'ecchymose, peut avoir blessé les parties superficielles ou la peau assez fort pour produire l'inflammation; et dans ces circonstances je recommande de traiter la maladie comme une inflammation venant d'une autre cause, sans prendre garde au sang qui est au-dessous.

Il arrive fouvent que le coup a ammorti la peau au-deffus de ce fang, lesquelles parties mortes, comme il eft ordinaire à ces maladies, doivent dans un certain tems fe féparer des parties vivantes.

Lorsque cela a eu lieu, et que le fang extravafé s'eft coagulé, on l'a fouvent trouvé reftant dans la cavité comme un vrai corps étranger, fans agir et même fans admettre le ftimulus d'une furface expofée à l'air où d'une cavité imparfaite. Les bords de la peau montrent, tout au tour, difpofition à fe contracter au-deffus de ce fang, comme pour préferver une partie vivante, il femble qu'il ne manque pour la guérifon, que le fang vivant avec fes puiffances d'action.

Dans ce cas la méthode commune a toujours été de retirer le fang au moyen de la curette, et de diftendre la furface interne au moyen des panfements chauds, pour la porter à l'inflammation, etc. et ceci donnant lieu à un ulcére, il fuit la même marche que ces fortes de playes fuivent ordinairement. Mais dans d'autres cas où l'ouverture qui conduit ce fang coagulé eft trop petite, j'ai vu que le fang était expofé graduellement par la compreffion des parties environnantes, fans le fecours d'aucun autre moyen, jusqu'à ce que la cavité fut contractée, de manière à ne con-

tenir justement que ce qui fallait pour servir de borne à l'union des parties ; et de cette manière la cure a été complêtée sans autre embarras. Le cas suivant a été traité de cette manière.

OBSERVATION.

Mad. B. tomba à la renverse, sur un sceau qui était derrière elle, tout le poids de son corps porta sur la hanse du sceau qui blessa la grande lèvre gauche du vagin.

Cinq minutes après l'acccident, la partie contuse était aussi enflée que la peau pouvait le permettre ; de cette apparence subite de gonflement et de fluctuation, je conclus qu'il y avait extravasation par la rupture d'une petite artère. Je la saignai, et fis appliquer un cataplasme sur la partie, à effet de soulager la peau autant qu'il était possible avec cette distention.

Croyant que cette tumeur venait du sang extravasé, je me déterminai à ne pas l'ouvrir, afin que le saignement puisse être plutôt arrêté par la pression du sang extravasé contre les parois de la cavité. Quelques heures après l'accident la tumeur s'ouvrit d'elle-même, et il en sortit une assez forte quantité de sang. En examinant la playe, je trouvai l'ouverture d'une grandeur considérable, et conduisant à une

cavité capable de contenir un œuf d'oie, et remplie de ſang coagulé, que je ne retirai pas pour la raiſon que j'ai déjà donné plus haut, qui était d'empêcher le ſaignement des vaisſeaux qui étaient ouverts, et qui ſaignaient encore. Le cataplasme fut continué, et le ſaignement diminua graduellement; et chaque fois que j'examinai la partie, je trouvai la cavité diminuée, mais toujours remplie de ſang coagulé, qui fut expulſé graduellement dehors par la bleſſure, et quelque tems après il tomba un escharre de la peau contuſe, ce qui agrandit beaucoup la playe. Environ quinze jours après l'accident, les parties étaient ſi rapprochées, qu'elles avaient entièrement expulſé le ſang, et il ne paraiſſait plus qu'une playe ſuperficielle, d'environ un pouce de longueur ſur un demi pouce de largeur. Quel effet croit-on qu'il en ſerait réſulté, ſi j'avais dilaté l'ouverture de la tumeur, retiré le ſang coagulé, et panſé la partie avec de la charpie, ou tout autre application que j'aurais cru propre?

L'effet de ce traitement aurait été bien certainement un grand ulcére, de la même grandeur que la cavité; et les parois de cette cavité ſe ſeraient enflammées et auraient ſuppurées. N'aurai-t-on pas raison de croire que le ſang coagulé, en reſtant dans la cavité a prévenu l'inflammation ſur toute la ſurface,

et

et fait rentrer les parties dans leur poſition naturelle, de manière à ne laiſſer d'autre playe que celle occaſionnée par la rupture de la peau et par l'éscharre.

Cette pratique devrait être généralement ſuivie dans tous les cas pareils d'ecchymoſes.

La ſeconde espèce d'ecchymoſe eſt celle où le ſang ne s'eſt pas coagulé, mais eſt au contraire demeuré fluide. Ce cas, quoiqu'il arrive fréquemment, ne ſe termine pas toujours auſſi favorablement que le précédent, et ne promet pas une terminaiſon auſſi ſalutaire, lorsqu'on y a fait une ouverture ſoit par accident, ou par le ſecours de la chirurgie; car alors on produit une ſuppuration ſur toute la ſurface de la cavité; on doit conſéquemment être prudent pour ouvrir ces ſortes de tumeurs, et même prévenir autant qu'il eſt poſſible leur rupture. Elle a ſouvent l'apparence d'une tumeur enkiſtée, mais étant la cauſe immédiate de quelqu'accident qui a lieu ſur la partie, on reconnait bientôt ſa nature, quoique quelquefois elle ait les ſymptomes d'un anévriſme, qui l'accompagne, ſans que la cauſe de la tumeur puiſſe s'oppoſer à cette idée.

Si la tumeur a ſon ſiège ſur une groſſe artère, il y aura pulſation; mais quand cette cauſe empêche qu'elle ne puiſſe rentrer au tou-

cher, on ne doit pas alors la suppofer fans danger, car elle demande dans le fait à être traitée avec grand soin.

Si la pulsation venait réellement de l'impulsion du sang, on s'en appercevrait bientôt, en ce que la tumeur augmenterait de volume; alors le traitement convenable est de l'ouvrir et de boucher les vaisseaux qui donnent du sang. Ceci vient rarement d'une contusion, ce genre d'accident détruisant en quelque sorte la sortie libre du sang hors de l'artère; et si la tumeur n'augmente pas après un certain tems, même s'il y a une pulsation un peu évidente, on peut présumer que ce symptome vient des artères environnantes. L'écchymose qui se manifeste sur la tête de l'enfant à sa naissance, a quelquefois une pulsation, causée par les artères du cerveau, parce que les sutures sont encore ouvertes; et toutes les tumeurs du cuir chevelu, soit d'un coup, ou de toute autre chose, peuvent être prises pour des anévrismes, si elles ont lieu avant que les fontanelles ne soient ossifiées, et si on les ouvrait sans une examen préalable, et sans beaucoup de soin, il pourrait en résulter des accidents qui déconcerteraient le Chirurgien ignorant. Il faut qu'il y ait un mode d'action particulier dans les vaisseaux, occasionné par l'effet de l'injure, pour que le sang ne se coagule pas dans cette

espèce d'écchymoſe ; car je crois que dans ce cas le ſang meurt dans l'acte de l'extravaſation, de la même manière que le ſang menſtruel lorsqu'il eſt repandu.

L'écchymoſe que je viens de mentionner et qui arrive aux enfans à leur naiſſance, particulièrement ſous le cuir chevelu ; ne demande d'autre traitement que d'attendre avec patience, le tout s'abſorbe ordinairement de ſoi-même. Quoique ceci ait lieu communement aux enfans nouveaux nés, cet écchymoſe cependant ne ſe termine pas toujours auſſi favorablement dans d'autres cas, la tumeur ſouvent reſte un tems conſidérable ſans ſubir aucun changement, disparaiſſant quelquefois au bout de pluſieurs mois, et d'autrefois prenant la voie de l'inflammation et de la ſuppuration.

Lorsqu'une extravaſation de ſang a lieu entre le pericrâne et le crâne, à la ſuite d'un coup, (ce qui eſt très commun) et qu'il reſte fluide, on voit une espèce de gouttiere autour du ſac, et en preſſant le long de ſes bords, le doigt s'enfonce de manière à donner diſtinctement (à ce qu'on croit) la ſenſation d'une depreſſion oſſeuſe ; mais cette ſenſation de depreſſion autour de la tumeur, eſt une preuve qu'il ne peut y avoir depreſſion de l'os ; parce qu'elle ne pourrait pas être ſi regulière, ni être de la même étendue que l'écchymoſe. Les bords

du pericrâne qui entoure l'ecchymose paraissent élévés, et je crois qu'ils le sont réellement; il y a alors quelque chose d'analogue à l'inflammation adhésive, qui doit avoir lieu pour mettre un terme à l'étendue du sac, et pour empêcher le sang d'entrer dans le tissu cellulaire.

Il serait à propos de faire une petite ouverture dans ces sortes de tumeurs avec une lancette, et en faisant sortir le sang, faire guérir les parois par la première intention. Lorsque les parties s'enflamment et suppurent, on doit les traiter comme les abcès.

Ces tumeurs disparaissent quelquefois par résolution : mais comme il est rare qu'on les laisse terminer ainsi, l'ecchymose est réduit soit à l'état d'une playe recente, qui doit suppurer, ou à celui d'abcès; car le Chirurgien est porté à les ouvrir de bonne heure, en voyant de l'inflammation et en sentant de la fluctuation, deux motifs bien forts lorsqu'on n'a pas bien suivi toutes les circonstances; mais dans ce cas j'attendrais jusqu'à ce que j'apperçoive des signes évidens de suppuration, qui sont l'amincissement de la peau, au-dessus de la matière, et la sortie d'une partie du contenu, qui sont les seuls vrais signes de la formation du pus, et de son approche de la peau.

Si le coup a ammorti une partie de la peau,

il y aura une féparation de l'escharre, et la cavité fera découverte et produira la fuppuration. Et ceci doit être confidéré comme un degré de plus, que l'espèce d'injure la plus fimple, plutôt que de celles où le fang fe coagule.

Je ne faurais dire décidement quelle eft la meilleure méthode, ou de laiffer féparer l'escharre, ou de faire une petite ouverture, et laiffer fortir le fang doucement hors de la cavité.

Dans les deux genres d'écchymofe, où il y a inflammation à la peau, fi elle n'a pris la voie de fuppuration, l'intention du Chirurgien doit être d'amener la réfolution de la tumeur; lorsqu'on voit qu'il n'y a plus d'augmentation de volume de la tumeur, on peut conclure que la réfolution commune doit avoir lieu; ce qui étant devenu certain, on doit alors aider en excitant les vaiffeaux abforbants à faire leurs fonctions, à effet de reprendre le fang extravafé. Je crois que la meilleure puiffance excitante eft la preffion, laquelle étant faite audelà du point d'aifance, met en mouvement les abforbants de la partie, à effet d'emporter la fubftance qui fait cette preffion, ou la partie qui eft comprimée; mais plus fouvent le corps comprimant, s'il eft fujet aux lois (ou puiffances) de l'abforption; et dans ce cas la fubftance étrangère qui comprime la furface

interne de la cavité, eſt le ſang extravaſé qu'on eſt dans l'intention de faire abſorber.

L'obſervation ſuivante explique ceci.

Une femme en tombant ſe frappa la crete du tibia contre une pierre, il ſe forma immédiatement après une écchymoſe, et la peau qui la couvrait s'enflamma à un degré conſidérable. Le ſang ne s'était pas coagulé, il y avait par conſéquent une fluctuation ſenſible au-deſſous de la peau, et ſon Medecin préſcrivit d'y faire une inciſion. Je fus appellé, et mon opinion fut, après avoir examiné les parties, qu'il n'y avait pas de matière formée parce que la ſurface décrivait une courbe regulière, et qu'il n'y avait pas de point qui indiquat le pus; conſéquemment je recommandai la patience; la diminution de l'inflammation et l'application d'un bandage compreſſif qui pouvait être porté ſans gêne, produiſirent l'abſorption de toute la tumeur.

On apporta à l'Hôpital *St. George* un homme bleſſé par une roue de chariot qui lui avait paſſé ſur la cuiſſe; il y avait une ecchymoſe fort étendue à la partie interne, accompagnée d'une inflammation de la peau. Le ſang ne s'était pas coagulé, on pouvait par conſéquent ſentir une fluctuation; mais comme il n'y avait aucune apparence du point ſuppuratif, comme

ceux qui indiquent que le pus eſt près de la peau, j'esperai qu'il n'y aurait pas eu de ſuppuration ; et quoique l'inflammation fut conſidérable, je ſuppoſai qu'elle pouvait venir plutôt de l'accident que de l'extravaſation : j'attendis donc l'événement; et je vis l'inflammation s'en aller graduellement, et à meſure qu'elle diminuait, la tumeur diminuait auſſi, quoiqu'elle fut très lente dans ſon décroiſſement : je fis enſuite faire un point de compreſſion, ce qui fit diminuer la tumeur beaucoup plus vite, jusqu'à ce que le tout fut abſorbé.

L'union par la première intention a ordinairement lieu peu après l'accident, on peut dire qu'elle ſe fait presqu'immédiatement ; car quand le ſang s'eſt coagulé dans une ſituation telle qu'il adhére aux ſurfaces., et les maintienne réunies, on peut dire que l'union eſt commencée. Cependant elle n'eſt pas encore à l'abri de la violence méchanique, et le ſang lui même en perdant ſa puiſſance de conſerver la vie, peut auſſi devenir peu propre à entretenir la communication entre la ſurface-adhérente, (par laquelle il a des connexions avec tout le corps) et ainſi l'union peut par ſuite ne pas avoir lieu. Si cet obſtacle n'exiſte pas, l'union des parties peut être très prompte ; mais elle le ſera en proportion de la quantité du ſang extravaſé intermédiaire ; car ſi elle eſt grande, tout le ſang ne de-

viendra pas vasculaire, mais feulement la furface qui eft en contact avec les parties environnantes, et le refte fera abforbé comme dans l'écchymofe. Quand la quantité eft petite, comme dans les bleffures legeres fans contufion, et quand toutes les furfaces divifées font presqu'en contact abfolu, leur union fera ferme en vingt-quatre heures, comme il arrive au bec de Lievre, ou aux bleffures du cuir chevelu.

Quoique dans ces circonftances le fang paraiffe fe changer en une forme folide, très promptement, quand la fituation de la playe cependant affujetti particulièrement les parties à la violence méchanique, on ne doit pas croire que cette union fe faffe en un terme fi court.

Par exemple, dans le bec de Lievre il ne faut peut-être que quarante-huit heures pour rendre la réunion parfaitement folide, et excepté lorsque les points de futures en produifant l'ulcération, pourraient former des escharres, il ne peut y avoir aucun mal en donnant à ces parties même un plus long tems pour leur union. Mais dans les playes du cuir chevelu, cela n'eft pas néceffaire; et il y faut rarement faire aucune future.

Dans le cas d'injure accidentelle, foit qu'elle foit en elle-même legère ou con-

fidérable, qu'elle arrive dans une partie quelconque, fi le procédé falutaire, déjà décrit, a lieu promptement, on ne reffent plus aucun autre effet, foit de l'injure, de l'irritation ou de la douleur en conféquence des opérations de la nature; il n'arrive aucune fièvre ni fympatie univerfelle, exceptez celle qui vient de l'injure feule, mais tout eft auffi tranquille que s'il n'était rien arrivé. Ceci eft encore affez fouvent le cas même dans les fractures fimples des os de la jambe, dans les fciffures du crane, etc. Cependant la grandeur de l'accident produit fouvent des effets qui font allarmants, et fpécialement lorsqu'il arrive à des parties effentielles à la vie. Ces effets font fouvent la caufe de beaucoup de danger, la conftitution devenant affectée felon la nature et l'importance des parties lefées. Ainfi la commotion et l'extravafation qui affectent le cerveau, doivent auffi affecter la conftitution, parce que fon action naturelle et fon influence fur le corps eft diminuée, augmentée, ou autrement derangée. La même chofe arrive d'une injure faite fur quelqu'autre partie vitale, et l'effet fera felon l'ufage de cette partie, ou de l'influence qu'elle a fur le fyfteme.

Cependant ces opérations falutaires n'ont pas toujours lieu purement et fimplement, car elles font fouvent altérées par d'autres circon-

ſtances ; car l'accident devient quelquefois la cauſe de l'irritation, et produit une autre opération des parties, nommée inflammation, qui ſouvent rend un grand ſervice, en augmentant la puiſſance d'union des parties diviſées.

Cette inflammation eſt généralement en proportion du degré d'injure faite, de la nature de la partie leſée, et de l'état actuel de la conſtitution, ce qui, en d'autres mots, eſt en proportion de ce qui eſt convenable pour les premières puiſſances d'union. Mais il arrive quelquefois, que l'inflammation va plus loin qu'il ne faut, et produit une variété d'actions qui ſe ſuccédent les unes aux autres dans une progreſſion regulière. Ceci peut être obſervé occaſionnellement dans certaines fractures ſimples, dans lesquelles le ſang extravaſé agiſſant comme un corps étranger, devient la cauſe de l'inflammation ſuppurative ; et la fracture ſimple dans ce cas eſt amenée à un état reſſemblant à celui de la fracture compliquée. L'inflammation cependant ne s'étend pas ſur toutes les parties leſées, comme elles paraiſſent au moment de l'accident, car pluſieurs ſe ſont unies par la première intention.

On peut obſerver ici que les accidents du genre le plus ſimple peuvent produire des effets qui ne permettent pas aux opérations ordinaires de la nature d'avoir lieu, comme

quand un gros vaiſſeau ſanguin eſt rompu, ou quand une côte fracturée penetre dans les poumons, ou qu'une compreſſion du cerveau vient d'une fracture du crâne. Mais aucun de ces accidents n'admet le mode de traitement ſusmentionné, car ils demandent chacun un traitement particulier, et conſéquemment n'entrent pas dans le préſent objet.

§. II. *Des injures où la playe communique extérieurement.*

La deuxième diviſion des injures venant d'accidents, eſt celle où les parties leſées communiquent au dehors, et produiſent des effets différens de la précédente. On peut les diviſer en deux genres, ſavoir, les playes faites par un inſtrument tranchant, et les contuſions, qui produiſent la mort des parties leſées, les bleſſures ſont ſujettes à plus de variétés qu'aucune autre maladie chirurgicale.

Une bleſſure eſt une ſolution de continuité des ſolides d'une partie, commencant ordinairement à la ſurface externe, et procédant en dedans; quoique ſa direction ſoit quelquefois de dedans en dehors, comme dans les fractures compliquées. Une playe d'arme à feu partage de ces deux circonſtances, quand la balle paſſe à travers la partie. Les bleſſures admet-

tent ſouvent la même mode de traitement que les accidents qui ne communiquent pas extérieurement, mais alors elles demandent le ſecours du Chirurgien, pour être placées dans leur ſituation naturelle, et ſous les mêmes circonſtances.

Une playe eſt ſimple ou compoſée ; la playe ſimple eſt celle que je vais décrire maintenant, et eſt de nature à admettre l'union par la première intention. Dans cette claſſe nous comprendrons les playes occaſionnées par certaines opérations chirurgicales.

La forme de l'inſtrument avec lequel la bleſſure a été faite, fait auſſi une différence dans ſa manière d'être ; car s'il eſt tranchant, il fera une playe nettement coupée ; s'il eſt obtus, il en fera une contuſe, et pourra même cauſer la mort d'une partie, et les parties peuvent auſſi être dechirées après avoir été coupées ; toutes ces variétés rendent néceſſaire un traitement différent pour arriver à la guériſon.

Dans le cas des plus ſimples playes, où il y a un grand nombre de petits vaiſſeaux diviſés, il y a effuſion de ſang, lequel s'échappant par la playe, les parties internes reſtent à découvert, ſpécialement le tiſſu cellulaire ; et ſi ces parties ne ſont pas rapprochées, et maintenues en contact avec les parties vivantes

correspondantes, ou par le moyen du ſang coagulé, elles s'enflammeront et ſuppureront. Les accidents de ce genre différent de ceux de la première diviſion, en communiquant extérieurement, circonſtance qui leur fait ſouvent admettre différens modes de traitemens. Dans les bleſſures où les parties ont été forcées hors de leur ſituation naturelle, elles doivent être réduites, afin qu'elles puiſſent après la guériſon, faire leurs fonctions naturelles, comme dans les fractures et les luxations, etc.

Les bleſſures admettent trois modes de traitemens, qui viennent de leur figure, ſituation, et de la nature de la partie bleſſée. L'un eſt artificiel, et les deux autres ſont naturels, dans ces derniers la conſtitution fait la cure à ſa manière, et ſeule, c'eſt ce qui ſera expliqué lorſque je traiterai de la formation des croutes.

Les deux derniers étant différens du premier, et différant encore entr'eux, on pourrait croire que je les aurais conſidérés les premiers, comme étant un procédé naturel; mais le premier peut être mis dans le même état que les deux autres, et par conſéquent doit les précéder. Pour cet effet l'art doit être employé par le Chirurgien pour amener les ſurfaces ſéparées en contact; afin qu'en les y retenant tant que l'union ait eu lieu, la bleſſure puiſſe ſortir de l'état de playe découverte.

Ce traitement des playes recentes, dans la vue de les guérir par la première intention, eſt également propre après pluſieurs opérations; cela arrive ſouvent après ſavoir diſſecqué une tumeur, ſur le cuir chevelu lorsqu'il n'y a pas de fracture et qu'on n'a pas trépané; on a même employé ce moyen lorsque l'opération du trépan a eu lieu. On l'a auſſi employé après les amputations; enfin, par-tout où il y a une playe recente coupée, dans des parties ſaines, et où les ſurfaces peuvent ſe toucher, ou lorsqu'il y a aſſez de peau pour couvrir la partie, cette méthode peut, et doit être ſuivie.

Cependant il eſt impoſſible qu'il ne reſte pas l'apparence d'une playe à toutes les ſolutions de continuités, car l'ouverture de la peau a lieu plus ou moins, et le ſang ſe coagule, devient ſec, et forme une croute. Mais cette opération de la nature réduit la bleſſure à l'état d'une playe ſuperficielle, et le ſang qui eſt contenu depuis la croute jusqu'au fond de la playe, retient ſon principe vital, de même que les parties naturelles au fond d'une playe ſuperficielle, la peau ſe forme ſous la croute dans ce cas comme dans l'autre; cependant ſi la croute irrite les parties au-deſſous, ou que celles-ci perdent leur puiſſance uniſſante, il peut alors ſurvenir de l'inflammation, et même de la ſuppuration, ſouvent ce n'eſt que l'inflammation

qui a lieu; la croute ici empêchant les progrès ultérieurs de l'inflammation, de la même manière que la croute du pus d'un ulcère empêche le progrès de la ſuppuration, ce qui devient un des uſages du pus.

Dans beaucoup de cas où on veut produire l'union par la première intention, il n'eſt pas néceſſaire d'être ſi attentif à retirer le ſang, dans l'intention de mettre les deux ſurfaces de chair en contact, le ſang remplit le même objet. Dans pluſieurs circonſtances, ayant rejoint les deux portions de peau enſemble, les deux bords ſe ſont unis presqu'immédiatement, quoique la cavité au deſſous était diſtendue par le ſang, et la playe allait cependant bien, la tumeur diminuait graduellement à meſure que le ſang était abſorbé; ceci doit être conſidéré dans la même claſſe que l'écchymoſe.

Quand la portion de peau n'eſt pas ſuffiſamment grande pour couvrir toute la playe, et que les levres ne peuvent pas être miſes en contact, on doit cependant avec la peau en couvrir autant qu'on peut, à effet de diminuer la grandeur de la playe, car ſans cela elle ſuppurerait et degénérerait en ulcére; en conſéquence de ce mode de traitement, le ſang extravaſé vivant eſt enfermé dans la playe, il s'y coagule, et unit les deux ſurfaces enſemble.

Les embouchures des artères font bientôt fermées, foit par l'inosculation, ou par leur puiffance de contraction, ou parce que le fang devient vasculaire, comme dans le cas précédent d'union par la première intention, et s'il y avait du fang extravafé fuperflu, qu'il fut abforbé par la fuite.

Le fang étant vivant, ce *médium* uniffant devient immédiatement une partie de nous même, et les parties n'en étant pas offenfées, il n'en réfulte pas d'irritation. Les particules rouges font abforbées, et il ne refte que la lymphe coagulante, laquelle étant le vrai moyen d'union vivant, devient enfuite vasculaire, nerveufe, etc.

Ce mode de traitement artificiel, quoiqu'une imitation du précédent, peut rarement être complet; et même on ne devrait jamais efpérer de le voir tel dans aucun cas, parce qu'il y a des circonftances qui accompagnent fouvent la méthode de traiter les playes par l'art, qui n'ont pas lieu dans la cure naturelle. La ligature employée pour lier un vaiffeau fanguin, laiffe un corps étranger dans la playe; (*)

(*) Si cette playe a un angle faillant; et les vaiffeaux devraient même être liés plus près de l'angle fupérieur que de l'inférieur, cependant je confeillerais de ramener les bouts de fils hors de la playe par l'inférieur, car par ce moyen le pus fort beaucoup plus aifément.

une partie privée de la vie par un inſtrument, etc. devient un corps étranger, et les ſurfaces ne peuvent pas toujours être miſes en contact, de manière à produire une union parfaite. Dans ce cas l'union eſt empêchée, parce que le ſang perd en partie ſon principe vital, ſpécialement dans les parties les plus près de la ſurface externe, et l'art employé par le Chirurgien, peut aider à changer l'état originaire de la bleſſure, parce que le paſſage des aiguilles et des ligatures doit toujours produire de la ſuppuration.

Les ſubſtances dans cet état, deviennent probablement la cauſe de l'irritation et conſéquemment de l'inflammation. Mais ſi la poſition de la partie eſt telle qu'elle puiſſe admettre l'union de toutes les manières quoique point promptement, l'inflammation n'ira pas plus avant que le premier degré, et aidera même au premier mode d'union.

La poſſibilité d'effectuer la guériſon par cette méthode, eſt limitée à un certain tems après que la bleſſure a été faite, quoique cette eſpèce admette une latitude; et le plutôt eſt le meilleur; mais tant que le ſang continue à être extravaſé, on peut certainement ſe fonder ſur mon premier principe d'union.

Lorsque le premier moyen d'union eſt perdu

dans une partie, il se fait une opération secondaire pour en produire un nouveau, et ce moyen est l'inflammation, et si celui-ci se perd aussi il se fait un troisième mode d'union au moyen des granulations.

Si on abandonne la playe jusqu'à ce que les embouchures des vaisseaux divisés soient fermées entièrement, l'inflammation s'en suivra nécessairement, et fournira les mêmes matériaux nécessaires à l'union, que ceux qui sont contenus dans le sang extravasé, en rejettant la lymphe coagulante; de manière que l'union peut encore avoir lieu, mais un peu plus tard après la division des parties. J'ai appellée cette inflammation adhésive, et celle qui précède la suppuration, inflammation suppurative. Si les parties cependant restent trop longtems séparées, la suppuration arrive, et le pus est contraire à l'union. Observons ici que la suppuration a lieu sur des surfaces découvertes, avec bien moins d'inflammation, et en beaucoup moins de tems que sur celles qui ne le sont pas, et n'étant pas opposées à des surfaces vivantes, ce qui tend à amener l'état adhésif, elles suppurent beaucoup plus longtems.

On ne faurait déterminer avec justesse, si cette lymphe coagulante est issue des ouvertures des vaisseaux à moitié fermés, ou de la

ſurface des cellules ouvertes ; mais probablement de cette dernière, car elle paraît au même moment que le gonflement des parties commence à avoir lieu. J'ai des raiſons de croire que c'eſt la même espèce de matière que celle qui cauſe le gonflement, et qui eſt continuée dans tout le cours de cet état d'inflammation ; car en examinant le bandage des playes qui ſuppurent, pluſieurs jours après que la bleſſure a été faite, la charpie eſt généralement adhérente à la ſurface au moyen de la lymphe coagulante ; la ſuppuration n'étant pas encore ſuffiſante pour la détacher.

Lorsque ces opérations ſont complêtées en ordre, les opérations ſimples de l'animal ſont entièrement bornées à la partie ; ni le moral, ni le phiſique ne ſemblent dans ce cas aucunement affectés, ſinon qu'il y a une grande ſenſibilité à la partie. Mais quelque ſoit cette ſenſation, elle vient entièrement de l'accident, et non de l'opération de l'union, à moins que quand l'inflammation ſuppurative a lieu.

L'inflammation augmente quelquefois tant, même où les parties ont été miſes en contact, qu'elle détruit par ſa violence cette union que les ſucs extravaſés devaient produire, et la conſéquence de ce, eſt la ſuppuration.

Eſt-ce par cet excès d'inflammation que les

fucs extravafés perdent leur principe vital, et deviennent pour ainfi dire des corps étrangers ? Ou n'eft il pas poffible que dans ce cas l'inflammation foit plutôt l'effet, que la caufe de la partie du principe vital, en ce que le fang perd d'abord fon principe vital, et que l'inflammation vient en conféquence ?

Le tems néceffaire pour complêter cette union, fera à peu près le même que celui de l'union par la première intention ; et probablement plutôt s'il n'y a pas de tendance particulière à la fuppuration ; mais s'il y en a, l'union peut être différée quelque tems de plus, car le *médium* uniffant fera en plus grande quantité, et quand l'union eft effectuée plus aifément, il y a moins de ce *médium* ; lorsque deux furfaces s'uniffent par l'inflammation, elles font ordinairement en contact, car autrement l'union par cette caufe n'aurait pas lieu fi promptement. On verra dans la défcription de l'inflammation adhéfive, que l'union des deux côtés d'une cavité circonfcrite eft effectuée très vite, et devient bientôt très forte.

Il y a une autre mode d'union, qui, quoique d'après les mêmes principes, différe cependant eu égard aux parties qui doivent être unies.

Jusqu'ici j'ai confidéré l'union comme n'ayant lieu qu'aux divifions des parties qui correspon-

dent sur le même corps vivant, mais il est également possible d'unir différentes parties du même corps et même des corps différens, en les mettant en contact avec certaines circonstances. On a rarement occasion de la mettre en pratique; mais l'accident, ou plutôt le manque d'attention, a quelquefois été la cause que l'union a eu lieu entre différentes parties du corps. Le menton a été uni à la poitrine, la langue aux levres ou aux joues, etc. et lorsque cela arrive c'est ordinairement au moyen d'un *médium* de granulations, l'essai de réunir deux différentes parties n'a été recommandé que par *Talicotius*. La circonstance la plus extraordinaire concernant l'union, est d'emporter une partie du corps et la réunir ensuite ailleurs, où d'un côté il ne peut y avoir aucune assistance à l'union, parce que la partie divisée ou séparée est à peine capable de faire plus que de conserver son principe vital et d'admettre l'union.

La possibilité de cette union montre combien la puissance unissante doit être forte; par elle on peut faire croitre les argots d'un Cocq sur sa crête, ou sur celle d'un autre Cocq; et ses testicules après avoir été enlevés, peuvent s'unir dans l'intérieur d'une cavité quelleconque d'un autre animal.

Les dents après avoir été tirées et inférées

dans les alvéoles d'une autre personne, s'unissent à ces alvéoles, c'est ce qu'on appelle transplantation. La manière de greffer et d'inoculer les arbres se fait d'après le même principe. (*)

(*) Il est évident que les principes vitaux de deux corps qui ont une affinité parfaite entr'eux, sont non-seulement un préservatif, mais une cause d'union; mais dans des corps qui paraissent étrangers les uns aux autres, le stimulus d'un corps étranger n'a pas lieu quand l'union ne doit et ne peut pas avoir lieu, quoique l'on puisse supposer que le stimulus externe devrait avoir lieu ainsi que la suppuration.

Ceci est prouvé par les œufs de beaucoup d'insectes, qui sont couvés sous la peau de certains animaux, ne produisant seulement que l'inflammation adhésive dans les parties environnantes; par laquelle la peau s'épaissit et il se forme un nid pour les œufs.

Le Ver de Guinée nommé *Vena médénensis*, est aussi un exemple frappant de ceci; car tandis que l'animal est doué du principe vital, il ne fait que fort peu de mal, mais s'il meurt il donne le stimulus d'un corps étranger, lequel produit la suppuration dans toute sa longueur.

Les autres exemples de ceci sont: *l'Æstrum bovis*, qui dépose ses œufs dans le dos des bêtes à cornes.

L'Æstrum tarendi, qui dépose ses œufs dans le dos du cerf.

§. III. *Observations pratique sur l'union par la première intention.*

C'eſt en conſidération de ce principe d'union que l'on a recommandé de mettre en contact les bords (ou levres) des playes ; mais comme l'élaſticité naturelle les fait reculer, on a trouvé néceſſaire d'employer l'art pour les maintenir. Cette néceſſité a d'abord amené la pratique de faire les ſutures, et enſuite donna l'idée à pluſieurs inventions, à effet de remplir ce but, comme le bandage, appellé bandage uniſſant, l'emplatre agglutinatif, et les ligatures. Parmi ceux-ci, le bandage uniſſant eſt préférable à tout le reſte, lorſqu'on peut l'employer ; mais ſon application eſt très bornée, parce qu'il

---

L'Æſtrum naſale, qui dépoſe ſes œufs dans les narines du cerf.

L'Æſtrum hæmorrhoidale, qui dépoſe ſes œufs dans le rectum du cheval.

L'Æſtrum ovis, qui dépoſe ſes œufs dans le nez et les ſinus fronteaux des animaux ruminans, particulièrement des moutons.

Le petit inſecte du Mexique nommé *Migna*, qui dépoſe ſes œufs ſous la peau ; et en dernier lieu, le Cheggar, qui ſe tient dans les pieds des animaux,

ne peut être employée qu'aux parties où on peut faire ufage de la bande roulée. On fe fert plus généralement d'un morceau d'emplâtre agglutinatif, qu'on a nommé la future feche, que du bandage uniffant, et il lui eft préférable dans beaucoup d'occafions.

On ne faurait trouver une playe, quelque foit fa fituation, où on ne puiffe l'appliquer, excepté dans les playes pénétrantes, où on doit laiffer fermer la partie interne avant l'externe, comme dans le bec de Lievre. Mais même dans ces playes, fi la partie eft épaiffe et la playe petite, les levres fe retirent rarement affez pour rendre d'autres moyens néceffaires. La future feche a un avantage fur les futures fanglantes, c'eft de mettre en contact une plus grande portion des levres de la playe, de ne pas produire l'inflammation aux parties où on l'applique, et de ne caufer ni fuppuration ni ulcération, ce que la future fanglante fait toujours. Quand les parties peuvent être rapprochées, fpécialement où il faut une force donnée pour les y maintenir, parce que la peau eft en petite quantité, l'emplatre agglutinatif eft la meilleure application que l'on puiffe faire. C'eft le cas de l'employer après l'extirpation des tumeurs, dans l'amputation, ou quand les levres de la playe ne doivent être rapprochées feulement qu'à un bout, comme au bec de Lievre;

et je crois que la différence qu'il y a entre le point croisé de Mr. *Sharp*, comme on la recommandé après l'amputation, et la pratique de Mr. *Alison* montre évidemment la supériorité de l'emplatre agglutinatif (ou suture seche.) Dans les parties du corps où la peau est plus enfoncée, ce traitement devient plus nécessaire; et comme le cuir chevelu s'enfonce moins que toute autre partie, il est rarement nécessaire d'appliquer aucune chose sur les playes de cette partie; cette pratique a plus de succès sur les playes superficielles, parce que le fond est davantage sous son influence.

L'emplatre aggutinatif doit être appliquée par bandes, et ces bandes doivent être à peu de distance les unes des autres, c'est-à-dire trois lignes au plus, si la partie doit être très rapprochée; mais lorsqu'elle ne demande pas un rapprochement si strict, on peut les appliquer à des plus grandes distances. Cette précaution devient plus nécessaire si le sang n'est pas encore tout-à-fait arrêté, on doit laisser des ouvertures pour son passage, parce que son accumulation pourrait empêcher l'union, quoique cela n'arrive pas toujours. Si on laisse un corps étranger dans la playe, tel qu'une ligature, il y aura suppuration, et le pus doit avoir issue par une des ouvertures que laisse les intervalles des bandelettes agglutinatives.

J'ai vu un abcès confidérable fe former, parce qu'on a négligé cela, et que les parties recemment unies avaient été féparées.

La future entre-coupée, qui a été généralement recommandée dans les grandes playes, eft encore en ufage, mais remplit rarement l'intention. Celle-ci eft la feule qui mérite proprement le nom de future; on s'en fervait davantage autrefois, mais maintenant elle eft en partie mife hors de pratique, non par fon incapacité à réunir les parties, mais par la manière infructueufe de la faire. Je ne faurais pas déterminer de quelle manière les meilleures méthodes pourraient être méditées. On doit faire attention que la méthode ci-deffus d'amener les parties en contact à effet de les unir, ne doit être mife en pratique que dans les cas qui le permettent; car s'il y avait une méthode connue, qui dans tous les cas pourrait maintenir les furfaces bleffées en contact, elle ferait défectueufe d'un autre côté, parce qu'il y a des bleffures qui font accompagnées de contufion, par laquelle les parties ont été plus ou moins ammorties; dans ce cas, comme je l'ai déjà obfervé, l'union ne peut pas avoir lieu felon mon premier principe, et conféquemment il eft dangereux de la tenter.

Dans beaucoup de playes qui ne font pas accompagnées de contufions, lorsque l'on fait,

ou soupçonne qu'il y a un corps étranger dans la playe, l'union par la première intention ne doit pas être mise en usage, on doit laisser suppurer la playe, afin que le corps étranger soit expulsé. Les playes accompagnées de déchirement, quoique sans contusions, ne peuvent pas toujours être réunies par la première intention, parce qu'il est souvent impossible de mettre les parties externes ou la peau assez bien en contact, pour prévenir l'inflammation, qui vient ordinairement aux parties découvertes : il en est de même aussi dans les simples déchiremens, où l'influence externe n'est que legère ou peut être empêchée, (comme je l'ai observé en traitant des fractures simples composées.) On voit que l'union par la première intention a souvent lieu ; le sang qui remplit les interstices des parties déchirées ayant prévenu le stimulus d'imperfection en elle, et ayant empêché la suppuration, peut ensuite être absorbé.

On peut faire plusieurs opérations de manière à pouvoir procurer l'union par la première intention ; mais cette pratique doit être adoptée avec beaucoup de circonspection ; le mode d'opérer dans cette vue, devrait, dans tous les cas, être une considération sécondaire, et non une primitive, ce qui n'a malheureusement que trop eu lieu chez les Chirurgiens. Dans le cancer il est très dangereux de suivre cette méthode.

Dans l'union des parties bleſſées par la première intention, il n'eſt presque jamais poſſible de mettre les bords découverts ſi près l'un de l'autre, de manière à les faire unir exactement par ce moyen; ces bords ſont par conſéquent obligés de ſuivre une méthode curative. Si on les humecte, ils s'enflammeront auſſi profondement entre les ſurfaces coupées, que le ſang y manquera dans l'union, et là, ſuppurera et produira des granulations; mais ſi on laiſſe desſecher le ſang et former une croute entre, et tout le long des bords coupés, alors l'inflammation et la ſuppuration des bords feront empêchées, et cela rendra l'union complête, comme je le décrirai tout-à-l'heure.

Comme les effets de l'injure accidentelle, qui peut être guérie par la première intention, ne demandent aucunes puiſſances de la conſtitution pour les aider dans la réparation, elle n'en eſt aucunement affectée ni derangée; les parties ſont réunies par le ſang extravaſé ſeul, qui a été repandu par l'injure même, ſoit des vaiſſeaux diviſés, ou en conſéquence de l'inflammation, ſans qu'une ſeule action ait lieu, même dans la partie, excepté l'inosculation ou cloture des vaiſſeaux, car la circulation du ſang doit être conſidérée purement comme méchanique. Même dans le cas où il y a un petit degré d'inflammation, c'eſt

ſeulement une action locale et ſi peu conſidérable, que la conſtitution n'en eſt pas affectée ; parce que c'eſt une opération à laquelle les puiſſances appartenantes à la partie même, ſont juſtement égales. L'inflammation peut produire un peu de douleur, mais l'opération de l'union ne donne aucune ſenſation quelconque.

Le premier et le plus grand remède pour la reſtauration des parties injuriées, c'eſt le repos, parce qu'il laiſſe agir l'action qui eſt néceſſaire pour reparer les parties leſées, et cette action a lieu alors ſans interruption, et comme l'injure excite ſouvent plus d'action qu'il n'en faut, le repos devient encore plus néceſſaire. Mais on pourrait croire que le repos ſe réduit à l'abſtinence des exercices corporels ; ceci en général eſt juſte, parce que les parties du corps ſeront affectées ſoit immédiatement, étant engagées dans l'action même, ſoit médiatement par quelque connexion avec les parties injuriées. Ainſi ſi l'injure eſt aux extrêmités inférieures, et cependant de nature à ne pas empêcher de marcher, le malade malgré cela ne doit pas marcher ; et on voit que par le manque de cette précaution, les maladies de ces parties ſont plus longtems à guérir que les autres ; car en tenant le membre en repos, le mouvement progreſſif eſt arrêté, choſe plus desagréable à l'esprit qu'aucune

prévention de mouvement dans le corps. Si on eſt bleſſé au bras, il n'en eſt pas ainſi, le manque de ſon uſage ne paraît pas ſi gênant au malade, parce qu'il jouit de la faculté de ſe promener, et n'a aucune objection pour tenir le bras en repos. Le repos eſt ſouvent obſervé par néceſſité, comme dans une fracture de la jambe, mais rarement où le mouvement n'eſt qu'un inconvénient. Mais il paraît que la rupture d'un vaiſſeau demande l'union auſſi-bien que la fracture d'un os, quoique le vaiſſeau ait plus de puiſſance de guériſon en lui-même que l'os, et moins de derangemens occaſionnels par les autres puiſſances, ſpécialement les fractures des extrêmités inférieures, cependant le repos doit être proportionné au mal qui réſulterait ſans lui; et cela varie ſelon la ſituation de la partie. Le même principe de repos devrait être appliqué à toutes les maladies chirurgicales, quoique cela n'ait lieu que très rarement; ainſi lorſqu'une bleſſure produit l'inhabilité de remuer une partie, ſpécialement une articulation, c'eſt par la peur de perdre totalement le mouvement que, non-ſeulement on laiſſe mouvoir la partie à l'aide de ſes propres muſcles, (ce qui ſerait la meilleure méthode ſi le mouvement était tant ſoit peu néceſſaire,) mais qu'elle eſt encore remuée par le Chirurgien, lequel non content de la violence méchanique employe encore les ſtimulants, tels que les

applications chaudes, à effet de reveiller les actions interne de la partie, et en même tems que les parties devraient être tenues dans un repos parfait jusqu'à ce que la bleſſure ſoit tout-à-fait guérie. Dans pluſieurs parties du corps cette méthode eſt moins mauvaiſe que dans d'autres, dans lesquelles elle peut être accompagnée par des conſéquences très facheuſes. Ainſi lorqu'une perſonne a reçu une commotion au cerveau, où peut-être un vaiſſeau eſt rompu, l'esprit eſt derangé, devenant ou défectueux ou trop aigu, et ſi ces ſymptomes continuent ſeulement un peu de tems, le Chirurgien applique des veſicatoires pour faire ceſſer l'effet, ſoit en oubliant, ou plutôt en jugeant mal la cauſe. Ceci eſt même porté plus loin, on voit rarement un homme pris par tous les ſymptomes de l'apoplexie, où la paralyſie a lieu dans quelque partie, ou l'hémiplegie, (*) qui ne ſoit même attaqué avec les cordiaux, les ſtimulants, l'électricité, etc. Sur une ſuppoſition que la maladie eſt nerveuſe, débile, etc. Ce pauvre corps eſt torturé de toutes les manières, parce qu'il ne peut pas agir, le cerveau n'étant pas en état d'influencer les muscles volontaires; on pour-

(*) On doit obſerver ici que la différence entre l'apoplexie et l'hemiplegie n'eſt que partielle, parce qu'elles viennent toutes deux de la même cauſe.

rait exactement avec le même ſuccès ſtimuler les doigts lorsque leurs muscles ſont déchirés en morceaux. Je dois avouer que je n'en ai jamais vu un ſeul qui n'ait une extravaſation de ſang dans le cerveau à l'ouverture du cadavre, excepté un, qui mourut d'une affection goutteuſe dans le cerveau, avec des ſymptomes pareils à ceux de l'apoplexie. (*) Un tel cas probablement demandait une mode de traitement à part. Ainſi quand cela arrive à un goutteux, l'application des veſicatoires à la tête, aux pieds, etc. ſerait probablement la meilleure méthode, mais ſurement ne ſerait pas propre pour un vaiſſeau rompu; on devrait ſaigner amplement, et ſur-tout à l'artère temporale, jusqu'à ce que le malade donne des ſignes de guériſon, et continuer tant qu'il devienne faible. On devrait donner des purgatifs ſalins fréquemment pour diminuer l'impétuoſité

(*) Depuis pluſieurs années je me ſuis particulièrement attaché à obſerver ceux qui étaient attaqués de paralyſie, formant hémiplegie. Je les ai ſuivi étant vivans, afin que je puiſſe les ouvrir après la mort; et dans tous j'ai trouvé le cerveau leſé en conſéquence d'une extravaſation de ſang. Je les ai examinés dans tous les périodes, les uns récens, d'autres de pluſieurs ſemaines, d'autres de pluſieurs mois, et quelques-uns de pluſieurs années, dans leſquels je vis les progrès de la réparation.

et provoquer l'abſorption ; alors on doit ſe tenir en repos ; prendre le moins d'exercice poſſible, et ſur-tout éviter de touſſer et d'éternuer. On doit preſcrire des alimens ſains et en petite quantité ; et dans ce cas on ne doit jamais mettre les parties en action lorſqu'elles ſont guéries autant que la nature a pu le faire, au même degré que les autres parties l'admettent ou le requierent.

Ces obſervations nous menent à conſidérer les moyens curatifs, car le repos à part, il arrive ſouvent que les parties peuvent aller mieux par la conſéquence ſecondaire de l'injure, comme l'inflammation, etc. mais ceci amene un traitement local et conſtitutionnel, ce qui ſera compris dans l'hiſtoire de l'inflammation.

J'ai déjà dit que quand les ſusdits effets ſalutaires ont lieu, la conſtitution n'en eſt pas du tout affectée, cependant il ferait à propos dans tous les cas où il pourrait réſulter du mal d'une faute, de faire attention à la conſtitution. Le malade ne doit uſer que des alimens ſains, des boiſſons faibles, et avoir le ventre libre ; ce traitement avec le repos convenable au cas, empêchera toujours les maux qui pourraient ſurvenir d'une autre manière.

§. IV. *Des Croutes.*

Les opérations que j'ai décrites empêchent l'inflammation, fpécialement celle qui produit la fuppuration ; et même quand les parties ne font pas en contact, pour produire l'union par la première intention, la nature fait toujours fon poffible pour produire le même effet. Le fang qui eft repandu en conféquence de l'accident, et qui aurait uni les furfaces mifes en contact, s'échappe en partie, mais il y en a une portion de retenue fur la furface par fa coagulation, lequel fe fechant et formant une croute, (*) devient un obftacle à la fuppuration. Dans ce cas l'inflammation peut être plus grande que quand l'union par la première intention peut être effectuée, mais pas à beaucoup près fi grande que quand la fuppuration a lieu.

Le fang reftant fur une furface nouvellement bleffée, quoique non en vie, et conféquemment peu propre à s'unir avec les parties vivantes qui font au-deffous, exclut cependant

---

(*) On peut définir la croute, du fang feché fur une playe, du pus feché fur un ulcére, un escharre de quelque caufe qu'il vienne qui a été déseché, un mucus fur une furface enflammée, comme dans le nez.

tout autre pansement, comme une couverture à la surface découverte, ce qui est un usage du pus.

Ceci pourrait être considéré comme le premier mode de guérir une blessure ou un ulcére, car il paraît que c'est le naturel, ne demandant aucun art; et dans l'état des parties susmentionné, l'union complête est due en quelque sorte à ce mode de guérison, en unissant les bords qui n'ont point été ou n'ont point pu être mis en contact par le moyen d'une croute; on a trop negligé, je crois, de faire attention à cette circonstance.

On devrait laisser former des croutes à plusieurs blessures, on empêche encore ce procédé d'avoir lieu; et ceci vient je crois de l'idée des Chirurgiens qui se croiant doués de puissances supérieures à la nature, ont conséquemment introduit la manie de faire des ulcéres de toutes les playes. Une croute cependant ne peut se former que sur une surface, on ne les voit conséquemment que sur les playes superficielles, ou à la partie superficelle des playes profondes.

Je ne sais pas jusqu'où cette pratique peut être étendue, mais il y a des cas où on doit s'en abstenir, par exemple, lorsqu'il y a un corps étranger situé profondement comme dans les

playes d'armes à feu, où les parties ſituées profondement ont été remplies ; mais elle devient très à propos lorsque les parties ſuperficielles ſeulement ſont privées de la vie.

Les playes ſuperficielles ſont très communes ſur les parties qui ſont ſituées près des os, comme à la tête, ſur la crête du tibia, aux doigts, etc. mais plus ſouvent à la jambe. Dans tous ces cas il vaut mieux laiſſer former une croute, ſi la playe y eſt un peu inclinée; et ſi ce moyen ne réuſſit pas, elle peut ſuppurer après, et il n'en réſulte aucun mal.

Dans beaucoup de playes profondes, où toutes les parties ſont reſtées en contact, celles du fond ſe réuniront beaucoup mieux ſi on laiſſe former une croute à la ſuperficie. Quelques fractures compliquées (ſpécialement quand la playe externe eſt très petite) devraient ſuivre la même marche; car en permettant au ſang de former une croute ſur la playe, ſoit par lui ſeul, ou étant imbibé dans la charpie, les parties au deſſous s'uniront, le ſang de deſſous la croute deviendra vaſculaire, et l'union ſera complête, même où les parties ne ſont pas en contact.

On n'eſt pas encore bien certain juſqu'où on doit étendre cette méthode. Il eſt très ordinaire qu'une petite playe ſe guériſſe bien par

ce traitement, et on a des exemples qu'il a eu du fuccès dans les grandes playes, quoique pas fi généralement; mais je ne crois pas qu'il y ait du danger à l'effayer. Conféquemment dans plufieurs cas qui paraiffent douteux, où la contufion externe n'eft pas très grande, et où elle n'eft pas continuée de la même grandeur dans les parties fituées profondement, on peut l'effayer.

Dans quelques-uns de ces cas où on a laiffé former une croute, les parties injuriées ont paru prêtes à s'enflammer; on a vu un cercle rouge, produit par l'irritation de la croute; la fuppuration doit avoir lieu deffous la croute, et le pus s'échappe par deffous fes bords: mais même dans ce cas, je me garderais bien encore de le traiter comme un ulcére fuppurant: je le laifferais aller, et de tems en tems je prefferais cette croute pour faire fortir le pus; car il arrive fouvent que le cercle rouge qui entoure la croute, devient d'un brun foncé, ce qui eft le meilleur figne de la réfolution; la fuppuration diminue et la playe fe guérit. Mais fi l'inflammation fait des progrès et que cela vienne du traitement, on ne doit pas le continuer plus avant; on mettra un cataplasme fur la croute pour l'ammollir, afin qu'elle s'enlève aifément, et on panfera la partie felon la nature du mal.

Cette méthode réussit extrêmement bien dans les cas où les applications de tous genres font mal à la peau. Une personne reçoit un coup sur la jambe, qui ammortit la partie, on y applique souvent un cataplasme; ce cataplasme fait lever des boutons aux environs, ces boutons augmentent et deviennent ulcéres même assez larges, on augmente la grandeur du cataplasme pour les en couvrir, il se lève de nouveaux boutons, et ainsi desuite, de manière que j'ai vu une jambe toute couverte de ces ulcéres.

Dans cette maladie je laisse toujours former une croute sur la blessure, et pour accomplir ceci, la meilleure manière est de lever l'appareil le matin, et de mettre un caleçon, sans bas, et le soir la croute est formée; où on peut les saupoudrer avec la pierre calaminaire ou de la craye pulverisée très fine, et faire mettre le malade au lit, la première nuit avec les caleçons; lorsqu'il n'y a qu'une playe, j'applique un coussinet circulaire, et le laisse jusqu'à ce que la croute soit formée.

La manière d'aider à la guérison des playes en y laissant former une croute, est applicable aussi dans certains cas, à cette espèce d'accident où les parties ont été non-seulement déchirées, mais privées de vie; s'il ne se forme pas une croute sur la partie morte, il faut nécessaire-

ment qu'elle se sépare du vif, par ce moyen la partie saine reste découverte et la suppuration a lieu ; mais si le tout peut se secher, les parties qui sont dessous l'éscharre se cicatrisent, et cette éscharre sechée tombe à la fin de d'elle même. J'ai vu ceci avoir lieu après l'application d'un caustique, et à beaucoup d'autres éscharres. Lorsque cela est pratiquable, c'est la meilleure méthode, parce qu'elle empêche l'inflammation et la suppuration, qui dans tous les cas doivent être évitées autant qu'il est possible.

J'ai traité beaucoup de playes de cette manière, et les parties au-dessous étaient cicatrisées quand la croute tombait. Ceci se fait plus aisément quand la peau n'est pas privée de vie dans toute sa substance; car elle a une plus grande disposition et plus de puissance de se guérir que le tissu cellulaire n'en a pour former une nouvelle peau ; la peau formée entièrement de nouvelles chairs est très différente de la peau naturelle, par conséquent comme la peau est très sujette à ces accidents, on a plus d'espoir de guérir par cette méthode quand la peau est injuriée.

Cette méthode est la meilleure pour les brulures, après que l'inflammation a été considérablement prévenue ou surmontée par les applications néceſſaires ou par le tems, il y a

plus de remedes pour cette inflammation que pour celle qui vient de toute autre caufe, comme s'il y avait quelque chofe de fpécifique dans ces caufes. Tout ce qui diminue l'inflammation venant d'accident, a le même effet fur les brulures; et par la diverfité des applications on peut voir celle qui eft la meilleure. On s'eft longtems fervi de l'huile, mais elle n'a aucune vertu; on a auffi appliqué des fpiritueux avec fuccès. L'application la plus commune, qui eft un favon fait avec l'eau de chaux et l'huile, paraît être meilleure; et maintenant le vinaigre eft très recommandé, je crois que c'eft avec juftice, autant que j'ai pu l'obferver.

Le froid diminue toutes les inflammations, et c'eft un très bon topique lorsqu'il peut être appliqué, mais il ne peut pas l'être auffi univerfellement que beaucoup d'autres: cependant le froid a le desavantage que la douleur quoique ceffée lorsqu'il eft appliqué, revient avec plus de force lorsqu'il eft retiré, beaucoup plus que par d'autres topiques, et la raifon en eft évidente, car comme la chaleur revient, la douleur eft augmentée par elle, même dans les parties faines; on recommande au contraire lorsqu'on s'eft brulé, de tenir la partie devant le feu auffi chaud et auffi longtems qu'on peut le fupporter, ce qui diminue fans

doute l'inflammation qui ſuccède, et bientôt remet la partie à l'aiſe ; j'ai vu cela très ſouvent, et je n'en ſaurais donner d'autre raiſon que celle, que le feu agit en produiſant l'action des vaiſſeaux.

J'ai pris un ſeau d'eau de fontaine froide, lorſque je fis un certain eſſai ſur un nid de guêpes, j'y trempai la main après avoir été piqué, et tant qu'elle fut dans l'eau je ne ſentis aucune douleur, mais lorſque je la retirai, la douleur était plus grande que quand je la mis. Ceci n'a pas lieu avec les autres topiques, parce que leurs vertus ſpécifiques ne ſont point contre-balancées par aucune circonſtance naturelle dependante du corps, et alors ils peuvent être appliqués continuellement ſur toutes les parties où la peau eſt mince. Les veſſies crevent communement, et c'eſt tant mieux, parce que le topique peut être en contact avec la partie enflammée, mais ſur les mains, les pieds, les doigts, et les orteils, ſpécialement ceux des ouvriers et de ceux qui marchent beaucoup, les veſſies crevent rarement d'elles-mêmes ; elles doivent être piquées avec une aiguille pour ôter la tenſion.

Lorſque l'inflammation a parcouru ſes différens périodes, on doit laiſſer ſecher la partie. Ceci eſt très maladroit dans certains cas, comme lorſqu'il y a une large ſurface échaudée, car

il eſt néceſſaire que les parties ſoient decouvertes ; et dans certaines parties il eſt presqu'impoſſible, comme derrière les oreilles, les aiſelles, etc. Pour empêcher les vetemens de s'y attacher, il faut les ſaupoudrer avec quelque poudre inoffenſive, comme la pierre calaminaire, la craie pulveriſée très fine ; ceci n'empêche pas l'évaporation, qui eſt le principe de la formation des croutes ; et ſi la ſuppuration eſt ſi forte d'abord qu'elle mouille la poudre, il faut en jetter de nouveau, jusqu'à ce qu'elle forme une croute dure.

Ceci eſt à peine néceſſaire au viſage, mais la playe ſe ſeche beaucoup plus vite étant ſaupoudrée, dans ce cas la nature va infiniment plus avant que quand elle a été derangée par nos topiques.

§. V. *Bleſſures accompagnées de la mort des parties ſuperficielles.*

Dans le Paragraphe précédent nous avons parlé des bleſſures et de la manière de les guérir, nous avons été ſi éloignés de conſidérer l'inflammation comme un moyen curatif, que jusqu'à préſent nous avons toujours conſeillé de l'éviter avec le plus grand ſoin.

Elle a lieu cependant quelquefois, et devient un moyen de guériſon lorsque la méthode ſus-

dite ne réussit pas aussi bien qu'au moyen curatif des parties qui sont au-dessous de la playe, nous allons par conséquent commencer par expliquer ses principes ; mais comme il y a des accidents déjà mentionnés, qui souvent avancent la suppuration, je les traiterai maintenant.

Parmi les différentes divisions d'accidents, il y en a une où la partie injuriée meurt, et où l'inflammation et la suppuration doivent nécessairement avoir lieu, en conséquence de ce que les parties mortes qui se séparent, ne sont point sous la puissance du traitement pour produire la guérison : mais on doit se resouvenir que l'inflammation, qui est l'avant-courier de la suppuration dans ce cas, n'est pas à beaucoup près si grande que celle qui vient d'une playe qui suppure : dans beaucoup d'accidents tels que les contusions, la peau garde son principe vital, tandis que le tissu cellulaire meurt ; ceci produit un abcès par la suite, et doit être traité comme les abcès le sont communement, en se souvenant que dans le cas présent, l'abcès après avoir été ouvert, sera plus longtems à se guérir, que les autres ; le tissu cellulaire mort doit se séparer, et parait alors comme si c'était de la charpie mouillée sale.

Il arrive quelquefois que dans une partie c'est la peau, et dans une autre le tissu cellu-

laire qui perd la vie, et dans ces cas j'ai toujours obſervé que l'escharre de la peau ſe ſéparait plutôt que celui du tiſſu cellulaire; et par conſéquent il ſe forme un abcès deſſous la peau ſaine, tandis que les autres parties ſe guériſſent; circonſtance qui trompe ſouvent et le malade et le chirurgien.

Lorsque la bleſſure ou la partie morte eſt conſidérable, il eſt probable que ce traitement eſt en général fort bon, parce que le degré de mal demandant l'attention du chirurgien, et produiſant le conſentement du malade, il ſe ſoumettra à tout ce qu'on croira néceſſaire. Le meilleur topique qu'on puiſſe appliquer en premier eſt un cataplasme, qui doit être ou ſimple ou medicamenteux, ſelon la nature de l'inflammation qui ſurvient, et être continué jusqu'à ce que l'inflammation ſoit diminuée, et que la ſuppuration ſoit ſuffiſante pour entretenir les parties humides, ou tant que l'escharre ſoit tombée entièrement, et alors la playe peut être panſée ſelon ſa diſpoſition particulière. Mais où il y a une partie ſuperficielle morte, lorsque l'escharre ſe ſépare aiſément et que la partie ſuppure doucement, il eſt rarement néceſſaire de les traiter en premier lieu, car le malade lui-même y applique du beaume du commandeur ou quelqu'autre topique de même nature; mais ceux-ci n'étant pas ſous la puiſſance

de la formation des croutes, l'inflammation paraît, et alarme le malade ; alors on applique ordinairement un cataplasme, qui détruit ce qu'à fait le premier panfement, et puis l'éscharre paraît, ce qui donne une apparence desagréable à la playe et la fait paraître comme un ulcére fale. D'après cet idée on employe différens moyens, tels que l'application du precipité rouge, etc. mais fans bons effets ; et le malade s'effraye qu'une playe fi aifée à guérir en apparence, foit fi longtems à le faire ; mais il eft impoffible qu'une telle playe fe guériffe, tant qu'il y a une éscharre qui doit tomber. Il eft donc du devoir du chirurgien de s'informer de la nature de la maladie, de l'expliquer au malade, qui fe tranquillifera auffi-tôt et n'aura plus d'inquiétudes fur fa fituation. Quand cet éscharre eft tombée, la playe prend une apparence felon la conftitution du fujet ou de la partie, et doit être traitée en conféquence.



CHAPITRE SECOND.

PRINCIPES FONDAMENTEAUX DE L'INFLAMMATION.

UN animal en parfaite ſanté doit être conſidéré comme une machine parfaite ; aucune partie ne paraiſſant plus faible que l'autre, cependant cela n'eſt pas ſtrictement vrai ; mais encore ſi aucune action relative, eu égard à la matière externe, ne devrait avoir lieu, la machine ſerait en elle-même tolerablement parfaite pour ſes propres actions. Comme l'animal cependant eſt employé ſur la matière commune, et conſéquemment ſujet aux accidents qui interrompent les opérations naturelles, il devient abſolument néceſſaire pour ſa conſervation, qu'il poſſede en lui-même la puiſſance de réparation ; on voit d'après cela, qu'il poſſede cette puiſſance dans beaucoup d'occaſions, mais où les parties cédent d'après leurs actions naturelles, ces accidents ne peuvent pas être reparés ; parce que s'ils ne ſont pas capables de ſoutenir leurs propres actions, elles ne peuvent pas ſe guérir ſeules étant leſées. On voit que la ſtructure

de certaines parties céde plutôt que celles des autres, et ces parties sont conséquemment plus lentes à se guérir, lorsqu'elles sont lesées soit par maladie ou par accident. On voit aussi que les situations de ces parties leurs donnent de l'avantage ou du désavantage, eu égard à leur puissance de guérison. Ceci se voit principalement lorsqu'elles sont blessées en conséquence de l'attaque d'une maladie interne.

On voit encore ceci dans les actions naturelles du corps ou des parties, sur lesquelles on veut faire, dans l'état de santé, des expériences comparatives. On ne peut jamais savoir ce qu'une chose est incapable de faire tant qu'elle ne céde, et cela vient de maladie, ou la produit : et on ne peut pas non plus connaître les puissances de guérison d'une partie avant de l'avoir éprouvée.

Pour preuve de ce que les parties ne sont pas toujours proportionnées à l'action ou à la puissance appliquée, lorsqu'elles n'ont pas d'actions par elles mêmes, et ne sont seulement que passives en ce que la force externe agit sur elles, nous prendrons pour exemple la fracture de la rotule, la rupture du tendon d'achille, ou l'épaississement des valvules du cœur. Dans le premier cas il y a cependant une autre puissance qui est ordinairement ajoutée aux actions de la partie, et cette puissance c'est le

corps qui tombe et eſt arrêté tout-à-coup. Dans les valvules de l'aorte et les valvules mitrales on en a des exemples plus frappants, car elles s'épaiſſiſſent par l'action des parties elles mêmes ; tandis que cet effet n'a pas lieu dans les valvules de l'artère pulmonaire ; un anévrisme prouve la même choſe.

Lorsqu'il y a une différence dans la ſtructure, il y a des puiſſances comparatives pour reſiſter aux conſéquences des actions, accompagnées de maladie, comme lorsqu'elles admettent plus ou moins promptement le gonflement, l'ulcération ou la mortification, et leurs puiſſances comparatives de guériſon. Lorsqu'on compare les puiſſances de guériſon des muscles, nerfs, tendons, ligaments, tiſſu cellulaire, os, etc. les unes aux autres, on trouve qu'elles ſont très différentes. Les muscles, la peau et probablement les nerfs, poſſédent les plus grandes puiſſances de ce genre ; et le tiſſu cellulaire, les ligaments, les tendons, les os, etc. en poſſédent le moins, et ſont de ce côté à peu près égaux entr'eux. Je ne ſais pas jusqu'à quel point les ligaments élaſtiques ont la puiſſance de réſiſtance et celle de réparation, mais je crois cependant qu'ils les ont à un degré conſidérable, parce que leurs vaiſſeaux ne cédent pas ſi aiſément que ceux de beaucoup d'autres.

Leurs

Leurs puiſſances comparatives deviennent aſſez évidentes dans la plupart de leurs maladies, mais ſur-tout, je crois, dans la mortification. Comme la mortification eſt le degré le plus ſimple de la debilité, elle donne les puiſſances comparatives des parties de la manière la plus ſimple. On trouve que les muscles, la peau, et ſouvent les vaiſſeaux ſanguins tiennent bon, tandis qu'ils ſont dépourvus de leur membrane propre, laquelle a été ulcérée ou ſéparée par éſcharres; les tendons ſe ſéparent auſſi autant que ces muscles, et restent là.

J'ai obſervé auſſi que la différence dans la ſituation des ſtructures pareilles dans le corps fait une différence matérielle dans les puiſſances de reſiſtances à l'injure, et de réparation lorsque l'injure a eu lieu. Cette différence ſemble venir en proportion de la diſtance des parties, du cœur, ou de la ſource de la circulation. Ainſi on voit les muscles, la peau, etc. devenir plutôt malades à la jambe que par-tout ailleurs, et plus lents dans leurs guériſons; mais ceci ne doit pas être entièrement mis ſur le compte de la ſituation ou de la diſtance de la ſource de la circulation, une partie en doit être attribuée à la poſition, les jambes étant des parties ſuspendues, et les parties qui ſont les plus diſtinctes ſont auſſi

les plus dépendantes. (*) On voit qu'une position horizontale aide à la guérison de ces parties, mais alors elles ne sont pas encore égales en puissances aux parties situées vers la poitrine ; conséquemment la différence doit être attribuée principalement à la situation ou distance du cœur. La même maladie qui montre les puissances comparatives entre un muscle et un tendon, fait voir aussi qu'ils sont tous les deux affectés par la position ; ainsi on voit les ulcérations et la mortification avoir lieu aux extrêmités inférieures, comme telles, plus aisément et avec moins de puissance de guérison que dans les parties situées près du tronc.

Ceci a lieu plutôt si la personne est grande. On voit cela en changeant un membre de la position horizontale, dans laquelle il était à son aise, en une perpendiculaire ou verticale dans laquelle il souffre, parce que la nouvelle position augmente la longueur de la colonne de sang dans les veines. Je suis tenté de croire que le retard de la guérison vient plutôt de la stagnation du sang dans les veines par la longueur de la colonne, que d'un déficit de sang dans les artères. Comme la tendance d'une

(*) Plusieurs Auteurs attribuent le tout à cette circonstance, c'est ce que je discuterai plus au long dans l'histoire des opinions.

partie à tomber malade, et sa disposition à reculer l'instant de la guérison, vient de la position, elle est en quelque sorte composée par le repos et le changement de leur position.

Ces différences dans la structure, la situation, et la position des parties du corps, font, je crois, fort peu de différence dans le progrès de la maladie spécifique. La maladie vénérienne cependant ne fait certainement pas autant de progrès dans les os et les tendons, que dans la peau, et la guérison ne se fait pas si vite dans ces parties, mais ces deux effets peuvent être attribués à une autre cause, qui est, que les os et les tendons sont situés plus profondément. Je crois cependant que la position ne fait aucune différence dans la maladie même, quoiqu'elle puisse avoir quelqu'influence sur la puissance curative, et sans doute dans toutes les maladies spécifiques, sur le progrès de la guérison; car un ulcére vénérien approche toujours de plus en plus de la nature d'un ulcére simple, et conséquemment reçoit de plus en plus l'influence de ce qui concerne les ulcéres simples.

Mais dans les maladies pour lesquelles il n'y a pas encore de moyen curatif, telle que le cancer; je crois que sa situation ne fait aucune différence, ni la partie dans laquelle il est placé, excepté dans celles qui ont des

dispositions à cette maladie, et qu'aucune des parties susdites n'ont plus qu'une autre.

Jusqu'ici j'ai considéré en général les puissances comparatives des différentes structures, des différentes situations et des différentes positions dans les parties du corps affectées de maladies. La maladie est la seule circonstance qui expose ces principes à notre vue, mais pour voir jusqu'où le même principe est porté dans les opérations naturelles, desquelles la plus remarquable est l'accroissement des parties, je fis plusieurs expériences sur des oiseaux. La première fut l'expérience commune de transplanter l'ergot d'un Poulet de sa patte sur sa crête, dans celle-ci j'ai toujours observé que lorsque l'ergot prenait racine sur la crête, il croissait beaucoup plus vite et devenait beaucoup plus grand que celui qui restait sur l'autre patte. J'attribuai ceci à ce que la puissance d'action est plus grande dans la crête que dans la patte, quoique ces parties soient à peu près à la même distance de la source de la circulation ; mais il est probale que la position favorisait aussi cette disposition, parce qu'il n'y a pas de stagnation dans les veines de la tête. Dans la puissance de produire de tels effets dans les maladies, aussi bien que dans l'accroissement des parties, je fus curieux alors de voir les degrés comparatifs entre le mâle et la femelle. Je

voulus aussi m'assurer si les parties particulières au mâle pourraient croitre sur la fémelle, et si les parties de la fémelle au contraire croitraient sur le mâle.

Quoique j'aie précédemment transplanté les testicules d'un Cocq dans l'abdomen d'une Poule, et qu'elles y ayent quelquefois, mais pas fréquemment, pris racines, comme elles n'ont jamais arrivé à la perfection, l'expérience ne pouvait cependant pas par cette cause repondre à l'intention; il y a, je crois, une raison naturelle pour croire qu'elle ne le pouvait pas, et l'expérience fut par conséquent meprisée. (*) Je pris l'ergot de la patte d'un jeune Cocq, et le placai dans la situation d'un ergot à la patte d'une jeune Poule, il prit racine, la Poule devint grande, mais d'abord l'ergot ne cru pas, tandis que celui qui était resté sur la patte du Cocq grandit à l'ordinaire.

J'ai répété cette expérience plusieurs fois et de la même manière, avec les mêmes effets, ce qui me fit conçevoir que l'ergot d'un Cocq ne croissait pas sur une Poule, et qu'on devait par conséquent les considérer comme des animaux distincts, ayant des puissances très distinctes. A effet d'assurer ceci, je pris les ergots de deux jeunes Poules, et les placai

(*) Voyez le Traité des Dents.

aux pattes de deux Poulets. Je trouvai que ceux qui avaient pris racines, croissèrent presqu'aussi vite et à la même grosseur que le naturel sur l'autre patte, ce qui paraissait une contradiction à l'autre expérience. En examinant ensuite les Poulets, je trouvai cependant que les ergots avaient crus considérablement, quoiqu'ils ayent été plusieurs années pour le faire; car je vis que la même quantité d'accroissement dans l'ergot du Cocq, étant sur le Cocq durant un an, était aussi grande que celle du Cocq sur la Poule pendant trois ou quatre ans, ou en proportion comme trois à un; au lieu que l'accroissement de l'ergot de la Poule sur le Cocq était à celle de l'ergot naturel du Cocq comme deux à un. Ces expériences font voir qu'il y a inégalité de puissance dans les différentes parties du même animal, et que les pattes en ont beaucoup moins que la crête; elles font voir aussi qu'il y a une différence matérielle entre les puissances des mâles et celles de la fémelle. Les ergots d'un Cocq possedaient plus de puissances que ceux d'une Poule, tandis qu'au même tems, un animal comme un tout, a plus de puissance que l'autre; cependant lorsque j'applique ces principes aux puissances de guérison dans les maladies locales des deux sexes dans la race humaine, je puis à peine dire que j'aie observé aucune différence. On doit cependant

obſerver que les femmes menent une vie plus temperée que les hommes, ce qui certainement doit avoir une influence conſidérable ſur les puiſſances de reſiſtance et curatives.

Dans tous les animaux compliqués parmi lesquels l'homme eſt le plus ramaſſé, les parties ſont compoſées de différentes ſtructures, et on trouve que dans les animaux les puiſſances d'action de ces différentes ſtructures en elles mêmes ſont très différentes ; conſéquemment lorsqu'elles ſont excitées à une action commune, les variétés produites devraient être connues et bien obſervées. Puis toutes les ſtructures analogues dans les différens animaux n'agiſſent pas toujours de la même manière. Ainſi on ne peut pas faire vomir un Cheval ; et on ne peut même pas donner beaucoup de maladies ſpécifiques, qui attaquent le ſujet humain, à aucun autre animal, plus particulièrement les poiſons morbides : conſéquemment le mode d'action dans un animal ne reſſemble pas implicitement au mode d'action dans un autre ; et la même ſtructure dans le même animal n'agit pas toujours de la même manière dans tous les tems : elle agit dans des tems variés, d'une manière analogue à la même ſtructure dans les différens animaux ; et la même ſtructure varie ſes actions dans les différentes ſituations dans le même animal. L'action extérieure de la vie

fait une différence matérielle dans l'action interne des animaux, ou dans l'excitement à la maladie, soit universelle ou locale; car il y a des parties qui ne peuvent pas supporter un mode d'action, tandis qu'il y en a d'autres qui ne peuvent pas en supporter un autre. Les parties et les modes d'actions étant en opposition les unes aux autres. Beaucoup de ces variétés dépendent de la différence de la force et de la faiblesse naturelle des parties, mais comme elles varient considérablement dans les différentes habitudes du corps, les variétés sont augmentées; et beaucoup de rencontres dans la vie produisent un principe de force ou de faiblesse, ce qui fait que ces variétés sont encore augmentées aussi bien que les maladies.

Je parlerai plus amplement de ces observations, mais je ne les traiterai pas comme mon sujet principal; je ne m'en servirai, qu'autant qu'elles seront liées avec l'inflammation, et qu'elles pourront éclaircir les variétés de cette action.

§. I. *Des différentes causes qui augmentent et diminuent la susceptibilité pour l'inflammation, soit dans tout le corps ou dans ses parties.*

La susceptibilité pour l'inflammation a deux causes, l'une originelle et l'autre acquise. L'originelle constitue une partie de l'économie animale, et probablement est inexplicable.

Quant à l'acquise il est probable que le climat et les usages de la vie peuvent tendre considérablement, soit à diminuer ou augmenter la susceptibilité à l'inflammation.

Cependant l'influence du climat n'est pas si grande qu'elle paraît l'être ordinairement, car elle est généralement accompagnée des habitudes de la vie qui ne sont pas propres à d'autres ; et si on considére combien des climats sont moins pernicieux qu'avant par le changement de manière de vivre de leurs habitans, on conviendra qu'il a moins d'influence ; et d'un autre côté si on considére comment les maladies deviennent multipliées et variées dans le même climat, on verra que lui seul ne produit pas tant de variétés comme on l'a supposé.

Les plus favants Medecins de ce tems ont obfervé que la fièvre inflammatoire eft maintenant moins commune en Angleterre qu'elle ne l'était avant; qu'il eft rare maintenant qu'ils ayent recours à la faignée dans les fièvres, au moins à cet excès qui eft décrit par les Auteurs du tems paffé. Ils ont aujourd'hui recours plutôt aux cordiaux qu'aux évacuans, et la maladie appellée fièvre putride, et la fquinancie putride font de fraiche date. Je me fouviens du tems où cette dernière était nommée *fquinancie de Fothergill*, parce qu'il fut le premier qui en publia une défcription, et qui changea le mode de traitement. Je me rappelle que les Praticiens faignaient conftamment dans les fièvres putrides; mais les fignes de débilité et le manque de fuccès les ont fait changer leur méthode.

Je ne fais pas fi la même différence a lieu dans l'inflammation, mais je foupçonne qu'elle exifte en quelque forte, car je fuis porté à croire que la fièvre et l'inflammation font intimement liées, c'eft-à-dire que l'une ou l'autre eft analogue à la conftitution, ce qui n'eft pas le cas dans les maladies fpécifiques, excepté dans leurs modes d'actions communs, qui confifte foit dans la fièvre, foit dans l'inflammation; mais je crois que nous avons bien moins d'occafions d'évacuer dans l'inflammation qu'on

n'en avait avant, la ſaignée par conſéquent, et les purgatifs ſont beaucoup moins employés dans l'inflammation. Je ne ſais pas encore juſqu'à quel point le climat fait varier la conſtitution; mais il paraît d'après le rapport du Docteur *Blane*, que l'inflammation eſt à peine une maladie dans les Indes Orientales.

Je ne prétend pas affirmer jusqu'où l'altération dans la manière de vivre eſt la cauſe de cette différence, mais il eſt certain que la manière de vivre fait beaucoup. Nous vivons maintenant plus mollement que nos pères ne vivaient. On peut dire que nous ſommes corrompus. Si la maladie nous attaque au période déclive de la vie, nos puiſſances ne peuvent pas être excités plus avant, et nous dépériſſons, de manière que nous avons beſoin de ſupport pour être remis à cette manière de vivre à laquelle nous étions accoutumés.

Une eſpèce d'état conſtant et varié de l'eſprit peut ſouvent altérer les conſtitutions juſqu'à altérer le mode des actions morbides, ce qui eſt beaucoup plus commun dans certains pays que dans d'autres. On peut être presque certain que cet état de l'esprit produit l'inflammation de la goutte.

L'art a probablement peu de puiſſance pour corriger la ſusceptibilité de l'inflammation;

cependant si la susceptibilité du corps est pareille à celle de l'esprit, elle doit en quelque sorte être corrigée par l'art. L'esprit est corrigé par la raison avec l'habitude, mais on ne peut employer que cette dernière sur le corps ; il pourrait être rendu moins susceptible par les causes immédiates qui viendraient doucement, ou en évitant ces causes et même en agissant d'une manière qui leur soit diametralement opposée ; ceci réussira au moins dans les susceptibilités acquises. La susceptibilité acquise de l'inflammation, ou même de toute autre maladie, étant prise par l'art ou par l'habitude, peut être diminuée simplement par la cessation de ces habitudes ; et si cette habitude est d'un genre particulier, (ce dont on peut toujours s'assurer,) on doit alors employer l'habitude contraire, ce dont on peut encore s'assurer.

La force et la faiblesse sont contraires l'une à l'autre, et doivent avoir des effets très différens dans les maladies. Elles ont des puissances très différentes pour résister à la maladie dans leur mode d'action, et aussi dans leur promptitude à terminer cette action.

La force dans toutes les circonstances produit de bons effets, ou au moins elle est toujours plus propre à être menagée par l'art que la faiblesse ; je conçois cependant que trop de force pourrait agir avec trop de puissance, de-

venant indomptable dans les maladies qui excitent l'action.

Dans l'inflammation lorsque la conftitution eft robufte, elle eft communement plus traitable, car la force diminue l'irritabilité : mais dans toutes les fortes de conftitution, l'inflammation eft plus traitable lorsque les puiffances d'actions font bien proportionnées ; mais comme toutes les parties du corps ne font pas d'égale force, ces proportions ne peuvent pas être les mêmes dans chaque partie du corps. Conformément à cette idée de la force, les parties fuivantes, favoir, les muscles, le tiffu cellulaire et la peau (et toujours plus, en proportion qu'elles font fituées près de la fource de la circulation) feront plus traitables dans l'inflammation et fes conféquences, parce qu'elles font plus fortes dans leurs puiffances d'actions que les autres parties du corps.

Les autres parties comme les tendons, les os, les ligaments, etc. tombent dans une inflammation qui eft moins traitable par l'art, parce que quoique la conftitution foit bonne, elles ont cependant moins de puiffance en elles mêmes, et font par conféquent accompagnées du fentiment de leur propre faibleffe, et je crois qu'elles affectent la conftitution plus vite que les autres, parce qu'elle eft toujours affectée par les maladies locales, lors-

que les parties ont moins de puiſſances en elles mêmes pour faire le bien ; et ſi les effets ſont mauvais ſur la conſtitution, ils reflechiſſent leur mal ſur le peu de puiſſance qu'elles ont. La force et la faibleſſe de la conſtitution ou des parties, ſont des termes ſynonymes d'une plus ou moins grande quantité de vie animale ou du principe vital joint à la puiſſance d'action.

Si l'inflammation attaque les parties vitales, elle eſt moins traitable; car quoique les parties ayent paſſablement de puiſſances, cependant la conſtitution et les opérations naturelles de la ſanté univerſelle deviennent tant affectées, qu'aucun effet ſalutaire ne peut avoir lieu ſi promptement, et conſéquemment la maladie devient moins traitable.

Si la partie vitale eſt l'eſtomac, ou celles avec lesquelles l'eſtomac ſympatiſe le plus, l'inflammation dans ces parties eſt encore moins traitable, car aucune opération ne peut aller bien, ſoit dans l'eſtomac ou dans les autres parties lorsque ce viscere eſt affecté, parce que les puiſſances de guériſon deviennent plus faibles que jamais.

Dans les conſtitutions faibles, quoique l'inflammation dans les parties qui produiſent le plus d'opérations ſalutaires dans le tems de la

maladie, et dans la meilleure ſituation pour la reſtauration après la maladie, cependant les opérations de l'inflammation ſont en proportion plus éloignées de la guériſon, quant à leurs effets ſalutaires dans de telles conſtitutions, et plus ou moins ſelon la nature des parties affectées, ce que je vais conſidérer plus amplement.

§. II. *Effets de la force ou de la faibleſſe de la conſtitution, et des parties pendant l'inflammation.*

Tout ce qui doit être la conſéquence des accidents, ſpécialement l'inflammation, eſt produit plus aiſément dans une conſtitution robuſte que dans une débile. Une bleſſure, par exemple, faite ſur une perſonne d'une bonne conſtitution et à des parties ſaines, ſe réunit preſque tout-à-coup; elle admet deſuite l'union par la première intention. Une plus grande force de la conſtitution et des parties admet la réſolution, tandis que l'inflammation adhéſive exiſte très promptement, et conſéquemment tend beaucoup à prévenir l'inflammation ſuppurative, car elle donne une meilleure diſpoſition à la guériſon par l'inflammation adhéſive; de manière que l'union des parties par la première intention, l'inflammation et la réſolution, de même que l'aptitude à changer de l'une à l'autre, ſuivant que la première eſt prévenue,

dépend également de la force et la santé de la constitution et des parties enflammées. On peut encore observer qu'une plus grande force ou santé de la constitution, ou des parties enflammées, lorsque l'inflammation a dépassé l'état de résolution, et a pris la disposition à la suppuration, hâte l'inflammation et la suppuration, et la fait aussi terminer promptement, tandis qu'en même tems la matière est amenée plus vite à la peau par l'ulcération.

Consequemment quelque soit la marche que la nature ait à suivre, lorsqu'il y a un accident où une nécessité à l'inflammation a eu lieu, elle est accomplie avec promptitude et facilité dans les constitutions et les parties saines.

La faiblesse de la constitution ou celle des parties, sont les causes immédiates des maladies chroniques. Il paraît qu'on s'en sert comme d'un terme général, comme nerveux, bilieux, pour denoter quelques choses qu'on ne peut pas bien expliquer, et auxquelles je suis certain qu'on n'a rien pu comprendre de précis. Toute action qui n'est pas aigue, spécialement la continuation benigne de quelques symptomes d'une maladie précédente, est appellée faiblesse. Ainsi la gonorrhée est appellée faiblesse, les fleurs blanches sont appellées faiblesse, la diarrhée est nommée faiblesse; etc. et aucune de ces maladies ne vient de la faiblesse

seule;

ſeule; car je crois qu'elle eſt rarement la cauſe immédiate de maladie ou d'action d'aucun genre; mais elle devient ſouvent la cauſe prédispoſante à la maladie, pluſieurs maladies n'ayant pas lieu ſi la faibleſſe ne les accompagne, comme les fièvres intermitentes, la ſcrophule, les nevroſes, etc. dont aucune n'eſt une ſimple faibleſſe; et elle peut faire continuer pluſieurs maladies lorsqu'elles ont déjà lieu. Ceci eſt très évident dans beaucoup de maladies qui ſe feraient terminées heureuſement s'il y avait eu de la force dans la conſtitution pour accomplir les actions néceſſaires. Cependant quand il y a une forte ſusceptibilité pour une maladie, dans laquelle la faibleſſe pourrait auſſi devenir une cauſe prédispoſante, je crois qu'alors la faibleſſe, ſi elle eſt amenée ſoudainement, peut devenir la cauſe immédiate de la maladie; par exemple, une perſonne peut après une bleſſure ou quelqu'autre cauſe, avoir une forte dispoſition au tétanos; ſi on ſaigne cette perſonne librement, il y a mille contre un qu'il en réſultera le tétanos: la faibleſſe produit un ſentiment de ſon manque de puiſſance ou de ſon incapacité, ce qui produit l'action augmentée, qui provient même de la longueur des actions contre nature, nommées nevroſes. Ces effets ne ſont pas moins viſibles dans les maladies aigues de telles conſtitutions, qui renferment les accidents ou vio-

lences de toutes les fortes ; car elles prennent des actions trop violentes, qui ne font pas d'un genre falutaire, et peuvent par conféquent être appellées actions lefées non naturelles.

Lorsqu'une perfonne faible reçoit une bleffure, il y a peu de difpofition dans les furfaces coupées pour s'unir par la première intention, conféquemment l'inflammation a lieu s'il y a affez de force dans la conftitution pour la produire, ce qui n'a pas toujours lieu ; de manière que dans ces temperamens l'inflammation devient plutôt une conféquence ; mais cela ne vient pas d'une plus grande aptitude conftitutionnelle à l'inflammation, mais d'un manque de puiffance et de difpofition à la guérifon, ce qui rend l'inflammation néceffaire ; cependant dans ce cas le manque de puiffance ou de difpofition pour s'unir peut dependre d'un principe différent, que celui de la faibleffe des parties folides ; il eft probable que le fang des perfonnes d'une conftitution faible, eft faible dans fon principe vital, qu'il le perd par conféquent très vite dans l'extravafation, de manière qu'il n'eft pas propre à fervir de moyen d'union, par ce moyen il dégénére en un corps étranger, et conféquemment l'inflammation fuppurative doit avoir lieu s'il y a de la force pour la produire.

Dans les faibles conftitutions et les parties

malades, l'inflammation eſt lente dans ſes effets ſalutaires ; et eſt à peine capable de produire l'inflammation adhéſive ou ſuppurative ; ſi elles ont lieu, c'eſt imparfaitement, et les parties enflammées environnant les ſurfaces ſuppurantes ſont à peine capables de réſolution, mais reſtent enflammées ; on voit même dans beaucoup de conſtitutions où les puiſſances animales ſont fort affaiblies, qu'au lieu de s'enflammer promptement, il eſt tout au plus poſſible de la produire, même d'une ſolution de continuité dans les ſolides, qui dans presque tous les autres cas, eſt très ſûrement ſuivie de l'inflammation : ces conſtitutions ſont ordinairement celles des hydropiques : j'ai vu pluſieurs cas où la puiſſance était ſi faible, que la playe après la ponction ne s'était pas réunie par la première intention, et n'avait même pas pu acquérir l'inflammation adhéſive, et avait laiſſé écouler les eaux hors de l'abdomen pendant pluſieurs ſemaines, ſans que l'inflammation du peritoine fut excitée. Dans les mêmes conſtitutions hydropiques, j'ai vu des ſcarifications aux jambes et aux pieds ne pas s'enflammer, de manière que les cellules n'étaient pas unies, mais continuaient à laiſſer paſſer l'eau pendant aſſez long tems. Dans ce cas d'extrême faibleſſe, ce manque total d'inflammation paraîtrait être un effet ſalutaire ; car dans beaucoup de cas d'hydropiſies où les

parties ont la puissance de s'enflammer, mais pas suffisante, pour passer par les différens degrés de l'inflammation, et se resout à la fin, comme dans une bonne constitution, l'inflammation produit généralement une perte totale de la puissance animale, et la partie se mortifie, ce qui souvent produit la mort, de manière que dans ces cas les parties seules agissent pour se detruire elles mêmes. (*) Il est plainement prouvé que la débilité est souvent la cause de l'augmentation de l'inflammation, en conséquence d'une violence, et souvent la cause de la mortification, dans la Dissertation de Mr. *Dick* sur les Hydropisies, parmi les troupes des Indes Orientales : *Edimburg, medical commentaries.* Dans la première année de l'attaque d'un homme, il n'osait pas avanturer de scarifier les jambes, mais lorsqu'il était attaqué de la même maladie l'année suivante, (ce qui avait souvent lieu) toutes les fois qu'il scarifiait les jambes il en résultait une violente inflammation et la mortification. Dans cette seconde attaque il était obligé d'avoir recours aux fortifians; et observez que dans le cas de la ponction, si la constitution est irritable, la cavité de l'abdomen en ressent ordinairement l'effet, alors l'inflammation du peritoine, et la mort.

(*) Voyez le Mémoire sur la guérison des Noyés.

Comme l'effet que cette inflammation a sur la constitution, est par sympatie, il doit être en proportion de la promptitude avec laquelle la constitution s'approprie cette action. Cette susceptibilité est plus forte dans certaines constitutions que dans d'autres ; et chaque constitution est plus susceptible de sympatie avec quelques parties du corps qu'avec d'autres.

Le genre de constitution qui est le moins affecté par cette inflammation, est celui qui est en général le plus sain, où la sympatie n'a lieu que peu ou point ; ceci a lieu dans les constitutions qui peuvent faire les différentes opérations aisément ; et quand les parties enflammées peuvent ménager leurs propres opérations, par là elles affectent moins la constitution ; car nous verrons que la constitution peut être affectée par une maladie locale, simplement parce qu'il est hors de la puissance de la partie de se guérir elle même.

Mais on doit observer que les constitutions en pleine vigueur, ou qui n'ont point encore été accoutumées aux maladies locales, prennent l'alarme plus aisément que celles qui ont été accoutumées aux maladies locales, ou qui ne sont pas en bonne santé. Ainsi si un homme en parfaite santé est attaqué d'une fracture compliquée, ou à la jambe emportée soit pour cette fracture ou en conséquence de quelqu'autre

accident, il aura moins de chance pour se guérir, qu'un qui a été accoutumé aux maladies locales ; et même celui qui aura la fracture compliquée, ira beaucoup mieux, si la jambe n'est pas amputée, tant que les premiers symptomes ne sont pas passés ; ou au moins on peut être certain que les symptomes venant de l'amputation, ne seront pas à beaucoup près si grands que ceux qui viendraient d'abord de la fracture compliquée, ou de l'amputation immédiate. Ceci paraîtrait être contradictoire à la position ci-dessus ; mais en y faisant bien attention, je crois qu'on peut en rendre raison ; car d'abord je ne considére pas la pleine santé comme la meilleure condition pour résister à la maladie ; la maladie est un état du corps qui demande un médium ; la santé souffre mal la maladie, et la pleine santé est souvent au-dessus du juste terme ; les personnes en pleine santé sont souvent au plus haut période d'action, et ne peuvent pas en supporter l'augmentation, spécialement lorsqu'elle est malade ; et comme je l'ai observé plus haut, c'est une nouvelle impression sur la constitution, et tant qu'elle ne soit accoutumée à la maladie locale, elle est moins capable de supporter celle qui est violente ; et puis l'amputation d'une partie malade, à laquelle la constitution a été en quelque sorte accoutumée et qui irrite plutôt la constitution, ajoute moins de violence que l'am-

putation d'une partie faine qui eft en harmonie parfaite avec la conftitution; la différence cependant ne vient pas entièrement de cette caufe, car la circonftance d'une conftitution qui eft accoutumée à un genre de vie, etç. qui doit être continué, fait une différence confidérable.

§. III. *Des parties du corps qui font plus fusceptibles des trois différentes inflammations, dont on doit traiter.*

Toutes les parties du corps font fusceptibles d'inflammation, quoique pas toutes également ; et toutes les parties n'admettent pas les trois fortes d'inflammation que je dois traiter ; quelques parties n'en admettent qu'une, d'autres deux, et d'autres toutes les trois. Cette différence paraît être felon la fituation de la partie enflammée dans le corps, et fa nature; le tiffu cellulaire d'abord. Le tiffu cellulaire degagé de la membrane adipeufe, paraît être plus fusceptible d'inflammation adhéfive que la membrane adipeufe, et paffe plus promptement à l'inflammation fuppurative. Je ne prétend pas déterminer fi cela vient de ce que les furfaces s'enflamment plus aifément que les autres parties. Ainfi on voit le tiffu cellulaire qui joint des parties enfemble, comme les muscles, et celui qui joint les muscles à la membrane adipeufe, s'enflammer aifément et prendre

auſſi plus aiſément l'inflammation ſuppurative, et ſéparer, pour ainſi dire, les muscles de leurs connexions latérales, et ſéparer même la membrane adipeuſe des muscles, tandis que la peau et la membrane adipeuſe seront ſeulement fort enflammées, et la matière ainſi formée doit produire l'ulcération à travers toute cette membrane adipeuſe, pour arriver à la peau, puis à travers la peau; dans cette dernière partie elle eſt très lente, conſéquemment l'ulcération n'a pas lieu ſi aiſément dans ces parties, comme il arrive communement à la membrane commune des muscles. Les muscles, les nerfs et les vaiſſeaux ſanguins ſont des parties que la nature tache toujours de conſerver, et la membrane adipeuſe contient une ſubſtance qui, proprement dite, n'eſt pas une partie animale, c'eſt l'huile, par conſéquent il doit être plus difficile à cette partie d'être abſorbée qu'à celles qui ſont des parties de l'animal même.

Comme un manque de puiſſance de guériſon devient un ſtimulus ou un motif d'inflammation, on voit que des parties ſimilaires, en proportion de ce qu'elles ſont éloignées de la ſource de la circulation, comme les extrêmités inférieures, ſont plus prêtes à s'enflammer que d'autres parties autrement circonſtanciées; et ce qui ajoute à cette diſpoſition eſt leur poſition ſuſpendue, ce qui ajoute encore au ſtimulus.

Les parties du corps ſituées plus profondement, et ſpécialement les vitales, admettent l'inflammation adhéſive très aiſément, ce qui eſt prouvé par les diſſections ; car on ouvre rarement un cadavre humain où il n'y à pas d'adhérences conſidérables dans les cavités circonſcrites, et très probablement beaucoup dans le tiſſu cellulaire, ſi elles étaient également viſibles.

Les parties ſituées profondement ne paſſent cependant pas ſi aiſément à l'inflammation ſuppurative; et cette aptitude à prendre l'adhéſive devient probablement la cauſe pourquoi l'inflammation ſuppurative n'a pas lieu ſi aiſément.

Mais ſi l'inflammation vient tout-d'un-coup, et avec violence, elle paſſe presque deſuite de l'état adhéſif, immédiatement à l'action ſuppurative; ou peut être où il paraît qu'elle l'a fait, il peut y avoir une diſpoſition eryſipelateuſe ; car quoique ce ne ſoit point la diſpoſition de l'inflammation eryſipelateuſe que de ſuppurer, cependant elle a beaucoup d'éloignement pour produire l'adhérence. Cet effet a ſouvent lieu, comme on voit, dans l'abdomen, le thorax, etc. et j'ai déjà dit que je croyais que l'inflammation eryſipelateuſe renverſe en quelque ſorte les regles générales de l'inflammation ordinaire, étant plus prête à ſuppurer dans les parties ſituées profondement qu'aux ſuperficielles,

et s'étendant beaucoup plus loin vers le centre du corps.

Je crois auſſi que les enveloppes du cerveau qui ſont la dure-mère et la pie-mère, ont quelque choſe de cette diſpoſition. Il paraît qu'elles ſuppurent très aiſément, ou avec fort peu d'inflammation; car d'un petit coup à la tête, on voit ces membranes ſuppurer plus ſouvent qu'il n'arriverait d'un coup pareil ſur le tibia; par exemple, un coup ſur cet os ne produira la ſuppuration que ſur la ſurface externe, rarement dans ſa cavité interne; mais un coup ſur la tête qui ne produira pas même l'inflammation adhéſive dans le cuir chevelu, ſera ſuppurer ces membranes.

L'inflammation quelque ſoit ſa ſituation, eſt toujours plus violente du côté du point d'inflammation qui eſt près de la ſurface externe.

On voit cela avoir lieu ſouvent dans l'abdomen, dans le thorax, et j'ai déjà dit que je crois que l'inflammation quelque ſoit ſa ſituation, s'il y a continuité de parties entre elle et la ſurface externe, ſera plus grande du côté près de la ſurface externe que vers le centre de la partie.

Ceci a encore lieu dans l'inflammation quoique près des parties les plus externes du corps,

et eſt probablement mieux demontré dans elles. Par exemple, ſi une inflammation vient dans l'alveole d'un dent à ſa racine, l'inflammation ne viendra pas au côté interne de la machoire, mais vers ſa face externe; et ſi c'eſt au delà de l'union de la levre avec les gencives, elle attaquera la peau au-deſſus de la partie enflammée, tandis que les parties internes, comme les gencives de chaque côté, mais principalement les internes, et la langue ſi l'inflammation eſt à la machoire inférieure, ſeront parfaitement ſaines.

Si l'inflammation attaque le tiſſu cellulaire au côté externe de l'inteſtin vers l'anus, quoique l'inteſtin ſoit en contact avec les parties enflammées, l'inflammation cependant s'étendra à la peau des feſſes, tandis que l'inteſtin reſte ſans inflammation.

Si l'inflammation attaque le peritoine couvrant un inteſtin, et ſi l'adhérence entre lui et le peritoine qui tapiſſe l'abdomen, en eſt une conſéquence, l'inflammation paſſe immédiatement à travers les muscles abdomineaux vers la peau, tandis que la tunique propre de l'inteſtin dans pluſieurs cas, reſte ſaine; cependant ceci n'a pas toujours lieu, quoique plus communement ainſi, qu'autrement: on voit la même choſe dans l'obſtruction du paſſage naturel des larmes nommée *fiſtule lacbrymale*, car là le ſac et la

peau s'ulcérent à l'angle interne de l'œil, tandis que la surface interne du nez est défendue en se gonflant; et quelque fois tant que le nez en est bouché, et qu'il y a adhérence entre les cloisons, ce qui a été souvent la cause du manque de succès dans l'opération de la fistule lachrymale. On voit même que si un abcès se forme dans un sinus frontal par une obstruction de son canal, que le pus prend son cours à travers le coronal extérieurement, au lieu de passer par le nez.

Les mêmes observations sont applicables aux abcès dans les sinus maxillaires, qui sont assez communs; et vraiment si on observe attentivement, on verra que la nature défend plutôt ces parties qui sont situées profondement ou à la partie interne des issues, ainsi que je l'expliquerai plus bas.

Les qualités spécifiques dans les maladies tendent aussi plus rapidement vers la peau que vers les parties internes, excepté le cancer, quoique même dans cette maladie le progrès à la superficie est plus prompt que celui vers le centre, la vérole a quelque chose de la même disposition que le cancer, quoique pas autant. Enfin c'est une loi de la nature, et c'est probablement d'après les mêmes principes que les végéteaux s'approchent toujours de la surface de la terre. Il ne faut point d'explication pour

faire comprendre que ceci eſt un principe général de végétation, mais il n'eſt pas aiſé de déterminer ce qui en eſt la cauſe immédiate. Je conçus que ce pouvait être la lumière, et même la chaleur, car la terre eſt ſouvent plus chaude que l'air, ou la ſurface dans laquelle les végéteaux croiſſent. Pour éclaircir ce fait, autant que je pouvais, par les expériences, je pris une cuve d'environ dix-huit pouces de profondeur, et d'environ deux pieds de largeur, et je la remplis de bon terreau, dans lequel je plantai des pois et des fèves; leurs bourgeons étaient placés dans différentes directions, et au-deſſus de la ſurface j'étendis un filet ſerré. L'embouchure de cette cuve fut tournée en bas, levée à environ trois pieds de terre, et fut ſuſpendue entre deux poteaux. Je placai autour de la cuve, et ſur ſon fond qui était au-deſſus, de la paille mouillée des nates, etc. pour oter toute l'influence que le ſoleil ou l'air auraient pu avoir ſur ſon contenu, et je pratiquai un petit trou au fond, auquel je fixai un long tube mince qui paſſait à travers la paille. Ceci était pour verſer de l'eau ſi le terreau ſe ferait déſeché dans la cuve. Deſſous l'embouchure de la cuve je placai des miroirs dans un direction telle que la lumière était réfléchie ſur l'embouchure de la cuve, ou la ſurface du terreau. Le tems était beau, de manière que pendant tout le jour il y eut réflection de lumière des miroirs ſur la

furface du terreau, ce qui était beaucoup plus puiffant que la lumière du jour fans les rayons directs du foleil. Je continuai ceci jusqu'à ce que je crus que les bourgeons des fèves avaient cru à quelque longueur, mais voyant que leurs bouts ne fortaient pas par en bas à travers la fubftance du terreau, j'examinai le contenu de la cuve, et je trouvai qu'ils avaient tous cru en haut vers le fond de la cuve, et dans ceux dont le bourgeon avait été placé en bas, les jeunes jets avaient tournés autour de manière à fe lever vers le haut. Comme une expérience mene à une autre, je fouhaitai de voir comment une fève croitrait étant entretenue dans un mouvement de rotation continuel. Pour cet effet je mis de la terre dans un panier, ayant la forme d'un cylindre, et d'environ un pied de diametre, avec les deux bouts en bois pour plus grande force, au centre desquels je fixai une manivelle ou axe; dans cette terre je plantai une fève environ à moitié chemin entre la furface et l'axe avec fon bourgeon vers la furface. Le panier fut placé en travers de l'embouchure d'une cuve large, avec les bouts de la manivelle repofant fur fes bords, qui étaient arrangés de manière à permettre une motion aifée. Autour du panier je roulai de la ficelle, au bout de laquelle était pendue une petite boëte capable de contenir de l'eau, et dans laquelle je mis du plomb, de manière à

la faire presqu'enfoncer dans l'eau, et qui était suffisant pour faire tourner le panier à l'air. La grande cuve fut remplie d'eau, et la boëte placée sur l'eau, et la manivelle avec le panier en travers sur la cuve ; il y avait au fond de cette cuve un petit trou qui laissait écouler l'eau, mais très lentement ; à mesure que l'eau diminuait dans la cuve, la boëte descendait, et à mesure que la boëte descendait, le panier tournait. La cuve fut environ douze heures à se vuider, et durant ce tems le panier avec la manivelle tourna environ un tour et demi. La cuve fut remplie plusieurs fois, et lorsque je crus que la fève pouvait avoir quelque pouces de croissance, si elle avait cru, je l'examinai et trouvai qu'elle avait cru autant que si elle avait été plantée dans la terre ordinaire, mais elle n'avait aucune direction particulière que celle de passer dans une ligne directe de la fève, d'abord vers la circonférence, qui était la direction dans laquelle elle avait été plantée ; mais dans son cours elle avait rencontrée une petite pierre, qui l'avait tournée dans la direction de l'axe, et elle avait été dans une ligne droite dans cette direction. Ici comme il n'y avait point de motif fixe pour croitre dans une direction, la fève crut en ligne droite dans la direction donnée par le hazard.

Cette circonstance des parties profondement

ſituées qui ne prennent pas ſi aiſément l'inflammation ſuppurative que celles qui ſont ſuperficielles, ſe voit dans le cas où il y a un corps étranger qui irrite une partie ; car on voit que les corps étrangers ſont en général capables de produire l'inflammation, mais s'ils ſont logés profondement, ils peuvent y reſter des années ſans produire autre choſe que l'inflammation adhéſive, par ce moyen ils ſont inclus dans un kiſte, et ne produiſent qu'un peu de gêne ; ou s'ils ſont tels qu'ils peuvent changer leurs ſituations par les mouvemens du corps ſur eux, comme les épingles et les aiguilles, ou par leur gravité, comme il arrive ſouvent aux balles, les parties où ils paſſent ne paraiſſent pas beaucoup derangées ; (*) mais ſi le même corps était plus près de la peau, il produirait l'inflammation et la ſuppuration. Ceci eſt prouvé par les exemples qu'on a des perſonnes qui ont avalées des épingles, des aiguil-

---

(*) Ces corps qui meuvent dans des directions variées et non vers la ſurface, ſont une preuve de la vérité de mon principe, car leur mouvement vient d'une cauſe méchanique, et eſt reglé par elle, quelle que ſoit la direction qu'on leur donne, il faut qu'ils ſe meuvent, ſoit par gravitation, comme les balles, ou par la preſſion méchanique de la partie ſur les deux bouts de l'épingle, ce qui détermine le mouvement vers la pointe.

les, etc. On a vu qu'elles parcouraient presque tout le corps, sans produire aucun effet, excepté dans les situations qui produisent quelques sensations ; mais lorsqu'elles étaient arrivées près de la peau, la même substance produisait toujours la suppuration. Ce principe se montre lui même évidemment dans le bétail qui est nourri dans les prés qui servent aux blancheries ; il n'y en a pas un de ceux-ci auquel on ne trouve après l'avoir tué, l'estomac, etc. rempli d'épingles, et il ne paraît cependant aucun mal extérieurement, car l'animal paraît en santé et s'engraisse aussi vite què d'autres. Cependant on doit remarquer qu'on ne trouve pas ces épingles dans le quatrième estomac ou le digestif, et elles conséquemment n'occasionnent pas un derangement à la constitution comme on devrait s'y attendre. Il est probable que ce cas d'épingles, etc. doivent leurs manque de puissance à produire la suppuration non entièrement à leur situation, mais en quelque sorte à la nature de la substance, peut-être que le métal n'a pas le pouvoir d'irriter au delà de l'adhésive, car lorsque celle-ci a eu lieu, les parties paraissent satisfaites.

Ceci paraît avoir lieu encore dans les coupures faites avec du verre, même dans les parties superficielles ; un morceau de verre entre dans la peau justement assez pour y être

renfermé, l'inflammation vient, la playe de la peau s'unit par la première intention si on en rapproche les levres, et l'inflammation n'excéde pas l'adhésive, mais dégénére plutôt en une disposition pour former un sac, par ce moyen il se forme un sac autour du morceau de verre, et il n'en résulte aucun dérangement à l'irritabilité de la partie. La chose est arrivée à Mr. *Knight*, Apoticaire, lequel s'enfonca dans la peaume de la main un morceau de verre de neuf lignes de longueur, qui y resta soixante-dix jours, sans autre inconvénient que celui de retarder le mouvement de la main, et de donner quelque fois une douleur lancinante lorsque le sac pressait sur la pointe du verre; cependant cette insensibilité vient de ce qu'il se forme un sac avec de telles propriétés, mais on ne peut pas assigner cette cause aux épingles qui changent de place. Que ce fait, des parties externes prenant l'inflammation suppurative plutôt que les internes, vienne de quelques propriétés inconnues dans la partie même, ou d'une circonstance qui accompagne la situation, comme le froid, le chaud, etc. il importe fort peu; mais quel qu'il soient, les effets en sont bons, parce que beaucoup de positions d'inflammations, telle que l'interne, seraient dangereuses, si les parties devraient toujours ou souvent suppurer; de deux maux la nature choisit le moindre; tandis que d'un autre côté,

lorsqu'elle eſt près de la ſurface extérieure, la ſuppuration devient le moindre mal, à effet de ſe debaraſſer de la matière étrangère. L'accident peut être la cauſe de cette fréquence ſur la ſurface externe, mais le ſusdit cas des épingles (ce qui eſt accident) montre que même lorsqu'elle vient d'accident, les parties qui ſont ſituées le plus près de la ſurface extérieure, ſuppurent plus promptement; et dans tous les cas qui viennent de la conſtitution ou qui ſont ſpontanés, l'inflammation externe excede l'interne en nombre, violence et étendue.

§. IV. *Des deux parties qui ont les ordres d'inflammations inverſes quant à la priorité.*

J'ai déjà diviſé les ſurfaces qui étaient capables de prendre l'inflammation en deux espèces, la première eſt le tiſſu cellulaire en général, enſemble avec les cavités circonſcrites; le ſecond ſont les canaux du corps, nommés ordinairement membranes muqueuſes; par exemple, les canaux des glandes et le canal alimentaire.

Le premier genre des parties, comme je l'ai déjà obſervé, prend ſouvent (ſi non toujours) en premier l'adhéſive dans la vraie inflammation, et puis les trois inflammations ſe ſuccedent;

car l'adhéſive eſt d'abord admiſe dans le tiſſu cellulaire et les cavités circonſcrites, pour en exclure s'il eſt poſſible, la ſuppuration; où elle pourrait devenir de mauvaiſe qualité de même que l'ulcération.

Dans les parties ſuivantes, l'ordre d'inflammation adhéſive ou ſuppurative, paraît être renverſé; comme l'ulcération eſt une conſéquence de l'adhéſive ou de la ſuppurative, elle eſt également reglée par les deux. Dans les canaux internes, (*) où l'adhérence dans la plupart des cas eſt nuiſible, les parties prennent immédiatement l'inflammation ſuppurative, l'adhéſive étant communement exclue; ces parties ſont, la ſurface interne des paupieres, du nez, de la bouche, de la trachée artère, des cellules des poumons, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, le baſſinet des reins, les artères, la veſſie, l'uretére, l'utérus, le vagin et tous les canaux et conduits excretoires; toutes ces parties peuvent en quelque ſorte être nommées, et ſont en effet des membranes muqueuſes. Si l'inflammation dans ces parties n'eſt que legère, la ſuppuration vient ordinairement, ce

---

(*) Je fais une diſtinction entre une cavité interne et un canal; ils ſont très différens dans leurs conſtructions, leurs uſages, et leur modes d'action ſont très différens dans les maladies.

qui eſt presqu'immédiat, parce qu'elle n'eſt pas retardée par l'état adhéſif, ce qui rend raiſon de la promptitude avec laquelle ces parties ſuppurent dans pluſieurs cas. J'ai vu une grande abondance de pus venir de la ſurface de l'uréthre peu d'heures ſeulement après la contagion. Ces choſes ſe voient tous les jours dans les différentes inflammations de ces parties, et particulièrement dans la gonorrhée, les catarrhes du cerveau, des poumons et des inteſtins, etc. le pus de ceux-ci n'eſt pas généralement nommé du vrai pus ou matière purulente, mais il eſt ſouvent tel, et peut-être toujours, ayant tous les caractères du pus; cependant c'eſt ſelon les circonſtances. Puiſque ces ſurfaces ſont en général des ſurfaces ſecrétantes, la ſuppuration ne paraît être qu'un changement de la ſecrétion; et je crois que j'ai vu évidemment, ou pu tracer viſiblement qu'un changement mene graduellement à un autre: les différentes parties par conſéquent, dont eſt compoſé le pus, ne ſont pas toujours en même proportion, de manière que la matière paraîtra différer du vrai pus vers celle de la ſecrétion ordinaire et naturelle de la partie, *et vicè verſa.* Mais ceci ne change pas la poſition, car il eſt commun avec la matière d'un ulcère et même avec nos ſecrétions ordinaires. Si l'inflammation, qui a produit la ſuppuration ſur ces ſurfaces, devient plus violente, ou a quelque choſe de la dis-

position eryſipélateuſe, on voit qu'elle paſſe de la ſuppurative à l'adhéſive, et rejette la lymphe coagulante. J'ai vu cela dans les inteſtins, ſouvent à la partie interne de ceux qui avaient été étranglés par une hernie. Je ſuis auſſi parvenu à la produire à la ſurface interne du vagin d'une âneſſe, en y injectant une forte ſolution de ſublime corroſif. Mais ſi l'inflammation eſt du genre eryſipélateux, ces ſurfaces prendront l'inflammation adhéſive immédiatement ou en premier lieu. Ceci eſt évident dans ce qu'on appelle la ſquinancie ulcérée ; je l'ai vu dans la trachée artère ; je l'ai vu encore venir des poumons dans les bronches, dans les baſſinets des reins, les uretéres, la veſſie et l'uréthre.

Ceci eſt contraire au mode d'action de l'inflammation eryſipélateuſe dans le tiſſu cellulaire et les cavités circonſcrites, car là elle produit à peine des adhérences, et lorsqu'elle ſuppure, la ſuppuration a lieu en premier. Linflammation commune et l'eryſipélateuſe paraiſſent changer ſon action comme l'adhéſivê et la ſuppurative, ſelon qu'elles ſont changées de place et de différentes diſpoſitions, n'agiſſant jamais avec les mêmes circonſtances apparentes, et conſéquemment quelque choſe ſpécialement différent. Comme l'inflammation adhéſive eſt communement exclue de ces ſurfaces dans la vraie inflammation, ainſi par la ſuite l'ulcérative eſt

dans le même cas ; car en général ce n'eſt qu'en conféquence de ce que l'adhéſive et la ſuppurative ont eu lieu avec la retention du pus, que l'ulcération devient néceſſaire ; car l'inflammation ulcérative dans ces cas eſt une conſéquence d'un ſtimulus venant d'une preſſion au dedans.

Dans l'inflammation on fait rarement attention à autre choſe qu'à la ſympatie univerſelle ; je ne ſuis pas certain juſqu'où la contigue a lieu ſans adhérences, au delà de la ſenſation. Je crois qu'elle ne produit jamais d'inflammation ſans elle ; car on peut obſerver qu'un teſticule ſera conſidérablement enflammé, et le ſcrotum point du tout affecté. Le ſcrorum même s'enflammera, et produira une éscharre, ſans que le teſticule ſoit affecté tant que la mort n'ait lieu dans la tunique vaginale ou qu'elle ne ſoit découverte, alors elle devient une ſurface imparfaite ou découverte, pareille à une ouverture ou à l'application d'un cauſtique dans l'hydrocele ; mais je ſais que la ſympatie contigue produit une ſenſibilité nerveuſe, exprimée par le mot *mal.*

C'eſt ainſi que j'ai vu des maladies dans les visceres abdominaux produire une vaſte ſenſibilité dans la peau de l'abdomen, de même que des maladies des poumons, produire une ſenſibilité à la peau de la poitrine au côté

opposé au mal, la ſympatie éloignée a quelque fois lieu lorsque les parties particulières ſont enflammées.

La continue eſt cette ſympatie qui augmente l'espèce inflammatoire, par lequel moyen l'inflammation s'étend au delà du point irritant. Ceci devient plutôt un ſujet de chirurgie qu'aucune autre ſympatie, parce qu'elle augmente le mal local, et elle tient ſes particularités de la conſtitution en gros, auſſi bien que de la nature de la partie enflammée. On peut s'inſtruire autant par elle dans une inflammation, que par aucun autre ſymptome.

La ſympatie univerſelle ou conſtitutionnelle a lieu lorsque tout le ſyſteme ſent l'action locale leſée.

§. V. *La cauſe naturelle de l'inflammation adhéſive eſt limitée.*

Comme le corps eſt compoſé de parties disſimillaires, dont la conſtruction et les fonctions leurs ſont particulières, toutes tendantes cependant au bien-être du tout, on voit qu'elles ſe tiennent diſtinctes dans beaucoup de leurs maladies auſſi longtems qu'elles peuvent; et ſi c'eſt une maladie particulière en quelque ſorte à la partie, elle ſera retenue plus longtems en proportion. Ainſi un cancer à la mammelle s'éten-

dra plutôt dans les parties glandulaires du ſein que dans les parties environnantes, qui ſont même en contact avec lui, une maladie qui vient dans une partie d'une glande lymphatique, ſe communique à la glande entiere beaucoup plus vite qu'au tiſſu cellulaire environnant. Même une maladie commune à toutes les parties, ſi elle vient à une partie diſſimillaire, reſtera d'abord diſtincte.

Ainſi une inflammation d'une glande lymphatique n'eſt pas repriſe par le tiſſu cellulaire environnant, tant qu'elle n'a pas fait un avancement conſidérable, et alors elle commence à s'enflammer. Ainſi une glande lymphatique s'enflammera et les parties environnantes point, jusqu'à ce qu'il n'y ait pas d'autres procédés que l'inflammation, un desquels eſt la ſuppuration; ceci cependant aura lieu plus ou moins fort ſelon la conſtitution, car ſi elle a une forte ſusceptibilité pour devenir eryſipélateuſe, les parties diſſimillaires ſympatiſeront plus aiſément avec le ſiege de la maladie.

Les membranes propres n'ont pas cette connexion ſympatique avec les parties qu'elles enveloppent ou tapiſſent, et les parties n'ont aucunes connexions dans l'inflammation adhéſive avec les membranes qui les couvrent ou qui ſont couvertes par elles. Ainſi le peritoine eſt une partie qui couvre et tapiſſe, de même que la plévre,

Si le peritoine qui tapiſſe la cavité de l'abdomen s'enflamme, l'inflammation n'affecte pas les parois de l'abdomen ; ou ſi le peritoine qui couvre un viscére, eſt auſſi enflammé, le viscére n'en eſt pas affecté. Ainſi le peritoine ſera univerſellement enflammé, comme dans la fièvre pourprée ; cependant les parois de l'abdomen et les tuniques des inteſtins ne ſeront aucunement affectées ; et de l'autre côté ſi les parois de l'abdomen ou les tuniques propres des inteſtins, ſont enflammées, le peritoine n'en eſt pas affecté.

Le même principe mene aux diſtinctions entre une inflammation des poumons et une de la plévre ; mais je crois que la ſubſtance réticulaire qui joint les cellules des poumons, à une plus grande affection ſympatique avec ces mêmes cellules, ou réciproquement les uns aux autres, que les parties ſusmentionnées ; et ceci peut venir de la fineſſe des cellules, et c'eſt auſſi ſur le même principe que l'inflammation de la pie-mère eſt rarement continuée à la ſubſtance du cerveau, quoiqu'elle puiſſe être conſidérée comme une continuation des mêmes vaiſſeaux.

La continuité des parties ne communique pas l'inflammation. Ainſi quand un inteſtin eſt enflammé, l'inflammation n'eſt pas continuée au peritoine qui tapiſſe l'abdomen, quoiqu'en contact ; mais j'ai déjà obſervé qu'il produit une

espèce de douleur, même au toucher; mais si la continuité par adhérence a lieu, l'inflammation sera continuée de l'un à l'autre.

La seconde cause de la limitation de l'inflammation est le simple contact. J'ai déjà observé que l'état découvert d'une surface interne devient une cause immédiate de l'inflammation; et lorsqu'elle s'étend plus loin que la surface découverte, ce n'est que par la sympatie de continuité, et qu'une cavité entière acquierera, si elle est entièrement découverte, l'inflammation dans toute son étendue, mais nous pouvons ici observer, que quoiqu'une cavité soit ouverte et rendue imparfaite, cependant le simple contact de ses côtés la rend encore parfaite, et met des bornes à la cause immédiate.

Pour expliquer ceci plus avant, on doit faire attention qu'il n'existe pas d'espace vuide dans un animal, exclusif des canaux ou reservoirs, qui ne peuvent pas être mis au nombre des cavités internes ou circonscrites, car ils sont parfaits n'étant pas ainsi. Chaque partie du corps est liée soit par une continuation d'une partie avec une autre, ou par le simple contact.

Ceci a lieu également dans le tissu cellulaire ou dans les cavités circonscrites; car si une blessure est faite soit dans le tissu cellulaire ou dans une cavité circonscrite, on voit que les

surfaces des deux, au delà des bords coupés, sont naturellement et généralement en contact les unes aux autres, car sans cela, l'union par la première intention n'aurait pas lieu, soit dans ces cavités circonscrites ou dans le tissu cellulaire commun. Pour expliquer ceci, supposons un cas.

Si on fait une blessure dans la cavité du ventre, et dans un état sain des parties, nous verrons que chaque viscére est en contact avec un autre viscére, et que toute la surface interne du peritoine est en contact avec les viscéres en général; de manière qu'aucun espace n'est vuide tant que ce contact de parties a lieu. Si on ne guérit pas cette blessure par la première intention, nous verrons encore que malgré cela, il ne viendra pas d'inflammation, ou elle ne s'étendra pas plus loin que l'attache de ces parties aux bords coupés, excepté ce qui vient de la sympatie continue. Si ceci n'était pas, chaque partie de la même cavité s'enflammerait, parce que chaque partie serait également imparfaite; car si ce contact était empêché, en recevant le coup, ou quelque tems après, la cavité entière devrait s'enflammer, parce que chaque partie serait dans le même cas, eu égard à l'exposition à l'air. La même chose aurait lieu dans tout le tissu cellulaire, si ses cellules n'étaient (dans l'état naturel) en

contact. L'inflammation en cas de bleſſure, s'étendrait auſſi aiſément ſur la ſurface de chaque cellule, de même que l'air dans leur cavité lorsqu'on y ſouffle. Ce contact ſimple et naturel des parties empêche l'inflammation, et la tient éloignée au delà des bords coupés de la ſurface découverte, et l'inflammation ne vient qu'à cette partie, pour conſerver ce contact, et pour ſervir de baume aux opérations futures. Ceci eſt ſous le principe de la ſympatie contigue, deux ſurfaces étant ſimplement en contact, et agréant mutuellement de ne pas s'enflammer; ou peut-être, pour s'expliquer mieux, par le contact il y a une harmonie mutuelle qui les empêche d'être excitées à l'inflammation. Cette circonſtance eſt une des raiſons pourquoi on ne devrait pas amener les cavités circonſcrites à une ſuppuration univerſelle, en les ouvrant ſimplement, et en les laiſſant détruire; car on peut être presque certain que l'union n'aura lieu qu'aux bords qui ſont en contact, ce qui exclud la cavité entière, et ce qui eſt la raiſon pourquoi l'opération pour la cure radicale de l'hydrocèle manque ſouvent. Si, de l'autre côté, ce contact naturel des parties n'avait pas préſervé le tout au delà des bords coupés, alors on doit croire que la cavité eſt dans le même cas que les lévres de la playe; et ſi les lévres s'enflamment, le tout s'enflamme auſſi.

Dans le cas d'inflammation ſpontanée des cavités circonſcrites, on voit que là où le contact eſt le plus complet, l'inflammation et ſes conſéquences ſont beaucoup moindres; par exemple dans l'abdomen; dans le cas d'inflammation du peritoine, elle eſt plus grande où les ſurfaces ne ſont pas bien oppoſées les unes aux autres, comme dans l'angle qui eſt entre deux visceres.

Le fait de ce que le ſimple contact eſt ſuffiſant pour exclure l'irritation pour l'inflammation, était très évident chez une femme à laquelle on fit l'opération céſarienne, on avait fait une ouverture de huit pouces de longueur dans la cavité de l'abdomen pour extraire l'enfant, après qu'il fut retiré, la playe ne pouvait pas être fermée exactement; conſéquemment donna lieu à l'inflammation du peritoine. Mais le ventre s'affaiſant, et tombant ſur ſon contenu, tout ſe mit en contact comme avant, et la femme vivant encore vingt-ſix heures, donna le tems à l'irritation inflammatoire d'avoir lieu. Après la mort on vit que les inteſtins étaient unis au péritoine, tout autour de la playe à environ un demi pouce de largeur, et la ſurface des inteſtins qui était libre et decouverte au fond de la playe, étaient enflammée, tandis que les autres visceres et le peritoine au delà de l'adhérence étaient ſans inflammation.

L'ulcération paraît n'être pas si sujette à ces lois, et la raison est que l'ulcération est une seconde opération, et qu'elle est précédée par l'inflammation, de manière que le pus est amené également dans toutes les parties, si elles sont toutes également susceptibles d'ulcération, ce que ne sont pas toutes les parties, quoiqu'indépendamment de ce qu'elles sont similaires ou dissimilaires; ainsi un muscle ou une artère ne s'ulcérerait pas si vite que le tissu cellulaire; mais si le pus se forme au dedans de l'artère, ou dans le centre du muscle, ils s'ulcéreront très promptement, et l'ulcération ne s'arrêterait pas, et ne demeurerait pas stationnaire, lorsqu'elle viendrait au tissu cellulaire, mais irait toujours en avant; si le pus encore se formait dans une glande lymphatique, l'ulcération irait dans les parties entre elle et la surface externe, aussi vite que dans la glande, et même plus, parce que l'inflammation aurait fait des progrès avant, et aurait, pour ainsi dire, assimilée les parties, et tout par cette cause, qu'elles sont toutes également disposées à s'ulcérer. La cause de l'extention de l'inflammation est sympatique; mais la cause de l'ulcération est immédiate.

§. VI. *De l'inflammation. — Ses périodes.*

J'ai donné l'idée la plus simple que j'ai pu d'une injure faite à une partie, le moyen curatif

naturel, immédiat et conféquent. J'ai auffi parlé des cas où elle devient un peu plus compliquée, demandant le fecours de l'art comme un fubftitut de la fimplicité du premier. L'action des parties n'eft néceffaire dans aucune de celles-ci, excepté que le fang forme fes vaiffeaux et les autres parties folides, et devenant de la nature de la partie dans laquelle il eft extravafé. Mais j'ai déjà obfervé que l'injure faite était fouvent fi violente; que la guérifon n'avait pas lieu fi aifément, et dans tous les cas elle exclud l'irritation; on voit conféquemment une action qui a lieu dans ces parties, nommée inflammation. Cette action aide à la reftauration en produifant une extravafation de la lymphe coagulante qui devient un fecond moyen d'union. J'ai encore montré ce qu'on peut appeller la tendence naturelle à l'inflammation, pour fervir comme un principe guidant. Nous verrons que l'inflammation peut venir des caufes très différentes. et fouvent fans aucune caufe apparente, et que fes opérations font beaucoup plus étendues que l'acte fimple de produire l'union des parties divifées par violence; car elle produit communement l'union des parties entières ou des féparations naturelles, comme le tiffu cellulaire commun, les grandes cavités circonfcrites, les articulations, etc. Parce que ces furfaces ne font pas naturellement difpofées à s'unir, fur-tout lorsqu'il a une action extraordinaire

extraordinaire qui a lieu ; et quoique ces adhérences ſoient contre nature, la tendance des parties à admettre cette union, devient cependant un moyen curatif. C'eſt en conſéquence de ce que les parties prennent en quelque ſorte le même mode d'action que les parties diviſées lorsqu'elles ſont miſes en contact, que dans ce cas la ſuppuration n'a pas lieu. Comme l'inflammation vient ſouvent de maladie, ſes effets ſalutaires ne ſont pas dans beaucoup de cas ſi évident ; quoiqu'ils puiſſent venir finalement ; comme elle a lieu auſſi dans les maladies ; ou devient la dernière dans celles où elle n'a pas commencé, comme dans la ſcrophule, le cancer, etc. et quelques tumeurs indolentes ; par cette raiſon auſſi ſes effets ſalutaires ne ſont quelque fois pas ordinaires. Cependant après tout, comme l'inflammation eſt une action produite pour la reſtauration de la plus ſimple injure des parties ſaines, laquelle va plus loin que la puiſſance d'union par la première intention, on doit la regarder dans ce cas comme une des plus ſimples opérations de la nature, quelle qu'elle puiſſe être, venant de maladie, ou dans des parties malades. L'inflammation ne doit être conſidérée que comme un état de derangement des parties, qui demande un mode d'action nouveau, mais ſalutaire, pour les remettre dans cet état où le mode d'action naturel ſeul eſt néceſſaire : d'après

ce, l'inflammation en elle même ne doit pas être regardée comme une maladie, mais comme une opération salutaire, conséquente de quelque violence ou de quelque maladie. Mais cette même opération peut varier et varie réellement ; elle est souvent portée beaucoup plus loin, même dans les parties saines, que l'accomplissement de l'union, produisant un effet très différent, et formant une espèce très différente de matière ; au lieu d'unir et de renfermer les parties, les séparant et les decouvrant, lequel procédé est nommé suppuration, et varie avec les circonstances. Cependant dans les parties saines ceci mene à la guérison, quoique d'une manière secondaire ; et dans la maladie où elle peut altérer le mode d'action morbide, elle mene encore à la guérison ; mais lorsqu'elle ne peut pas accomplir cet effet salutaire, comme dans le cancer, la scrophule, la maladie vénérienne, etc. elle fait du mal.

Cette opération du corps nommée inflammation, demande notre plus grande attention, car c'est la plus commune et la plus étendue dans ses effets, de toutes celles du corps humain ; elle est encore très étendue dans ses causes, et elle devient elle même la cause de beaucoup d'effets locaux, salutaires et maladifs.

Elle a ses différens périodes dans lesquels elle

produit ses effets différens, plus immédiatement si ces effets sont locaux; comme l'adhérence, la suppuration et l'ulcération, et souvent la mort des parties enflammées avec les maux secondaires qui sont universels, comme la fièvre, l'affection nerveuse; et lorsque cela ne peut pas guérir, ou dans les constitutions faibles, la fièvre hectique, puis la dissolution ou la mort universelle. Cependant en formant des adhérences, elle empêche souvent la nécessité de suppuration, et prévient aussi beaucoup de maladies locales ou la suppuration serait probablement survenue, si ces adhérences n'avaient pas eu lieu avec tout le train des conséquences de la suppuration, comme les abcès, les fistules, les maladies des os, etc. qui sont empêchées par elles. C'est aussi un des modes d'action dans beaucoup de maladies spécifiques, et dans les affections morbifiques provenant des poisons.

L'inflammation est non-seulement occasionnellement la cause des maladies, mais elle est souvent un moyen curatif, puisqu'elle produit fréquemment une résolution des parties endurcies, en changeant l'action morbide en une salutaire, si elle est capable de résolution.

Par ces puissances extensives l'inflammation devient un des premiers principes en chirurgie. D'un côté on peut la considérer comme une

maladie en elle même lorsqu'elle a lieu sans aucune cause visible ; et on peut la regarder comme une augmentation du mal, lorsqu'elle est une conséquence d'accident; mais dans tous les cas c'est un signe de puissances, et de puissances nécessaires; car si une partie étant sous l'influence d'une telle irritation qu'elle devrait naturellement exciter l'inflammation, n'avait pas de puissance ni de disposition pour les exercer, les conséquences seraient beaucoup pires, car la mortification aurait probablement lieu. Je vais à présent considérer les causes et les effets de l'inflammation, avec la fin que se propose la nature et la produisant, et l'usage auquel on peut l'appliquer en chirurgie.

Il devient conséquemment nécessaire d'abord de décrire ses formes les plus simples, ensemble ses effets généraux, et après, les particularités; comme je le fais.

L'inflammation a plusieurs particularités très marquées par lesquelles on la distingue.

J'appellerai du nom d'inflammation tout ce qui produit les effets locaux suivants, savoir, la douleur, le gonflement et la rougeur dans un tems donné, et ceux-ci dépendant d'une cause immédiate, ou en étant les effets.

L'inflammation peut venir de trois causes différentes, qu'on peut appeller éloignées,

La première, d'une force accidentelle appliquée à une partie, et qui y fait une bleſſure ou une contuſion qui ne peut pas ſe guérir ſeule ſans l'inflammation. Une telle violence au moins eſt naturellement capable de l'exciter.

La ſeconde, d'une irritation qui ne détruit pas la texture des parties; mais ſimplement les actions naturelles, comme beaucoup d'irritations, telles que la preſſion, les frictions, le chaud, le froid, les applications douloureuſes, et ſouvent les fièvres de tous genres.

La troiſième, d'une diſpoſition particulière dans les parties mêmes, comme les clous venant ſpontanement, ſans que la conſtitution y ait été concernée d'avance, ou ſi peu, qu'elle a pu donner une idée que cette inflammation était de bonne nature. Chacune de celle-ci feront d'un genre particulier à la conſtitution; mais de quelque cauſe que puiſſe venir l'inflammation, il paraît qu'elle eſt à peu près la même dans toutes, car dans toutes c'eſt un effet deſtiné à amener une réintégration des parties à leurs fonctions naturelles.

L'inflammation peut être diviſée en deux genres comme premiers principes, qui ſont, celle qui eſt maladive et celle qui ne l'eſt pas.

Celle qui n'eſt pas maladive ne conſiſte qu'en un ſeul genre étant indiviſible, mais en diffé-

rens périodes, et c'est celle qui accompagne toujours une constitution en santé, et doit être considérée plutôt comme une action restaurée que comme une morbide, et est un effet d'un stimulus plutôt que d'une irritation. La maladive admet une vaste variété (les maladies étant presqu'innombrables) et est celle qui accompagne toujours une mauvaise constitution; cependant plusieurs parties ont naturellement une tendance à prendre l'inflammation des différens genres. La plupart des inflammations qui viennent de la nature du temperament sont, je crois, dans presque tous les cas (si non dans tous) nommées à tort l'inflammation erysipélateuse; c'est ce dont je parlerai plus particulièrement plus bas.

L'acte simple de l'inflammation ne peut être appellé spécifique, car c'est une action uniforme ou simple en elle même, mais il peut y avoir des particularités ou actions spécifiques ajoutées.

L'inflammation est ou simple ou composée; on peut l'appeller simple lorsqu'elle n'a qu'un mode d'action dans les parties enflammées, comme dans son premier tems; composée lorsqu'elle est accompagnée d'un autre mode d'action, ou lorsqu'elle produit d'autres effets.

L'inflammation peut produire trois effets

différens, qui font, l'adhérence des parties enflammées, leur fuppuration et leur ulcèration; lesquels j'appelle inflammation adhéfive, fuppurative et ulcérative; la dernière ou l'ulcérative, n'eft à proprement parler, qu'un effet fecondaire de l'inflammation, n'étant pas accomplie par les mêmes vaiffeaux; cependant il eft poffible qu'elle retienne l'inflammation, parce qu'elle entretient toujours une espèce de violence, qui eft la deftruction des parties.

Les deux premières n'ont pas lieu dans les mêmes vaiffeaux en même tems, mais fe fuccédent l'une l'autre, quoique les trois effets puiffent exifter au même tems dans les différentes parties de la même inflammation.

J'ai placé l'adhéfive la première, quoiqu'elle ne le foit pas toujours, car quant à la priorité de ces trois actions de l'inflammation, elle dépend principalement de la nature des parties, avec les degrés de violence de l'inflammation.

Pour expliquer ceci plus amplement, je divife d'abord le corps en deux parties: (quant à l'inflammation) le tiffu cellulaire, ou le corps en général, avec les cavités circonfcrites comme appartenant à la première; et les canaux excretoires dans la feconde. Nous traiterons de chacune felon la nature des parties, et de l'in-

flammation ajoutée, et nous obferverons leurs effets, ce qui nous montrera que les effets communs de l'une, quant à la priorité, peuvent être changés en ceux de l'autre, et devenir feconde ou troifième, felon la nature des parties, l'inflammation, et fon degré de violence.

On peut obferver que l'inflammation, fpécialement la fuppurative, dans le premier ordre de parties a lieu plus aifément près de la furface externe du corps que dans les parties fituées profondement, et pour prouver ceci, on a depuis longtems obfervé que les tumeurs et même les corps étrangers, viennent des parties profondes à la peau, en traverfant plufieurs parties, mais il n'y a pas d'inflammation tant qu'ils ne font pas parvenus à la peau; cette circonftance fera décrite plus au long lorfque je traiterai de la fuppuration.

Il ne paraît pas néceffaire que les deux furfaces qui doivent être unies, foient dans un état d'inflammation pour effectuer l'union; il eft feulement néceffaire qu'une des deux foit dans un état où elle puiffe rejetter la lymphe coagulante pour fournir les matériaux et la furface oppofée non enflammée accepte fimplement l'union; il n'eft même pas néceffaire qu'aucune des furfaces foit enflammée pour admettre l'union; car j'ai obfervé juftement que le fang extravafé produit une union fans in-

flammation; et on voit fouvent des adhérences de parties qu'on peut à peine nommer enflammées.

Ainfi un bandage appliqué fur une hernie produit l'adhérence, comme on l'a obfervé, quoiqu'il puiffe être porté très aifément.

En décrivant l'inflammation on verra que la théorie principale de l'inflammation eft introduite dans les périodes d'adhérences; car dans les premiers elle ne paraît être que préparatoire pour la fuppuration, foit pour la produire ou pour l'empêcher d'avoir lieu.

Lorsque l'inflammation a lieu dans le premier ordre de parties, c'eft communement l'adhéfive; mais c'eft felon les circonftances, que la fuppurative ou l'ulcérative viennent en premier. Il paraît que c'eft d'une augmentation d'inflammation que l'une ou l'autre vient la première; mais il arrive fouvent que la fuppurative vient presqu'immédiatement, et probablement pour deux caufes; la première eft l'intenfité de l'inflammation, en ce qu'elle excéde l'adhéfive defuite; la feconde, une inflammation d'un genre différent, où l'adhéfive ne fait pas partie de l'inflammation, et que la fuppuration a lieu en premier. Je crois que l'inflammation eryfipélateufe a fort peu de l'adhéfive dans fa nature, et par conféquent ces

inflammations sont en quelque sorte de cette nature, et viennent en suppuration sans adhérences. Dans quelques cas l'ulcération vient avant la suppuration, comme lorsqu'une inflammation vient sur une surface, comme la peau, par exemple dans le cancer, avec autant de violence qu'il est nécessaire pour faire suppurer; alors l'ulcération doit avoir lieu la première de manière à découvrir les surfaces internes pour la suppuration; mais dans les parties du second ordre, comme les canaux internes, c'est l'inflammation suppurative qui a lieu la première, mais si elle est portée plus loin, l'adhésive suit de près, comme je l'expliquerai plus amplement ci-après. Lorsque c'est une inflammation des parties du premier ordre, la suppurative succéde à l'adhésive, et l'ulcérative est une action ajoutée à la suppurative, venant des effets produits par les premiers qui deviennent alors des causes nouvelles, la suppurative venant naturellement dans le tems des premiers, et l'ulcérative en conséquence de la suppurative, qui a éveillé l'action d'un autre systeme de vaisseaux, qui sont les absorbants; tout ces effets peuvent être compris comme trois modes différens d'actions, venant de la première cause ou irritation.

L'inflammation adhésive, comme la suppurative, soit dans le premier ou second ordre

de parties, avec leurs variétés, peuvent avoir un principe ajouté, qui n'altére aucunement le mode d'action inflammatoire, et qui va toujours son train. Ce principe est une disposition spécifique de la scrophule ou des poisons, comme le vénérien, la petite vérole, etc.

Ces trois différens modes d'action, savoir, l'adhésif, le suppuratif et l'ulcératif, lorsqu'ils sont bien proportionnés, sont souvent les effets d'une bonne constitution, accompagnant rarement celle qui ne l'est pas; ils sont ce que j'appelle l'inflammation commune.

J'ai déjà observé que l'inflammation commune a lieu encore dans les parties qui constituent les plus grandes parties de l'animal, qui sont toutes les cavités circonscrites, tout le tissu cellulaire, et la substance de chaque partie, les deux derniers desquels sont les plus universels; ou sur les canaux internes, qui sont communement excretoires.

Tout ce qui a une tendance à rejetter quelque matière étrangère, soit déjà existante, comme le pus formé, ou une balle logée, etc. ou seulement préparatoire pour sa formation, comme l'inflammation qui a une disposition à suppurer, l'inflammation est toujours plus grande et s'étend plus loin vers la peau; par exemple supposons qu'un homme reçoit une balle à la

cuiſſe, qui la traverſe jusque vers un pouce ou deux du côté oppoſé; la balle n'a ammortie aucune partie ſituée dans cet espace d'un pouce ou deux de ce côté, de manière qu'elles peuvent s'unir, on verra que ſi la balle excite l'inflammation, ce ne ſera pas dans ſon paſſage où on aurait dû (ne connaiſſant pas ce principe) espérer qu'elle aurait lieu, mais l'inflammation commencera au côté oppoſé à l'entré de la balle lequel n'a été aucunement bleſſé. Si une balle paſſe à travers, et a entrainée un morceau de drap avec elle, qui reſte dans le milieu entre les deux ouvertures; ſi le paſſage eſt un peu ſuperficiel, qu'il n'y ait qu'un pouce de diſtance de la peau à l'endroit où eſt le morceau de drap, mais qu'il y ait deux ou trois pouces des deux orifices, on verra que l'inflammation ne viendra pas ſe préſenter pour ſa ſortie à aucune des deux ouvertures, mais paſſera directement à travers les parties jusqu'à la peau.

Comme l'inflammation adhéſive précéde la ſuppurative dans toutes les parties du corps, excepté les canaux excrétoires, comme je l'ai obſervé, et comme la ſuppurative précéde communement l'ulcérative, excepté ſur une ſurface externe, l'utilité de ſuivre cette marche en les décrivant paraît conſéquemment évidente, ſpécialement parce que chaque inflam-

mation qui ſuccéde eſt en quelque ſorte miſe plus au jour par celle qui l'a précédée.

§. VII. *Des différens degrés, et des différens genres d'inflammation.*

L'inflammation eſt en général proportionnée à la cauſe exiſtante, (dans laquelle on peut inclure l'injure faite) la conſtitution et la nature de la partie; dans toutes lesquelles il y a une grande variété, ainſi il doit y en avoir auſſi dans l'inflammation. Les degrés d'inflammation ſont plus dans l'adhéſive que dans la ſuppurative, car l'adhéſive peut avoir tous les degrés de violence entre la plus legère inflammation et la ſuppuration; mais la ſuppurative eſt une quantité plus fixe ou déterminée, car lorsqu'elle eſt parvenue à un certain point, elle change d'action, et l'inflammation ceſſe; cependant l'inflammation ne produit pas toujours la ſuppuration lorsqu'elle eſt arrivée à un certain degré de violence, car dans quelques-unes elle va ſouvent au delà de ce point qui l'aurait produit dans d'autres, et dans ces cas il n'y a pas de diſpoſition à la ſuppuration, et elle paraît devenir ſtationnaire, car elle n'a pas non plus de diſpoſition à la réſolution.

Les inflammations ſpontanées qui doivent ſuppurer, ſont plus violentes que celles qui vien-

nent en conséquence d'une opération ou d'un accident, qui doit aussi produire la suppuration; et les inflammations qui viennent d'une opération ou d'un accident, si elles n'ont produit la mort des parties sur lesquelles on a opéré, sont plus violentes et de plus grande étendue que celles où la mort de la partie a eu lieu.

L'inflammation d'un clou ou d'un abcès est plus violente et ordinairement plus étendue que celle qui vient d'une coupure, ou même d'une amputation d'une jambe. L'inflammation en conséquence d'une coupure ou d'une amputation d'une jambe est plus violente que celle d'un playe d'arme à feu, ou de l'application d'un caustique, qui produit la mort de la partie, et même quoique plus de parties ayent été détruites par ce moyen; les maladies spécifiques, excepté la goute, ne produisent pas d'inflammation si violente, et ne sont pas ordinairement si douloureuses que ce que j'ai appellé inflammation commune.

Il paraît que ce n'est pas une chose aisée que de rendre raison de toutes ces différences; cependant il est possible que dans l'inflammation spontanée il y a plus de tendance à l'inflammation qu'à la suppuration; l'inflammation étant la seule action qui soit nécessaire pour produire le dernier effet, par exemple dans la goute; dans cette maladie l'inflammation est

la ſeule choſe néceſſaire pour ſes actions, et elle va beaucoup plus loin que beaucoup d'autres qui produiſent la ſuppuration. (*)

L'inflammation ſpontanée vient ſouvent d'une maladie qui rend les parties plus ſusceptibles d'inflammation.

Quand l'inflammation vient de l'irritation de la mort dans une partie, que la cauſe de cet effet ſoit ce qu'elle voudra, ſoit méchanique, comme dans les contuſions, les coups de feu, etc. ou par les moyens chymiques, comme les cauſtiques, etc. l'inflammation eſt lente à venir, et en comparaiſon des autres elle eſt benigne lorsqu'elle eſt venue.

Cependant dans beaucoup de contuſions, même où la mort des parties a eu lieu, l'inflammation eſt vive et violente, mais alors les parties vivantes ont dû ſouffrir, et beaucoup plus que ſi elles avaient été bleſſées.

(*) C'eſt une circonſtance remarquable dans la goute, que quoiqu'elle ſoit accompagnée des effets ordinaires à l'inflammation adhéſive, comme un gonflement conſidérable, etc. lequel doit venir d'une extravaſation de la lymphe coagulante; cependant l'adhérence ne paraît pas en être l'intention, car il ne s'en forme point; la lymphe en général eſt emportée, et la craye eſt miſe à ſa place.

Dans les contufions on voit encore l'inflammation de ce genre, même où la partie a perdu la vie; mais alors toute la partie lefée n'a pas reçu la mort, comme dans beaucoup de playes d'armes à feu, telles que celles accompagnées de fractures, dans lesquelles les parties environnantes n'ont été lefées que de manière à ne produire que l'irritation et non la mort.

Si les cauftiques n'agiffent pas vigoureufement, ils irritent jusqu'à amener l'inflammation plus vite que s'ils avaient caufé la mort des parties fur-le-champ.

Les fubftances irritantes, lorsqu'elles ne font pas d'un genre fpécifique, produifent l'inflammation. Si au contraire elles font d'un genre fpécifique, alors le tems, la qualité et la violence feront en raifon de ce genre.

Mais les applications irritantes doivent être continuées quelque tems pour produire une inflammation violente.

On peut aifément rendre compte de ces différences; la mort arrivée foudainement n'irrite pas la partie morte, et la partie vivante environnante n'étant pas par elle même lefée, n'eft qu'irritée pour fe debarraffer de la partie morte.

Une bleffure eft une prompte irritation d'une partie

partie vivante, de manière qu'elle s'enflamme plus promptement et plus violemment, selon la quantité d'irritation ; mais cela ne peut pas durer longtems, parce que la nature se met en mouvement. Mais lorsqu'on applique des substances irritantes, la partie s'enflamme aussitôt ; selon sa puissance d'irritation ; et si on les continue, la nature ne peut pas se soulager elle même, mais est constamment derangée, et par ce moyen l'inflammation devient très violente.

Il n'est pas nécessaire d'observer que la fièvre est souvent la cause d'inflammation locale. On voit cela tous les jours.

Ces causes, et par la suite l'inflammation, sont de deux genres, l'un desquels peut être appellé accidentel, comme l'inflammation venant de fièvre ordinaire ; les autres sont plus déterminées, dépendantes de l'espèce de fièvre, qu'on peut appeller spécifique, comme la petite vérole, la petite vérole volante ; etc. Ces inflammations en conséquence de fièvres, sont ordinairement supposées être critiques ; mais je doute beaucoup de la vérité de cette opinion. La petite vérole et la petite vérole volante sont peut-être la plus forte apparence de preuve de cette opinion ; et peut-être aussi la rougeole, parce qu'une inflammation critique pourrait être produite comme une autre ;

mais je crois que c'eſt une particularité à ces maladies de produire l'inflammation et des ulcéres ; cependant on doit accorder qu'elle n'eſt pas abſolument néceſſaire même dans ces maladies, qu'il ſe forme des abcès, comme la puſtule pour diminuer ou emporter la fièvre ; car la fièvre ſpécifique ne peut pas exiſter en elles au delà d'un certain tems, même quoiqu'il n'ait point paru d'éruption.

Mais je crois que dans le cas de petite vérole, etc. et la rougeole, ces maladies prouvent ſouvent le contraire de ce qu'on ſuppoſe qui a lieu ; car on voit des grands abcès qui ſe forment auſſi bien après ces maladies qu'après tout autres, qu'on ſuppoſe être le ſiège de la fièvre dans la partie, mais qui ſont également accidentels comme celle des fièvres ordinaires, et conſéquemment nous ne pouvons pas ſuppoſer que ces abcès ſont critiques dans ces maladies, parce qu'ils ſont ou abcès communs ou ſcrophuleux ; car aucune ſeule maladie ne peut avoir deux inflammations critiques différentes et diſtinctes. Pour confirmer plus loin mon opinion, on voit que ces inflammations ne ſont aucunement de la nature des maladies qui la produiſent, et même ſi peu, qu'elle ſont d'un genre ſpecifique différent, qui eſt la ſcrophule. Maintenant il paraîtra difficile de concevoir qu'une maladie univerſelle ſpécifique comme la

petite vérole, etc. puisse en produire une locale d'un autre genre spécifique pour guérir la première, ou se terminer en une autre maladie, dont le mode d'action est totalement différent; et encore plus difficile de concevoir que la même maladie locale vient de toutes sortes de fièvres. Pour s'assurer de ce fait, on doit par conséquent chercher après cette disposition, ou ce mode d'action commun à toutes les fièvres qui sont capables de produire cet effet, avec la disposition de la constitution, ou des parties dans ce tems, et non d'aucune particularité dans la fièvre; comme il arrive aussi dans les éruptions de la petite vérole; elles partagent de la constitution.

Ce principe commun à la fièvre de produire l'inflammation locale, est la fièvre simple en elle même, abstraction faite de toute particulité. La fièvre dans tous les cas ou de tous les genres, est une action derangée, comme l'inflammation elle même, qui peut être unie avec un autre mode d'action spécifique, et cette action sera toujours derangée selon la constitution, même étant jointe à une autre qualité spécifique. La fièvre inflammatoire est peut-être la plus simple, parce que c'est une simple fièvre sur une constitution qui n'a aucune disposition particulière. La fièvre putride (comme on l'appelle) n'est peut-être que la même fièvre

dans une constitution qui a une particularité d'action sous ce derangement, et conséquemment elle procéde selon cette particularité.

Ceci est bien prouvé dans les maladies spécifiques ; par exemple dans la petite vérole elle produit une fièvre qui est une action derangée, joint à la spécifique, et quoique cette action soit produite par le même virus dans deux différentes personnes, cependant l'une sera la vraie inflammatoire, et l'autre putride, erysipélateuse, etc. Cependant le même virus ne peut avoir qu'un mode irritant, abstraction faite de sa qualité venéneuse, et ce mode produit la fièvre ; et il ne peut non plus avoir qu'un mode d'irritation eu égard à sa qualité venéneuse, mais cette fièvre, abstraction faite de cette qualité, sera selon l'état de la constitution, le virus n'étant capable de produire qu'une fièvre jointe à son virus spécifique, et cette qualité spécifique a lieu également sur toutes les sortes de constitutions, le virus seul n'ayant pas la puissance d'affecter la constitution d'une personne, plus que celle d'une autre, il peut seulement agir à un degré plus ou moins haut, selon la susceptibilité de la personne pour telle irritation.

Puisque chaque fièvre, soit commune ou spécifique, est également capable de produire l'inflammation locale, qui peut être menée jusqu'à

la fuppuration; et puifqu'on ne peut avec raifon la nommer critique dans les fièvres fpécifiques, il n'y a pas de raifon de fuppofer que ces fuppurations font critiques dans les fièvres communes, ou dans les fièvres qui ne font pas d'un genre fpécifique.

C'eft une grande doctrine de *Boerhave* que l'inflammation confifte dans l'obftruction des vaiffeaux capillaires, en conféquence dans une trop grande confiftance des fluides, et fa pratique confiftait à chercher des atténuants, mais fa théorie paraît être presqu'entièrement rejetée.

C'était fans doute une idée trop referrée pour toutes les caufes de l'inflammation, et c'était les reduire toutes à une feule espèce. La feule diftinction entre les inflammations devait venir de la nature des obftructions, s'il y en avait; mais ceci ne pouvait jamais rendre raifon de l'action de beaucoup de maladies fpécifiques et des virus.

Elle était auffi trop méchanique. S'il avait dit que toute obftruction des actions naturelles d'une partie qui peut y arrêter le mouvement du fang, devenait une caufe de l'inflammation, il n'aurait pas été fi éloigné du vrai quant à la caufe poffible de l'inflammation.

On a travaillé autant de l'autre côté pour prouver que les obftructions dans le mouve-

ment du ſang dans les capillaires ne peuvent en aucune occaſion être la cauſe de l'inflammation ; mais j'oſe hazarder de dire que toute cauſe qui peut obſtruer le mouvement du ſang pendant un certain tems, devient une cauſe de l'inflammation, car, ou la cauſe de l'obſtruction elle même, ou le ſang, étant retenu dans les petits vaiſſeaux pendant un certain tems, doit irriter ou unir les parties, ou lorsqu'elle irrite elle jettera les vaiſſeaux dans l'action qui vient naturellement d'une cauſe irritante externe, mais non dans un mouvement augmenté du ſang en arrière pour pouſſer celui qui eſt obſtrué à travers ces vaiſſeaux, comme on l'a ſuppoſé. Elle produira cette action qui à la fin produit la ſuppuration, afin de ſe degager de la matière étrangère, qui était la cauſe de l'obſtruction ; comme la compreſſion ſur les parties externes, ou la matière obſtruante elle même, qui doit être comptée comme externe. Mais quoique l'inflammation ſimple ſoit plutôt un effet de la nature qu'une maladie, elle implique cependant toujours une incommodité ou un maladie, en tant qu'il doit y avoir un état préalablement malade ou derangé, pour rendre cet effet néceſſaire.

Toutes les inflammations accompagnées de maladies, ont une qualité ſpécifique, que n'a pas l'inflammation ſimple; et dans ce cas c'eſt

la qualité ſpécifique qui eſt la maladie, et non l'inflammation, car les conſtitutions où les parties qui ſont capables de prendre la vraie inflammation adhéſive ou ſuppurative, doivent être regardées comme les meilleures, et les plus exemptes de maladies de tous genres. Et même où il y a une qualité ſpécifique, on doit à peine la regarder comme maladie; car dans la petite vérole, où la maladie fait bien ſes différentes opérations, elle eſt exactement pareille à l'inflammation ſimple; parce que ſi une telle irritation, comme celle décrite ci-deſſus, attaquait une conſtitution ou une partie en ſanté, il n'y aurait alors ni inflammation ſuppurative ni adhéſive, mais probablement quelqu'autre, comme l'eryſipélateuſe, ſelon la nature de la conſtitution ou des parties dans ce moment.

Cet état de ſanté dans la conſtitution eſt ſi remarquable, que l'on voit dans le tems de la fièvre ſympatique, lorſque la nature paraît être entièrement derangée, une inflammation benigne qui ſurvient, et une bonne ſuppuration, ce qui fait voir que cette fièvre n'a aucune tendance ſpécifique à l'action morbide, la conſtitution n'étant derangée qu'en ſympatiſant avec une injure locale, mais incapable de rendre ou reflechir ſur la partie enflammée, une diſpoſition à l'action qui ſoit malade.

Cela eſt ſi remarquable que les inflammations

qui paraiſſent affecter la conſtitution par la ſympatie ſeulement, qui eſt communement ou de l'étendue, ou de la quantité, qui a ſon ſiège dans une partie eſſentielle à la vie, ou ayant des connexions avec elle, vont auſſi doucement que dans les petites inflammations, comme un clou, qui n'affecte aucunement la conſtitution. La fièvre eſt vraiment un bon ſymptome lorsqu'elle eſt égale à l'injure, et du même genre que l'affection locale, lorsque ce genre eſt bon.

Prenons pour exemple une amputation de la jambe, qui produit quelque choſe de plus qu'un derangement de la conſtitution, car il y a une grande perte de ſubſtance à cette conſtitution, laquelle, abſtraction faite de la violence, produit probablement des effets conſidérables tant que la conſtitution devienne accoutumée à cette perte; mais même avec toute cette perte on voit ſouvent une inflammation ſalutaire qui ſe manifeſte au moignon, et il ſurvient une bonne ſuppuration tandis que la fièvre ſymptomatique ceſſe; dans beaucoup de cas encore elle tient bon, étant affectée par beaucoup d'irritations ſpécifiques qui lui ſont étrangères; et presque de la même manière que lorsqu'elle eſt affectée par une irritation commune, qui met cette conſtitution en action, mais ne l'altére pas, n'ayant que la différence ſpécifique ajoutée, de manière que les parties paſſent aiſé-

ment par l'inflammation adhéſive ou ſuppurative ; la ſpécifique n'étant qu'un agent ſecondaire de cette action ſalutaire; ceci a, comme on voit, évidemment lieu dans la petite vérole benigne, et la maladie vénérienne dans ſon premier periode. Mais ſi au contraire la conſtitution eſt telle alors qu'elle puiſſe prendre une inflammation d'un mauvais genre par une irritation commune ou une violence accidentelle, elle tombera dans cet état, étant irritée par une irritation ſpécifique étrangère à la conſtitution, comme la petite vérole, qui dans ce cas devient du genre confluent.

Il y a beaucoup de conſtitutions qui ont une tendance aux maladies ſpécifiques, qui produiſent promptement l'inflammation ſpécifique dans les parties qui ont le plus de ſusceptibilité pour l'action ſpécifique, lorſqu'elles ſont injuriées par la fièvre ou par une maladie de la conſtitution ; ou ſi ces parties ſont affectées par une violence locale, elles prendront l'inflammation adhéſive ſalutaire, elles ne prendront même pas l'inflammation ſuppurative benigne, mais bien la ſpécifique particulière à l'habitude. Ou ſi une inflammation ſpécifique a dejà eu lieu, et qu'il y ait eu violence après, la diſpoſition et l'action augmentent, ce qui eſt très évident dans la ſcrophule; parce que cette maladie vient ſouvent de cette

cause seule. La constitution produisant ces effets, il y a encore beaucoup de parties du corps qui ont une plus grande tendance aux maladies spécifiques que la constitution en général; lesquelles parties tombent dans l'inflammation spécifique plutôt que dans d'autres, soit quand la constitution est affectée, ou qu'il y a eu violence sur elles; par exemple beaucoup de parties ont plus de disposition à la scrophule que d'autres, et elles prennent ce mode d'action lorsqu'elles sont lesées, soit par la constitution ou par accident; excepté cependant que la maladie de la constitution est telle qu'elle est spécifique pour la scrophule; dans le cancer aussi, si la maladie a préalablement lieu, la tendance d'une injure est pour l'exasperer et l'augmenter.

Mais il y a des irritations spécifiques qui n'affectent ni la partie ni la constitution, comme une irritation commune, mais qui les affectent d'une manière particulière à l'irritation, changeant en même tems la partie affectée et la constitution, de l'état sain, à un maladif de son genre.

Ceci a lieu dans la peste et dans la fièvre putride, et celle des prisons dans un moindre degré; car quelque soit le genre de constitution qu'elles attaquent, elles la reduisent toujours à leurs propres genres; ce n'est pas une opé-

ration falutaire qui fe fait, à laquelle eft ajoutée la fpécifique, comme dans la petite vérole benigne, etc. Cependant la pefte même a fes degrés de puiffance fur une conftitution, car il y en a qui font affectées plus aifément, et conféquemment plus violemment que d'autres.

Ce changement dans ces cas, fpécialement le premier, eft fouvent fi grand que la conftitution peut à peine en revenir, de manière que le malade meurt; ce qui, comme nous l'avons obfervé plus haut, n'a pas lieu dans beaucoup d'autres maladies fpécifiques ou poifons, comme la petite vérole, etc. car cette maladie ne fait aucun changement dans la conftitution qui lui foit particulier.

D'après ce qui a été dit, il paraît que les irritations qui font capables de produire ces inflammations, peuvent être ou fimples, comme l'adhéfive, ou produire avec elle d'autres modes d'actions, comme la fuppuration ou l'ulcération; ou quelques-uns des autres modes d'action ci-deffus peuvent être ajoutés à quelques actions fpécifiques.

Ainfi on peut conclure que les irritations de tous les genres produifent l'inflammation particulière à la conftitution ou à la nature des parties, ou felon la caufe irritante, comme dans la pefte; et que lorfqu'elle eft felon la

constitution, beaucoup d'irritations spécifiques peuvent y être ajoutées, sans altérer la nature de l'inflammation même, et qu'elles ne font que déterminer sa situation, son étendue, sa durée, etc. selon la disposition spécifique ajoutée, pourvu que la constitution soit en bon état; mais si elle ne l'est pas, qu'elle soit affectée d'erysipéle, fièvre putride ou peste, et que la maladie spécifique soit ajoutée, elle deviendra un mêlange des deux, c'est-à-dire que ce sera une inflammation spécifique dans une constitution d'un genre particulier qui partage des deux, et ces propriétés spécifiques ne sont pas si distinctes, ni si bien formées que lorsqu'elles paraissent dans une bonne constitution.

Si la constitution a une susceptibilité à devenir putride, et que la petite vérole l'attaque, l'inflammation devient la petite vérole unie avec le mode d'action putride de la constitution, ce qui affecte le mode d'action particulier à la petite vérole, et détruit la différence spécifique de l'inflammation appartenant à la petite vérole, les pustules s'étendent, ne suppurent pas, et deviennent livides, selon la disposition putride.

Ces effets constants, particuliers à la constitution, peuvent être changés de l'un à l'autre, comme la constitution change, car la petite vérole peut commencer sur une bonne constitution, dans laquelle les pustules sont distinctes

et circonscrites ; mais si la constitution devient malade, elles s'étendent, et si elle reprend son cours naturel, elles se contractent encore à leurs distances spécifiques. (*)

(*) La connaissance de ces faits est d'un grand service pour la guérison de beaucoup de maladies spécifiques ; car quelque spécifique que soit une maladie, on doit toujours la traiter d'un côté selon la nature générale de l'inflammation ; et si on a un remède spécifique, on doit le joindre à l'autre ; mais si on n'a pas de remède spécifique, on doit alors traiter la maladie selon la constitution du malade

Expliquons ceci par un exemple. Le premier cas est expliqué par la maladie vénérienne sous la forme d'un chancre ; la matière vénérienne produit une inflammation et une ulcération selon la nature de la maladie spécifique et la constitution ; si elle est parfaitement en santé, les effets sont alors la suppurative et la maladie spécifique unies ; les limites des deux sont renfermées selon la constitution et la nature de la maladie spécifique. Car l'inflammation et l'ulcération ne s'étendent jamais plus loin que l'affection spécifique ; mais si la constitution est prête à prendte l'erysipélateuse, elle devient alors erysipélateuse et spécifique unies ; et quoique l'étendue de l'affection spécifique soit limitée, celle de l'erysipéle ne l'est pas ; en conséquence de ce, il s'étend sur tout le prépuce, et souvent sur toute la peau de la verge.

Dans cette circonstance de la maladie, nous sommes

Beaucoup de perſonnes ſont beaucoup plus ſuſceptibles que d'autres à prendre l'inflammation, même du genre commun, et on doit les regarder ſimplement comme irritables. Elle eſt plus violente dans ceux-ci, et a plus d'ap-

---

conduits à la méthode curative; car quoiqu'on ait un médicament pour l'inflammation vénérienne, on doit cependant donner le Quinquina pour l'eryſipélateuſe; la quantité à prendre doit être en proportion de la predominence de l'une ou de l'autre. Les effets de cette pratique ſont très frappans; car à meſure que l'inflammation eryſipélateuſe diminue, elle devient plus limitée, et revient, pour ainſi dire, au point originel; et lorsqu'elle devient vraiment ſuppurative et vénérienne, ſes limites ſont dans la diſtance ſpécifique.

Le ſecond cas ſe voit dans la petite vérole. La matière variolique dans une bonne conſtitution produit l'inflammation ſuppurative et ſpécifique, la ſpécifique eſt limitée et dirige la ſuppurative; mais ſi l'eryſipélateuſe ſurvient, la ſuppurative ceſſe, elle s'étend alors ſur la ſurface, uniſſant l'inflammation avec l'inflammation, et produit la petite vérole confluente.

On n'a pas de remède ſpécifique pour la petite vérole, et nous ne pouvons en avoir pour une maladie qui ſe guérit elle même; l'affaire alors eſt de guérir l'eryſipélateuſe, s'il eſt poſſible, et laiſſer la conſtitution guérir la ſpécifique.

titude à s'étendre, les parties environnantes étant prêtes à agir, ou à ſympatiſer avec une action dont elles ſont voiſines; la ſympatie continue a lieu plus aiſément dans ce cas; (*) mais cela n'eſt pas univerſel, car on voit beaucoup d'inflammations conſidérables renfermées dans la partie irritée, et alors la ſympatie continue n'eſt pas grande, ſeulement la partie irritée prend l'action avec violence.

Le terme ou l'idée d'inflammation peut être trop général, cependant elle forme un genre, dans lequel il y a un nombre d'espèces, ou elle peut être plus bornée dans ſa claſſification, et donnée comme une espèce qui contient pluſieurs variétés. Celles-ci ſont cependant ſi liées enſemble, que nous ne pouvons pas comprendre juſtement une variété ou un espèce ſans nous former une idée du tout; par ce moyen, en traitant de l'une, on peut plus aiſément la faire contraſter avec l'autre, ce qui nous donne une idée claire de celle que nous traitons, ainſi que du tout. Autant qu'il paraît néceſſaire de

(*) On peut expliquer ceci par un morceau de papier qui eſt mouillé ou ſec; s'il eſt ſec l'encre ne s'étend pas, et elle reſtera dans le ſeul point où elle a été miſe, mais s'il eſt humide, elle s'étendra, étant attirée par l'humidité environnante avec laquelle elle a une affinité.

prendre attention aux différentes inflammations, comme moyens inftructifs, on peut les comprendre en cinq divifions : quoique je doive convenir que fi on y comprend toutes les maladies fpécifiques qui produifent l'inflammation, comme la maladié venérienne dans fes différentes formes, la goute, etc. elles font innombrables; cependant plufieurs produifent les mêmes apparences et les mêmes effets que ceux qui ne font pas du genre fpécifique. Le fpécifique n'eft d'aucun genre particulier, mais feulement la caufe et l'effet fpécifique eft quelque chofe ajoutée. A préfent je confidérerai l'adhéfive avec fes effets, telle que la fuppuration, comme une de celles-ci. L'œdeme qui vient le plus près de l'adhéfive, forme une feconde divifion. L'éryfipélateufe, le charbon, et celle qui mene immédiatement à la mortification, pour une troifième. Il y a une autre inflammation qui reffemble beaucoup à l'engelure, laquelle n'eft pas très vive et paraît fouvent par tâches, quelques-unes de la largeur d'une pièce de vingt-quatre fols, d'autres de celle d'un écu, et même plus larges, etc. Cette inflammation vient certainement d'une debilité irritable; les tâches font de couleur cuivreufe, et la peau qui les recouvre eft fouvent malade. Toutes, excepté la première, ont un genre d'affinité les unes aux autres; quoique je crois que l'œdémateufe a le moins d'affinité aux trois dernières,

dernières, et beaucoup d'entr'elles varient de manière à rendre difficile de ſavoir à quelle espèce les variétés appartiennent. Il y a encore un grand nombre d'autres inflammations, mais qui viennent de quelque cauſe ſpécifique, comme la goutte, la ſcrophule, etc. ou les poiſons; mais comme celles-ci n'expliquent ni n'éclairciſſent pas leur contraſte, l'inflammation adhéſive ou ſuppurative, je ne dirai rien ſur leurs principes, ſi ce n'eſt des particularités de la goutte, comme inflammation.

L'action de la goutte complete a tous les caracteres (tandis qu'elle dure) de la vraie inflammation; et on peut l'appeler action inflammatoire de la goutte; mais elle a beaucoup de ſingularités qui l'accompagnent, qui n'accompagnent aucune autre inflammation, et qui deviennent conſéquemment ſes caracteres ſpécifiques.

L'inflammation de la goutte eſt très différente de l'adhéſive et de la ſuppurative dans ſes ſenſations. Elle donne rarement des battemens; c'eſt une douleur piquante, lancinante et violente: il y a enfus une douleur qui donne une ſenſation comme ſi toutes les parties enflammées étaient en mouvement, et qu'il y eut de la douleur dans ce mouvement; par conſéquent l'action qui eſt la cauſe de la douleur, eſt toute autre, et vient probablement de l'action des vaiſſeaux, et non de leur diſtention comme dans l'inflammation ſuppurative.

Elle se déclare plus promptement qu'aucune autre. Elle est plus violente. Elle est la plus incertaine dans sa durée, et elle se passe plus vite qu'aucune autre inflammation. Son passage rapide d'une partie du corps à une autre lui est probablement particulier, et elle laisse les parties dans un état que les autres inflammations ne produisent pas. Sans entrer plus avant dans la nature de cette maladie, que de dire que c'est une action de la constitution, je vais décrire quelques-uns de ses effets visibles, qui ne peuvent être observés que lorsqu'elle a lieu sur une partie externe, et lorsque cela est, c'est communement sur une extrêmité, plus spécialement sur les inférieures, mais quelque fois aux supérieures, et presquetoujours aux parties extrêmes de l'extrêmité, soit inférieure, soit supérieure; et son siège principal est dans les articulations. Lorsqu'elle tombe sur une partie interne, c'est ordinairement l'estomac, ce qu'on ne peut supposer que par les effets ou symptomes; en ce qu'elle est transférée, et par le moyen de soulagement. Elle attaque aussi le cerveau, en produisant le délire, les éblouissemens, la perte de la sensation naturelle et habituelle du corps, assoupissement continuel, etc. on l'y connait aussi par les circonstances ci-dessus. Lorsqu'elle tombe sur d'autres parties soit externes ou internes, la partie où elle tombera n'est pas si bien déterminée.

C'eft quelque fois ou les poumons ou les muscles de la respiration, la gorge, les tefticules, l'uréthre, produifant un écoulement, etc. l'anus formant des espèces d'hemorhoïdes ; alors on ne peut la reconnaître comme goutte, que par les circonftances collatérales.

Il n'eft pas aifé de donner la raifon pourquoi les extrêmités, l'eftomac et le cerveau fe reffemblent entr'eux quant à la fusceptibilité à prendre l'action goutteufe de la conftitution. Je crois que fes effets fur l'eftomac et le cerveau ne font point pareils à ceux fur les extrêmités, où qu'elle n'avance pas dans fes effets dans fes organes, parce que dans ce cas elle occafionnerait infailliblement la mort. Ses effets fur les extrêmités font toujours, je crois, plus ou moins une inflammation, ou au moins elle a les effets communs et vifibles de l'inflammation. C'eft cequ'on peut appeler une vraie inflammation fpécifique, car elle produit les mêmes effets immédiats fur toutes les conftitutions, et par conféquent ne produit pas une inflammation felon la conftitution, ayant l'action fpécifique ajoutée, comme les poifons, mais par fa nature elle produit à peu près les mêmes effets dans toutes les conftitutions. J'ai vu des conftitutions attaquées d'inflammations œdémateufes aux extrêmités, avec une peau couleur de pourpre ;

dans ce cas la douleur devient très violente, ce qui fait naitre des appréhenſions que la partie ne prenne la mortification ; en l'examinant, on peut espérer la ſuppuration, l'inflammation étant de ce genre en apparence ; mais on trouve ſingulier qu'une inflammation ſalutaire et une ſuppuration, auraient lieu au milieu d'une inflammation d'un genre ſi contraire, et il n'y a point de ſuppuration qui arrive. L'inflammation continuera ſa période et laiſſera les extrêmités dans un état beaucoup meilleur que lorsqu'elle les a attaquées. Quoique l'action inflammatoire de la goutte ſoit accompagnée de grandes douleurs, je crois cependant qu'elle n'eſt pas ſi ſenſible que la vraie inflammation ; une partie peut s'enflammer violemment et cependant elle peut être touchée ou même ſerrée ; les nerfs ne ſont pas dans un tel état d'irritation, ſes effets conſéquents ſont fort différens de ceux de la vraie inflammation, car au lieu de l'entière réſolution, elle donne la diſpoſition aux parties enflammées à remplir l'articulation, ou les parties quelconques qui ont été affectées, par exemple le tiſſu cellulaire avec de la craye ou de la matière gypſeuſe.

Cependant cette craye n'eſt pas néceſſairement un effet de l'inflammation goutteuſe ; car dans une articulation goutteuſe on trouve de la craye formée, tandis qu'il n'y a jamais eu d'inflam-

mation goutteuse, cependant il est singulier qu'elle attaque des parties aussi dissimilaires que la peau, les ligaments, etc. Elle n'a non-seulement de tendance à la suppuration ; comme un effet immédiat de l'inflammation, mais elle laisse les parties dans un état qui n'est pas aisément excité à l'inflammation ; la craye reste des années sans produire l'inflammation, et la produit rarement que par sa grande quantité ; et lorsque les surfaces internes sont découvertes, elles prennent à peine l'inflammation commune et la suppuration, se guérisent plus aisément qu'un ulcére de la même grandeur provenant d'une autre cause ; une articulation même peut être découverte, l'inflammation commune n'aura cependant pas lieu, et elle ne suppurera pas, il en sortira seulement un fluide aqueux, qui amenera la craye avec lui occasionnellement, et elle se guérira doucement. Il est probable que la goutte n'est pas toujours une action de la constitution, mais que les parties peuvent être ainsi susceptibles, ou plutôt disposées pour cette action, qu'elles peuvent la prendre immédiatement sitôt qu'elles sont derangées : si cette notion est bien fondée, on peut alors mettre en question si cette affection locale debarasse pour ce tems la constitution de la susceptibilité d'une telle action ?

On pourrait discuter si les cas suivants sont

tous inflammations ou non. Ils viennent souvent de la même cause ; par exemple un accident peut les produire tous. Ils ont certainement plusieurs caractères en commun, quoique pas toujours les mêmes résultats. Les vaisseaux étant agrandis, il y a extravasation, douleur et separation de l'épiderme, mais rarement une formation de matière, quoiqu'il y en ait quelque fois, qui a lieu lorsque le premier état a été adhésif, et il y a une circonstance qui, je crois, leur est commune, c'est une raye rouge passant de la partie enflammée, généralement vers le tronc, quoique pas toujours dans cette direction. Dans le langage vulgaire on l'appele erysipéle, quoiqu'elle en diffère beaucoup, l'erysipéle étant une inflammation des mieux marquées. Je ne prétend traiter de celles-ci que d'une manière générale, même en traitant des moyens curatifs. Il est probable qu'il n'y a d'autre distinction spécifique entre ces inflammations, que celles qui viennent de la constitution ou des parties, car on voit qu'elles viennent toutes de ce qu'on peut nommer la même cause accidentelle, qui par conséquent ne peut rien produire de spécifique ; les distinctions dans le mode d'action des parties enflammées étant occasionnées par une particularité de la constitution ou de la nature de la partie même, mais plutôt de la constitution. On a supposé que les différentes espèces ou variétés

d'inflammations venaient de la différence de la nature des parties enflammées; mais si cela était, nous serions bien-tôt instruit des différentes inflammations dans la même personne en même tems, et même dans la même playe; par exemple dans l'amputation de la jambe, où on coupe la peau, le tissu cellulaire, les muscles, les tendons, le perioste, les os et la moëlle, la peau devrait produire une inflammation de son genre, le tissu cellulaire du sien, les muscles, les tendons, etc. du leur; mais on voit que c'est la même inflammation dans tous, c'est l'adhésive si les parties sont mises en contact, c'est la suppurative si les parties sont decouvertes. Je ne parlerai maintenant que des quatre dernières, parce que je dois traiter plus amplement de la première, qui ne peut être si bien entendue si on ne voit pas toutes les distinctions.

Je nomme l'inflammation œdémateuse, lorsque le fluide extravasé est de l'eau; elle a beaucoup de ressemblance avec l'adhésive, et en approche plus qu'aucune autre, étant de couleur écarlate, mais beaucoup plus étendue. Le fluide extravasé étant principalement du sérum, rend l'enflure plus étendue que l'inflammation même; elle est très douloureuse, mais il n'y a pas tant de sensation de battement que dans l'adhésive;

il parait qu'elle n'eſt qu'à la ſurface, mais elle penetre probablement davantage; car le fluide extravaſé eſt en trop grande quantité pour être fourni par les cellules de la peau ſeules; mais ici nous n'avons pas le même guide que dans l'adhéſive, je veux dire le gonf.ement et l'inflammation qui correspondent entr'eux. La différence. entre cette inflammation et l'adhéſive vient, je crois, du principe d'inflammation qui agit ſur une diſpoſition à l'hydropiſie, et cet état eſt toujours accompagné de faibleſſe, tandis qu'un haut degré de force aurait produit l'inflammation adhéſive par la même cauſe ou irritation; et ce qui me fait croire ceci, c'eſt que dans beaucoup de cas d'anaſarques aux jambes cette inflammation vient exactement par la diſtenſion, ce qui ajoute encore à l'extravaſation du ſérum, comme dans presque tous les cas de ſcarifications des parties œdémateuſes pour en évacuer l'eau. Lorsque l'inflammation s'y met, elledure beaucoup plus longtems que l'adhéſive, et produit rarement et même jamais la ſuppuration; mais ſi elle paſſe par cette période elle eſt plus étendue et tout, le tiſſu cellulaire des interſtices des parties eſt capable de ſe mortifier, de former des éscharres, et de produire des grands abcès, qui ne ſont pas circonſcrits.

L'inflammation eryſipélateuſe eſt très parti-

culière, et la plupart de celles qui ne font pas vraiment adhéfives ou fuppuratives, font ainfi nommées, quoiqu'elles ne leur appartiennent nullement ; et ceci vient plutôt d'un manque d'expreffion, que de diftinction. Cette inflammation vient fouvent fpontanement, ou en conféquence d'une longue fièvre debilitante. Elle vient quelque fois d'accident, mais alors c'eft une inflammation fecondaire, quoique pas toujours, parce que la première aura été terminée, et lorsque la fuppuration aurait dû commencer, elle aura montré l'apparence, mais enfuite l'eryfipélateufe a lieu.

Ceci peut être appelé une inflammation éloignée, et de ce côté eft un peu femblable au tetanos.

Cette inflammation eft plus fouvent cutanée, que fituée profondement ; quoique l'inflammation dans quelques conftitutions quelque foit la place où elle exifte, foit toujours de ce genre ; cependant la peau parait en être la plus fusceptible, parce qu'elle peut s'y étendre fur une furface prodigieufe, fans affecter le tiffu cellulaire qui eft deffous ; au moins communement. Il y a une inflammation qui attaque les canaux internes, et qui eft claffée parmi les éryfipélateufes, mais j'ignore jusqu'où elle en a les caracteres ; ce n'eft certainement pas la fuppurative ; et comme presque

toutes les inflammations étaient appelées ci-devant eryſipéle, on a ſuppoſé que celle-ci appartenait à ce genre d'inflammation. Celle dont je parle eſt plus commune au goſier que par-tout ailleurs, ſouvent allant jusqu'à la trachée artère : quelle qu'elle ſoit, on peut la conſidérer dans quelques-uns de ſes effets comme étant en oppoſition directe avec l'inflammation adhéſive et la ſuppurative ; car où l'adhéſive produit les adhérences le plus aiſément, l'eryſipélateuſe ne le fait pas, comme dans le tiſſu cellulaire commun ; et où l'adhéſive a lieu rarement, excepté après une forte violence, cette inflammation (ſi elle eſt eryſipélateuſe) a une tendance à produire des adhérences, comme dans les canaux excrétoires ; elle eſt en contraſte en quelque ſorte avec la ſuppurative, ſe refuſant à produire la ſuppuration même aux endroits où elle a lieu le plus aiſément, comme aux canaux excrétoires ; car là, comme je l'ai obſervé, elle rejette plus aiſément la lymphe coagulante. Quelle que ſoit l'inflammation, elle eſt certainement accompagnée du même genre d'affection venant de la conſtitution. La fièvre parait être la même dans les deux, accompagnée de debilité, langueur, etc. L'extravaſation en conſéquence de l'inflammation eryſipélateuſe n'eſt pas ſi grande que dans l'adhéſive ou l'œdémateuſe; elle n'eſt pas non plus du genre qui produit les adhérences

entre les parties enflammées, ce qui dans cette inflammation ne ferait pas néceffaire, parce qu'elle produit rarement la fuppuration, et eft accompagnée de très mauvais fymptomes lorsqu'elle le fait. Il parait qu'elle fe foutient par la fympatie continue, car elle commence ordinairement à un point et s'étend enfuite, tandis qu'elle fe guérit, là où elle a d'abord commencée.

Ceci ne peut venir entièrement de la conftitution, car fi cela était, les parties déjà enflammées ne pourraient pas fe guérir, fi fon augmentation dans les autres parties venait de la conftitution ; mais cela donne l'idée que lorsque les parties ont une fois été dans cette action, elles perdent cette difpofition et deviennent faines. Cette propriété n'eft pas particuliere à cette inflammation, l'herpes l'a auffi, comme beaucoup d'ulcéres cutanés. (*)

(*) Il me parait qu'il y a deux manières de rendre raifon de ceci, l'une c'eft que toute la peau eft très fusceptible de cette action, et la prend très aifément par la fympatie continue, et la partie ayant pris cette action, comme la petite vérole, etc. perd cette difpofition, et l'action ceffe.

L'autre, c'eft que l'inflammation eft telle qu'elle infecte en s'étendant, mais quand une fois elle

Cette inflammation eſt plus commune dans l'été que dans l'hiver, ſpécialement dans les hôpitaux; et je crois qu'elle arrive plus ſouvent aux playes de tête qu'ailleurs. Je l'ai quelque fois vu commencer autour d'une playe du cuir chevelu, et s'étendre ſur toute la tête et la face, les paupieres étant très enflées, ainſi que les oreilles, et ſe diſperſer quelque fois jusqu'au col, aux épaules et au corps en deſcendant le long des bras, et ſe terminant aux bouts des doigts; celle qui attaque le tronc va ſouvent le long du corps aux cuiſſes, aux jambes, et ſe termine aux extrêmités des orteils; et tandis qu'elle ſuit cette marche, les parties qui ont été affectées les premières ſe guériſſent expéditivement et l'épiderme tombe des parties guéries; cependant cela n'a pas toujours lieu, elle s'arrête quelque fois, et lorsqu'elle s'étend ſi loin, elle devient ordinairement plus benigne. Cette inflammation a, lorsqu'elle parcourt la peau, un bord déterminé, qui ne ſe perd pas graduellement et inſenſiblement dans la peau environnante, comme dans la vraie adhéſive et presque toutes les inflammations; la peau au toucher parait comme ſi elle

a agi, elle eſt guérie comme on l'a obſervé plus haut. Si cette dernière ſolution eſt vraie, la vraie méthode ſerait d'arrêter ſes progrès en détruiſant les parties qui ſont ſituées au delà.

n'était qu'un peu plus épaiſſe, et moins pliable, car en paſſant le doigt le long de la peau ſaine jusqu'à celle qui eſt enflammée, on ſent une différence évidente. La couleur de la peau eſt rouge foncé. Lorsqu'elle s'étend plus profondément que la peau dans le tiſſu cellulaire, elle ſuppure ſouvent; mais alors je crois que ce n'eſt pas la vraie eryſipélateuſe; car dans ce cas elle produit communement la mortification dans les cellules par lesquelles l'air s'échappe; ceci donne une étrange ſenſation au toucher, qui n'eſt ni fluctuation ni crépitation, et comme il n'y a pas d'adhérences, la matière trouve une libre paſſage dans le tiſſu cellulaire, augmentant le même genre de ſuppuration par-tout où elle va; et comme la mortification eſt une conſéquence de ces inflammations, la putrefaction s'en ſuit, et la matière devient très mauvaiſe. Je ne pretends pas de dire ſi cette différence dans l'effet de l'inflammation, vient de la nature des parties. Cet effet à lieu aux feſſes et aux côtés de l'anus plus ſouvent que par-tout ailleurs; comme auſſi l'inflammation et la ſuppuration communes.

Cette inflammation commence ordinairement par la fièvre, les inquietudes et la proſtration des forces, perte d'appetit, etc. mais elle ne dure ordinairement pas longtems, et l'inflammation s'étend quand la fièvre a ceſſé, mais alors elle n'eſt pas ſi violente: lorsqu'elle pro-

duit la ſuppuration dans le tiſſu cellulaire elle eſt ſouvent dangereuſe; non-ſeulement par la maladie elle même, mais encore en conſéquence de ce que la matière s'étend beaucoup plus loin. Cet effet a lieu fréquemment lorsque cette inflammation attaque les feſſes ou les parties voiſines de l'anus, et eſt ſouvent fatale. Dans ce cas comme la tumeur ne s'ulcère pas, on doit l'ouvrir promptement, car la matière va dans le tiſſu cellulaire par le manque d'adhérences, où elle ſepare les parties qui ne ſont qu'attachées, comme le périoſte de l'os, les muscles des muscles, etc. tandis que la vraie ſuppurative s'ulcére promptement, et ne doit conſequemment pas être ouverte trop tôt, mais on peut attendre qu'elle s'ouvre ſeule.

Beaucoup d'inflammations de la peau qui viennent en ſuppuration, ont quelque choſe de la diſpoſition eryſipélateuſe, car on les voit augmenter le cercle d'inflammation, l'épiderme ſe ſepare, la matière ſe forme ſous lui, et la tumeur ſe guérit au centre; elles commencent peut-être comme un bouton, mais s'élargiſſent jusqu'un pouce de diametre, deux et quelque fois deux pouces et demi; celles-ci ont lieu aſſez ſouvent aux doigts.

L'inflammation qui produit le charbon eſt d'une nature différente de toutes les autres; elle eſt ſtationnaire ou fixe, et eſt aſſez circonſcrite,

même formant une tumeur large, plate et dure; elle commence à la peau presque comme un bouton, et va de plus en plus profondement, s'étendant avec une base large dessous la peau dans le tissu cellulaire; et quoiqu'elle soit considérablement tumefiée, cela ne vient cependant pas de l'extravasation de la lymphe coagulante qui produit des adhérences pour entretenir la vie, car les cellules dans lesquelles elle est extravasée, mortifient. Elle produit la suppuration, et non un abcès, étant un peu analogue à l'erysipélateuse. Lorsque l'inflammation passe dans le tissu cellulaire, car comme il n'y a pas d'adhérences, la matière loge dans les cellules où elle a été formée, presque comme l'eau dans l'anasarque; mais encore n'est elle pas repandue dans le tissu cellulaire qui n'est pas enflammé, comme dans l'erysipéle, car il parait qu'elle ne s'étend pas plus loin que l'inflammation; on s'imaginerait qu'il y a une limite à son étendue, au delà duquel cette espèce d'inflammation ne peut pas aller, et qu'à ces limites l'inflammation adhésive a lieu pour renfermer le pus dans les bornes du charbon. Une ulcération étendue dans l'intérieur a lieu, faisant plusieurs ouvertures à la peau pour la sortie de la matière; il y a ordinairement plus d'un charbon à la fois et en même tems, un grand nombre se succedant les uns aux autres, qui paraissent se pro-

duire mutuellement dans cette fucceffion; ils fe trouvent ordinairement plutôt au tronc qu'aux extrêmités ou à la tête; cependant je les ai vu à la tête: et quelque fois aux extrêmités, mais rarement.

Ils fiègent ordinairement plutôt à la partie poftérieure du tronc qu'à l'antérieure.

Cette inflammation attaque plutôt au delà de l'âge de quarante ans que dans cet âge, et fort peu au deffous.

Elle eft plus commune chez ceux qui ont vecu. Je n'ai jamais vu qu'un malade de ce genre dans un hôpital. Il parait qu'elle a quelqu'affinité avec le clou; mais le clou diffère de ceci, en ce qu'il a plus de la vraie inflammation, et par conféquent s'étend moins, et qu'il eft plus particulier à la jeuneffe qu'à l'âge avancé, ce qui eft peut être la raifon pourquoi il partage plus de la vraie inflammation.

Comme la mort eft produite dans une grande quantité de tiffu cellulaire, et feulement en elle, excepté à la peau qui céde, ce qui je crois fe fait par ulcération, il eft queftion de favoir fi cette mortification vient de la nature de l'inflammation, ou plutôt de la matière qui eft enfermée dans les cellules du tiffu cellulaire?

lulaire ? Je crois que c'eſt ce dernier; car ſi cette matière s'échappe hors des cellules ; et vient dans celles non enflammées, elle y produit la mortification. Ceci eſt comme l'urine, car lorsqu'elle s'échappe dans le tiſſu cellulaire, elle y produit la mortification ; la couleur de la peau eſt d'abord plus vive qu'enſuite ; car elle devient couleur de pourpre.

L'inflammation produit ſouvent la mortification ou la mort des parties enflämmées, ceci a lieu communement chez les viellards qui ſont devenus debiles, et particulièrement aux extrêmités inférieures. Je crois qu'elle eſt analogue au charbon, principalement chez ceux qui ont vecu, quoiqu'elle ne leur ſoit pas ſi particulière que le charbon; cependant elle a lieu chez les jeunes ſujets où il y a debilité produite par maladie, ſpécialement celles qui ont de la debilité dans leurs principes, comme ce qu'on appele ordinairement fièvre putride ; mais leurs ſituations ne ſont pas ſi bien déterminées, et dans celles-ci l'inflammation vient rarement ſans une cauſe excitante immédiate, comme l'application des veſicatoires, etc. La mort arrive quelque fois dans une partie presqu'immédiatement ſans inflammation ; mais ceci ne regarde pas le préſent ſujet. Lorsque la mortification ſuccéde à l'inflammation aux extrêmités, ſpécialement aux perſonnes qui ne

font plus jeunes, il y a fouvent une feparation prompte de l'épiderme qui forme une veffie remplie d'un férum fanguinolant: et on y obferve des tâches brunes foncées, qui confiftent en du fang extravafé dans l'épiderme, et qui enfuite forment une veffie, et alors la peau forme une éscharre.

Ces inflammations ont un peu de tumefaction adhérente, mais beaucoup plus de l'œdémateufe; elles ne font pas transparantes, mais d'un rouge brouillé; comme la couleur de la partie enflammée montre quelque chofe de fa nature, il eft bon d'obferver qu'elle eft différente dans toutes ces espèces d'inflammations de celle de la vraie adhéfive, et comme on a des raifons de croire que la circulation eft plus vive dans l'inflammation adhéfive que dans la naturelle, et que la couleur vient de cette caufe, on peut fuppofer que le mouvement du fang dans celles-ci eft languiffant, et qu'il prend une apparence veineufe même dans les artères.

Dans ces quatre inflammations il y a une apparence qui vient fouvent, c'eft une raye rouge qui paffe communement des parties enflammées vers la fource de la circulation, mais pas conftamment dans cette direction; quelquefois juftement le contraire; et cela eft plus certain lorsqu'il arrive que cela a lieu aux

extrêmités, parce que là on connait mieux le cours des vaisseaux ; mais elle ne vient pas toujours de la partie enflammée. J'ai vu cette dernière espèce d'inflammation attaquer les orteils, et il y avait une raye rouge qui montait le long du pied et se terminait vers le tibia, tandis qu'il y en avait plusieurs qui venaient de la partie antérieure de la jambe, au dessous du genou. Elles forment quelque fois un reseau sur la jambe, et sont fréquemment l'avant-coureur de la mortification. Elles vont rarement plus loin que de faire rougir la peau, se gonflent rarement, mais sont plutôt du genre œdémateux; cependant on voit quelque fois des cordes dures qui partent des ulcéres et des inflammations, mais celles-ci sont ordinairement situées plus profondement, et je crois que c'est des veines ; pour prouver ceci, c'est que j'ai vu des veines superficielles, ayant la peau qui les couvraît de couleur rouge, comme celle que j'ai décrite ci-dessus, et les veines étaient dures sous le doigt. Ces rayes rouges sont des vaisseaux absorbants ; qui deviennent enflammés en portant un fluide stimulant. Je ne concois cependant pas comment cet effet peut venir de l'absorption. S'il vient de cette cause, il doit être uniforme, la cause devrait toujours exister quand l'effet a lieu. On doit d'abord observer qu'il n'a lieu que dans certaines constitutions dans lesquelles l'absorption, d'une

manière ou d'une autre, n'explique rien ; et je trouve par l'obſervation que cet effet doit être contemporain de l'inflammation où il n'y a pas eu de ſuppuration ; je l'ai vu venir d'un accident, avant que la poſſibilité de prendre l'inflammation ait eu lieu, c'eſt dans le tems des douleurs occaſionnées par l'effet immédiat de l'accident ; ce cas était au doigt, par la piqueure d'une fine aiguille, qui avait ſervi quelque tems à coudre de la peau de bouc neuve ; les glandes des aiſelles étaient douloureuſes, le malaiſe et tous ſes ſymptomes ordinaires, comme l'oppreſſion eurent lieu presqu'immédiatement. Sa direction de la ſource de la circulation eſt une forte preuve de ce qu'il ne vient pas de l'abſorption, de même que lorſqu'il a lieu à quelque diſtance de l'inflammation. Une autre circonſtance en faveur de cette opinion c'eſt, que les poiſons morbides ne produiſent pas cet effet, où on ſait que l'abſorption a eu lieu. Ainſi le mal vénérien ne le produit jamais. La corde dure qui paſſe du prépuce le long de la partie ſupérieure de la verge, n'eſt pas de ce genre. Dans la petite vérole après l'inoculation, on l'a obſervé, mais je crois que ce n'était que dans les conſtitutions dont j'ai parlé. Je croirais plutôt qu'elle vient dans la peſte lorſqu'il y a une autre maladie locale. Par conſéquent j'attribue cet effet à l'irritation qui ſe fait dans les lymphatiques, ſpécialement

dans les conftitutions fusdites ; et comme les veines ne font pas abforbantes, lorsqu'elles font affectées cela doit venir de la même caufe. Lorsque l'on rencontre cet effet, on peut en quelque forte fe former une idée du genre d'inflammation, et qu'elle n'eft pas du plus favorable.

CHAPITRE TROISIEME.

DE

L'INFLAMMATION ADHESIVE.

Je commencerai par traiter de la nature et des effets de ce que j'appele l'inflammation adhéſive, et j'en donnerai une idée juſte. Je vais auſſi ouvrir le chemin de la vraie connaiſſance de beaucoup de phénoménes qui accompagnent l'inflammation ſuppurative; mais comme l'inflammation ne produit pas ſeulement un effet, mais pluſieurs, et que la plupart ont lieu en même tems, il eſt difficile de déterminer lequel on doit décrire le premier.

L'inflammation dans la plupart des cas commence par un point; car au commencement tous les ſymptomes locaux ſont renfermés dans un petit eſpace, et ils s'étendent après ſelon la violence de la cauſe, la diſpoſition dans les parties pour l'inflammation, et la nature des parties environnantes mêmes, et cette ſuſceptibilité dans les environs peut être locale ou venir de la conſtitution.

Ceci a ſi bien lieu, que l'inflammation vient tout-d'un-coup à un point fixe, eſt très douloureuſe, et eſt bientôt ſuivie de la tuméfaction.

C'eſt encore le cas dans les inflammations qui viennent d'accident ; car tous les accidents ſont renfermés dans des limites déterminées et fixes, mais l'inflammation qui ſuit ne l'eſt pas ; elle s'étend ſur une grande ſurface, cependant plus elle eſt près du point fixe plus elle eſt grande, et devient graduellement moindre dans les parties environnantes, jusqu'à ce qu'elle ſe perde inſenſiblement.

Cette extention de l'inflammation vient de la ſympatie continue, les parties environnantes ſympatiſent avec le point d'irritation ; et en proportion de la ſanté des parties environnantes et de la conſtitution, cette ſympatie eſt moindre, car ont voit dans pluſieurs conſtitutions, qui ſont dans des différens états, qu'il y a une diſpoſition à cette ſympatie, et dans celles-ci l'inflammation s'étend en proportion.

§. I. *Action des vaiſſeaux dans l'inflammation.*

L'action de l'inflammation parait être une action augmentée des vaiſſeaux, (*) mais quel-

(*) On peut remarquer ici qu'on ſuppoſe que

que soit cette action, elle a probablement lieu dans les petits vaisseaux, car elle peut être bornée à un point où les plus petits vaisseaux seuls peuvent exister. Les gros vaisseaux ne doivent être considérés que comme les porteurs de la matière, pour que les plus petits en disposent et agissent sur elle, selon les différentes intentions ; cependant l'inflammation dans une partie n'est pas seulement une action des petits vaisseaux dans la partie même, mais encore dans les gros vaisseaux qui y conduisent. Ceci est prouvé lorsqu'un panaris a lieu au bout du doigt ; car quoique l'inflammation en elle même soit bornée au bout du doigt, et que la sensation inflammatoire et la douleur pulsative soient dans cette partie, cependant on peut sentir dans la main en prenant le doigt, une forte pulsation dans les deux artères qui conduisent à la partie enflammée, tandis qu'on ne sent pas cette pulsation aux autres doigts ; et si l'inflammation est très considérable, l'artère jusqu'au poignet paraitra fort affectée, ce qui prouve que le systeme artériel se dilate dans ce tems là, et laisse passer une plus grande

---

l'action des vaisseaux est la contraction, soit par leurs tuniques musculaires ou élastiques ; mais j'ai demontré que la puissance élastique les dilatait aussi ; et je crois que leur puissance musculaire a un effet analogue.

quantité de ſang qu'à l'ordinaire. Ceci ſe fait probablement par la ſympatie continue.

Quand l'inflammation affecte la conſtitution, les vaiſſeaux du ſyſteme ſe contractent plutôt, et reſtent contractés comme ſi cet état leur était particulier, cette contraction ſtationnaire eſt plus ou moins forte ſelon l'état de la conſtitution ; dans les conſtitutions fortes et en bonne ſanté dont les puiſſances ſont égales aux actions néceſſaires, ou dans les parties qui affectent moins la conſtitution, cette contraction eſt de moins en moins ſtationnaire.

La première action des vaiſſeaux lorsque le ſtimulus qui excite l'inflammation eſt appliqué, eſt, je crois, exactement pareille à l'action de roidir. C'eſt, je crois, ſimplement une augmentation ou diſtention au delà du volume ordinaire. Cet effet a lieu comme on voit dans beaucoup d'occaſions, une legère friction ſur la peau la produit ; les medicamens un peu ſtimulans ont le même effet, une ardeur en eſt la conſéquence, pareille à celle qu'on reſſent à la joue lorsqu'on rougit; et ſi l'un ou l'autre de ceux-ci eſt augmenté ou continué, il en réſulte une inflammation réelle, accompagnée d'excoriation, ſuppuration et ulcération. On voit cet effet avoir lieu aſſez ſouvent, même où il y a eu beaucoup de mal de fait ; et je crois que c'eſt cela qui détermine toujours les

bornés de l'inflammation. Une balle de fufil traverfe une affez grande étendue fous la peau, fuppofons la moitié de la circonférence du corps, ce qu'on pourra découvrir par une ligne rouge à la peau, aucunement dure, feulement un peu tendre au toucher ; et elle continue ainfi fans s'étendre plus loin. Je nomme cette apparence rougeur ; car quoiqu'on puiffe la mettre au nombre des premières actions de l'inflammation, je ne voudrais cependant pas la nommer inflammation, ayant produit un effet durant ; je dirais plutôt que l'inflammation part de ce point, et qu'après, une autre action commence, ce qui eft probablement un effet de la féparation de la lymphe coagulante, et de ce qu'elle eft jettée hors des vaiffeaux.

Les parties enflammées paraiffent devenir plus vasculaires ; mais je ne fuis pas bien certain jusqu'à quel point cela eft vrai, car cette apparence vient (au moins en partie) de la dilatation des vaiffeaux, ce qui laiffe paffer la partie rouge du fang dans des vaiffeaux où il ne pouvait paffer que de la lymphe coagulante et du férum lorsqu'ils étaient dans leur état naturel, et jusqu'à ce que les fubftances nouvellement extravafées deviennent vasculaires ; cet effet vient probablement entièrement de la caufe ci-deffus.

La dilatation des vaiffeaux au premier mo-

ment de l'excitement de l'inflammation peut être vue d'une manière satisfaisante comme il suit. Faite une incision de trois pouces de longueur à travers la peau de la partie supérieure et interne de la cuisse d'un chien ; en separant les levres de la playe, et observant les surfaces découvertes, on voit le tissu cellulaire rouge qui couvre les différentes parties au dessous, avec quelques artères qui passent à travers aux parties environnantes ; mais en peu de tems on voit ces vaisseaux augmenter de volume, en on voit aussi des petits vaisseaux qui en sortent et qui n'étaient pas visibles avant, comme s'ils étaient formés nouvellement ; leur nombre et leur volume augmentent jusqu'à ce que toute la surface devienne très vasculaire, et à la fin le sang rouge est jetté en petites tâches sur la surface découverte probablement par les bouts coupés des artères qui ne portaient que de la lymphe avant. Cette surface devient ensuite plus opaque, et moins malléable. Les parties enflammées étant comparées avec celles qui ne le sont pas, font voir une grande différence dans le volume des vaisseaux, et par cette cause en font voir un plus grand nombre. Je gêlai l'oreille d'un lapin, et le fis degêler ; cela excita une forte inflammation, une augmentation de chaleur, et un gonflement considérable de la partie. Le lapin fut tué lorsque l'oreille était au plus haut degré d'inflammation,

et la tête ayant été injectée, je coupai les deux oreilles et les conſervai. L'oreille qui n'était pas enflammée ſe ſecha et devint transparante, et on voyait diſtinctement les vaiſſeaux qui s'y ramifiaient dans ſa ſubſtance; mais celle qui était enflammée était beaucoup plus épaiſſe et plus opaque, et ſes artères étaient conſidérablement plus groſſes.

Dans l'inflammation de l'œil qui vient ſouvent à la tunique conjonctive, on peut en partie obſerver aiſément les progrès de l'inflammation, mais pas auſſi progreſſivement que dans une playe. Le contraſte entre les vaiſſeaux et le blanc de l'œil ſous cette tunique, eſt très frappant, et quoiqu'on ne voie pas les vaiſſeaux groſſir dans cette tunique, on voit cependant les progrès qu'ils ont fait, le blanc parait comme s'il était devenu plus vasculaire et les vaiſſeaux plus gros, et à la fin la tunique conjonctive parait être une ſeule maſſe de ſang, ayant plutôt l'apparence du ſang extravaſé que de celui qui eſt contenu dans les vaiſſeaux, quoique je croie que cette dernière eſt la plus probable.

D'après ces circonſtances il parait qu'il paſſe une plus grande quantité de ſang dans les parties lorsqu'elles ſont enflammées que lorsqu'elles ſont dans leur état naturel, ce qui s'accorde avec les regles ordinaires de l'économie animale; car lorsqu'une partie a quelque choſe de

plus à faire que de se supporter, le sang y est recueilli en plus grande quantité ; et cela a lieu universellement dans les parties dont les puissances sont mises en action par quelqu'opération nécessaire qui doit être faite, soit naturelle ou maladive.

Comme les vaisseaux grossissent et que la partie devient plus de la couleur du sang, on doit supposer qu'il y a davantage de sang dans la partie ; et comme la vraie couleur inflammatoire est écarlate, ou la couleur qu'a le sang dans les artères, on devrait conclure de-là, ou que les artères sont principalement dilatées, ou au moins si les veines sont également distendues que le sang ne subit aucun changement dans cette inflammation à son passage des artères dans les veines, ce qui, je crois, a très probablement lieu ; et ceci peut venir de la vitesse de son passage à travers ces vaisseaux.

Quand l'inflammation a lieu à un endroit un peu transparant, la transparence diminue. Ceci se voit probablement mieux dans les membranes qui tapissent des cavités, ou qui couvrent des corps dans ces cavités, comme la pie-mère, où on peut observer que dans l'état naturel les vaisseaux sont très distincts. Mais lorsqu'on voit les vaisseaux sanguins plus pleins qu'à l'ordinaire, et cependant distincts dans la partie, on ne doit pas appeler cela inflammation,

quoique cela en soit peut-être le premier degré ; comme on sait que cela a lieu dans la première action des vaisseaux en conséquence d'une irritation qui doit se terminer par l'inflammation. Cependant comme il ne peut pas être le premier degré, il doit y avoir une autre circonstance ajoutée pour la déterminer à être la première action des vaisseaux dans l'inflammation, car la première apparence peut appartenir soit à une vivacité dans la circulation de la partie ou au premier pas vers l'inflammation, leurs causes doivent être distinguées par quelqu'autre symptome ; elles sont ou une espèce de rougeur ou une production de l'action des vaisseaux ; mais lorsque c'est un effet de la cause inflammatoire, alors ce n'est que parce que l'inflammation n'a pas encore produit aucun changement dans la structure naturelle des parties, mais c'est ce qu'elle doit bien-tôt faire. (*) Il n'est pas aisé de déterminer au

(*) Lorsque l'on voit cette apparence après la mort, on ne doit pas l'appeler inflammation, même quoique l'on sache que ce soit la première action de l'inflammation ; car comme on ne cherche alors qu'après les causes de la mort, ou les symptomes qui l'ont précédés, on ne doit chercher que ceux qui peuvent être une cause, et ne pas saisir ceux qui ne pouvaient pas être visiblement une cause, ce que ces premières actions ne peuvent pas être.

juſte ce qu'eſt cette action, ou en quoi elle différe de l'action ordinaire des vaiſſeaux, d'ailleurs, on peut plutôt juger des effets que de la cauſe immédiate. Cependant c'eſt ſans doute une action des vaiſſeaux que nous pouvons plutôt bien obſerver qu'aucune autre action leſée du corps, car on peut obſerver l'état dans lequel ſont les artères, avec leurs effets généraux; on ſent auſſi une temperature différente eu égard à la chaleur, cependant la cauſe immédiate ne peut pas être bien déterminée.

Les vaiſſeaux, artères et veines ſont agrandis dans les parties enflammées, et les parties deviennent viſiblement plus vasculaires, par là on peut croire qu'au lieu d'une contraction augmentée, il y a plutôt une augmentation de relaxation des puiſſances musculaires, étant alors abandonnées à la puiſſance élaſtique ſeule. Ceci les reduirait ſimplement à un état de paralyſie; mais il parait que la puiſſance de contraction musculaire céde dans l'inflammation, car ils ſe dilatent certainement plus dans l'inflammation que la puiſſance élaſtique ne le permet; et on peut de même ſuppoſer que la puiſſance élaſtique de l'artère doit être dilatée dans la même proportion. On pourrait encore appuier cette opinion, en conſidérant le contenu de la circulation qui dans ces circonſtances eſt rejetté comme une opération de la na-

ture, et en considérant qu'elle est nécessaire, on doit supposer que c'est quelque chose de plus que la relaxation ordinaire; c'est donc une action des parties pour produire une augmentation de volume, à effet de remplir les fonctions nécessaires; et j'appele cela l'action de dilatation, comme on voit l'utérus augmenter en volume dans la gestation utérine, en conséquence des actions précédentes qui sont nécessaires pour completer celles qui doivent suivre.

La force de la circulation parait être une partie active dans cet effet, mais seulement comme une cause secondaire; car je crois qu'une partie peut s'enflammer, ou être dans un état inflammatoire, sans qu'il y a passé du sang. Pour preuve de ceci, on peut observer qu'en diminuant ou l'action du cœur ou la colonne de sang, l'inflammation diminue; et je dois aussi observer qu'il y a augmentation de douleur dans la partie enflammée pendant le diastole de l'artère, et on peut soulager une partie enflammée en y faisant une legere compression. Ainsi une personne qui a un panaris peut soulager son doigt en le pressant legerement dans l'autre main. Voilà de très fortes preuves que ce n'est pas une action contractive de la tunique musculaire de l'artère; car si dans cet état sensible des artères elles se contractaient par leur

leur puissance musculaire, la douleur aurait lieu pendant le systole; car on voit que dans tous les muscles qui sont dans un état de grande sensibilité par une cause quelconque, ils ne peuvent pas agir sans occasionner une grande douleur. Ainsi la vessie enflammée devient très douloureuse dans l'expulsion de son contenu, de même qu'un intestin enflammé; je dis, par conséquent, que les tuniques musculaires des artères ne se contractent pas dans l'inflammation.

Quelque soit l'objet de cette augmentation de volume des vaisseaux, il est certain qu'elle laisse passer une plus grande quantité de sang par la partie enflammée, que dans l'état naturel; cette supposition est appuiée par beaucoup d'autres observations.

La partie enflammée, comme je l'ai déjà observé, devient plus vasculaire en apparence que dans l'état naturel, et il est probable qu'elle l'est réellement, en ce qu'il se forme des nouveaux vaisseaux dans la partie enflammée, et que la substance unissante accessoire devient vasculaire. D'ailleurs les vaisseaux de la partie deviennent plus volumineux, de manière que le sang rouge passe plus avant qu'à l'ordinaire, ce qui augmente ces apparences. Mais le cerveau parait être une exception à ces regles générales; car dans toutes les maladies de ce

viscére, où les effets étaient tels qu'ils soient toujours la conséquence de l'inflammation, comme la suppuration accidentelle, je n'ai jamais trouvé les apparences ci-dessus; le cerveau peut peut-être suppürer quelque fois spontanément comme le péritoine le fait souvent; mais la lenteur avec laquelle il prend cet état suppuratif après l'accident, doit nous faire supposer qu'il y a du tems suffisant pour former des adhérences.

§. II. *De la couleur, du gonflement et de la douleur des parties enflammées.*

La couleur d'une partie enflammée différe visiblement de celle naturelle, quelle qu'elle puisse avoir été, elle devient rouge. Ce rouge est de différentes nuances, selon la nature de l'inflammation; si elle est benigne c'est un rouge pâle; si elle l'est moins, la couleur devient plus foncée, plus violette, et toujours ainsi tant qu'elle soit d'un bleu violet; c'est ce dont j'ai fait mention dans la courte dissertation sur les différentes sortes d'inflammations; mais les parties enflammées sont toujours d'un plus beau rouge lorsqu'elles sont plus près de la source de la circulation, que quand elles en sont éloignées. Cette augmentation de rougeur parait venir de deux causes; la première est la dilatation des vaisseaux, par laquelle il peut

paſſer une plus grande quantité de ſang dans ceux où il ne pouvait auparavant paſſer que du ſérum et de la lymphe. (*)

La ſeconde vient probablement des nouveaux vaiſſeaux qui ſe forment dans la lymphe coagulante extravaſée.

Cette couleur ſe perd graduellement dans les parties qui environnent l'inflammation, ſi elle eſt benigne, mais dans les autres elle a un bord déterminé, comme dans la vraie eryſipéle, et dans quelques maladies ſpécifiques, comme la petite vérole, où ſa prompte terminaiſon eſt un ſigne de ſanté.

D'après la déſcription que j'ai donné des effets immédiats de l'inflammation du tiſſu cellulaire, dans lequel j'inclus les plus grandes cavités, le volume des parties enflammées doit être augmenté. Ce volume n'eſt pas circonſcrit lorsqu'il eſt une conſéquence ordinaire de l'inflammation, mais il eſt plutôt étendu comme l'inflammation ; cependant il commence à un point circonſcrit, ce qui a lieu au moins dans

(*) La tunique conjonctive de l'œil etant enflammée, eſt un exemple frappant ce cette circonſtance ; mais les progrès viſibles de l'inflammation ont déjà été décrits lorsque j'ai parlé d'une expérience ſur un chien.

les parties où elle vient de violence ; l'inflammation, comme je viens de l'obſerver, eſt toujours plus forte près de ce point, et ſe perd graduellement dans les parties ſaines environnantes, et par ſuite le gonflement eſt plus conſéquent, à ce point ou près de lui, et ſe perd auſſi dans les environs. Ceci a lieu plus ou moins fortement ſelon la conſtitution ou la ſituation de l'inflammation ; car ſi la conſtitution eſt ſaine et robuſte, les parties environnantes ſympatiſeront moins avec le point d'irritation, de manière que l'inflammation et ſes conſéquences, ſur-tout l'extravaſation, ſeront moins étendues.

Il y aura moins de ſérum et par conſéquent une lymphe coagulante plus pure ; de manière que les parties gonflées ſeront plus fermes ; mais dans les maladies ſpécifiques ou dans les parties diſſimilaires, comme une glande, il y a un bord mieux marqué, les parties environnantes ne prennent pas ſi aiſément l'action de la maladie ſpécifique que dans l'autre cas. Dans celui-ci la couleur et le gonflement correspondent aſſez bien enſemble, parce qu'ils dépendent tous deux d'un même principe.

Cette augmentation de volume a pour origine l'extravaſation de la lymphe coagulante, et d'un peu de ſérum ; en proportion de l'inflammation, dont le degré dépend des cauſes

susdites, cet effet est plus ou moins évident, et est par conséquent plus grand au point d'inflammation, devenant de plus en plus faible à mesure qu'il s'en éloigne, et se perdant insensiblement dans les parties environnantes.

L'extravasation du sérum avec la lymphe coagulante n'est probablement pas une separation qui se fait de soi même comme dans l'hydropisie, mais une partie en étant separée de la lymphe dans la coagulation de ce fluide, est pressée dans le tissu cellulaire, où il n'y a que peu d'extravasation et où les cellules ne sont pas réunies par elle. Ainsi la circonférence de ces cavités est un peu œdémateuse; mais tout le sérum se retire de là s'il y a une partie suspendue qui soit en pente au dessous, et la distend considérablement, comme dans le pied en conséquence d'une inflammation de la jambe. Mais dans presque tous les cas il y a une extravasation continue du sérum, longtems après que l'extravasation de la lymphe est passée: de manière que les parties declives restent œdémateuses, tandis que l'inflammation se ressout, ou tandis que la suppuration ou même la guérison a lieu.

Toute l'enflure parait comme une partie du corps qui n'est qu'un peu changée, sans apparence qu'elle contienne de la matière étrangère; et elle n'est vraiment formée que par

l'extravasation des fluides qui n'ont subit aucun changement visible ou matériel, excepté la coagulation.

Peu d'opérations contre nature peuvent avoir lieu dans un corps animal sans affecter les sensations, et comme le premier principe des sensations vient d'une action contre nature, ou d'une altération faite dans la position naturelle ou l'arrangement des parties, on doit naturellement croire que la sensation est en quelque sorte dépendante de ces effets et de la sensibilité des parties. On peut aisément se former une idée qu'une altération dans la structure des parties donne une sensation qui peut aller jusqu'à la douleur, mais on sait peu, ou on n'a pas encore bien sçu que les actions simples des parties pouvaient produire des sensations et même des douleurs violentes, au moins si on l'a observé, je crois qu'on y a fait fort peu d'attention; tous ces effets peuvent, je crois, être justement inclus dans le seul terme *Spasme*; (*) au moins on sait par

(*) Je ne sais pas jusqu'où un nerf venant d'une partie, ou jusqu'où la matière vitale d'une partie, peuvent agir de manière à apporter la sensation; mais nous savons qu'une action involontaire d'un muscle volontaire, ou l'action spontanée d'un muscle involontaire peuvent la produire.

l'analogie qu'ils appartiennent à cette classe. Par le spasme j'entend une contraction d'un muscle, sans les causes excitantes et naturelles.

Ainsi la contraction d'un muscle de la jambe nommée crampe, occasionne une grande douleur, ainsi que le tétanos, et lorsque c'est dans un degré moins fort comme dans le clignottement de la paupiere, elle ne donne qu'une sensation; au lieu que si le muscle agissait par la volonté, il n'y aurait pas de sensation produite.

On voit que ces sensations sont plus ou moins aigues, selon la promptitude ou la lenteur du progrès de ces causes, de là on peut assigner deux causes qui s'accompagnent toujours mutuellement; car quand les deux n'ont pas lieu en même tems l'esprit reste insensible au derangement. Cela a lieu lorsqu'elle est produite dans un tems donné, car l'altération dans la position des parties peut venir si lentement, qu'elle ne puisse pas aller de pair avec la sensation, ce qui a lieu dans beaucoup de tumeurs indolentes, ascites, etc. D'un autre côté cette altération dans la position des parties peut être si prompte qu'elle devance la sensation, et par conséquent il y a un certain medium, qui produit la plus grande douleur.

Les actions que je viens de décrire, étant assez promptes dans leurs effets, on ne peut

pas manquer de s'appercevoir pourquoi la douleur dans l'inflammation doit être considérable; cependant elle n'est pas la même dans les différentes périodes. Dans l'état adhésif de l'inflammation elle est ordinairement peu considérable, spécialement si elle ne doit pas aller plus avant, et la douleur est plutôt pesante qu'aigue; lorsqu'elle vient à la peau elle commence ordinairement par une démangeaison; mais quand l'inflammation passe de l'état adhésif au suppuratif, les parties subissent un changement plus grand qu'avant, et la douleur devient de plus en plus aigue, tant qu'elle devienne très considérable. Les nerfs aussi acquierent alors un degré de sensibilité, qui les rends plus susceptibles de l'impression qu'ils ne le sont dans leur état naturel; ainsi une partie enflammée est non-seulement douloureuse par elle même, mais elle communique des impressions à l'esprit qui sont indépendantes de la douleur, laquelle ne vient pas d'une partie naturellement saine. Cette douleur augmente chaque fois que les artères sont dilatées, d'où il paraitrait que les artères ne se contractent pas par leurs puissances musculaires dans leur systole, car si cela était on devrait s'attendre à une douleur violente dans cette action qui aurait lieu avec la plenitude du pouls. Il n'est pas aisé de s'assurer si cette douleur vient de la distention des artères par la force du cœur, ou si elle

vient de l'action de diſtention par la force de l'artère elle même. On ſait que les muscles malades occaſionnent de la douleur dans leur contraction, peut-être plus que lorsqu'ils ſont étendus. (*)

Il eſt prouvé par la diſſection que le degré d'inflammation qui devient la cauſe des adhérences, ne produit que peu de douleur; car on voit rarement et même jamais, un cadavre qui n'a pas des adhérences dans quelque grande cavité; et cependant on peut ſuppoſer raiſonnablement que beaucoup de ces perſonnes n'ont jamais eu de ſymptomes aigus ou de douleurs violentes dans ces parties; on voit cependant de fortes adhérences dans des cadavres à des parties où les parents ou amis du défunt n'ont jamais remarqué qu'il ſe ſoit plaint de douleurs pendant ſa vie.

Il eſt encore prouvé que les adhérences peuvent être produites par une inflammation très

(*) Ceci eſt très évident dans l'inflammation de la veſſie urinaire, car dans la contraction de ce viscère pour l'expulſion de l'urine, il y a toujours plus de douleur que dans la dilatation; la diſtention eſt cependant graduelle, et quand l'urine eſt totalement évacuée, l'irritation produite par la contraction continue toujours, ce qui produit une continuation de la ſtrangurie.

legère, en portant un brayer on peut exciter une action qui fasse gonfler la partie, par lequel moyen les deux côtés du sac se trouvent unis, quoiqu'il y ait à peine eu aucune sensation dans la partie ; on voit aussi dans les cas où cette inflammation vient de violence, qu'elle n'occasionne que peu ou point de douleur. Je suppose un coup de feu à travers la cavité de l'abdomen, où il n'y aura pas de parties contenues lesées, l'inflammation adhésive aura lieu dans des parties internes contigues à la playe faite par la balle, et cependant il n'y aura pas de grande douleur produite. Cette assertion est encore rendu valide par le peu de douleur que l'on ressent après beaucoup de contusions, où il y a évidemment inflammation ; et dans les fractures simples, la douleur de l'inflammation n'est qu'une misere, quoiqu'elle vienne du déchirement des parties. Mais cela se fait selon le degré d'inflammation, sa période, et quelle parties sont enflammées, comme je l'expliquerai amplement ci-après.

C'est un principe ordinaire dans la machine animale, que toutes les parties augmentent en quelque sorte, à raison des actions requises. Ainsi on voit que les muscles augmentent en volume lorsqu'ils sont beaucoup exercés ; les vaisseaux deviennent plus gros proportionnellement à la nécessité de suppléer aux parties,

par exemple dans l'utérus ; les carotides externes du cerf sont aussi beaucoup plus grosses au tems du renouvellement de son bois que dans les autres tems ; et j'ai déjà observé que les vaisseaux deviennent plus volumineux dans l'inflammation, il y passe plus de sang, et il parait qu'il se fait plus d'actions qu'à l'ordinaire ; mais les nerfs ne subissent aucun changement. Les nerfs de l'utérus lorsqu'il renferme l'embrion sont les mêmes que quand il est dans son état naturel ; et les branches de la cinquième et septième paires des nerfs ne sont pas non plus allongées dans le cerf pendant l'accroissement du bois que dans l'état naturel ; et dans l'inflammation des nerfs leurs vaisseaux sanguins sont augmentés, et la lymphe coagulante est jettée dans leur substance, mais le nerf même n'est pas augmenté, de manière que la partie est toujours dans l'état de partie naturelle, qui a une forte sensation, ce qui fait voir que le mouvement des nerfs n'a rien de commun avec l'économie de la partie, mais qu'ils ne sont que les messagers de l'intelligence et de la volonté. Il parait que les actions de la matière vitale sont augmentées dans la partie enflammée, et cette augmentation d'action est continuée par le nerf qui n'est pas enflammé, jusqu'à l'esprit, de manière que l'impression sur le cerveau est probablement égale à l'action de la matière vitale enflammée.

La quantité de ſenſibilité naturelle eſt, je crois, proportionnée à la quantité des nerfs dans quelque circonſtance donnée ; mais je ne crois pas que la ſenſibilité maladive aye lieu ſelon cette proportion, mais en proportion de l'action leſée de la matière vitale. Ainſi un tendon eſt fort peu douloureux étant injurié dans ſon état naturel ; mais s'il devient enflammé ou malade de quelqu'autre manière, la douleur deviendra très aigue.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que pluſieurs parties du corps donnent des ſenſations particulières dans l'état naturel lorsqu'elles ſubiſſent une impreſſion quelconque ; et lorsqu'elles ſont injuriées, elles occaſionnent auſſi une douleur particulière à chacune; c'eſt ce dernier effet que je conſidére à préſent. Je dois encore obſerver que le même mode d'impreſſion donne une ſenſation particulière à une partie, tandis qu'elle occaſionne une douleur à une autre. Ainſi ce qui produit les nauſées à l'eſtomac produit des douleurs au colon. Lorsque la ſenſation de douleur eſt dans une partie vitale, elle a quelque choſe de différent de celle qui ſe fait ſentir dans les parties ordinaires ; ainſi quand la douleur vient d'une injure faite à la tête, la ſenſation eſt une douleur lourde et ſtupéfiante, qui rend la perſonne qui en eſt affectée, incapable de prendre attention à aucune autre

ſenſation, et eſt ſouvent accompagnée de nauſées, parce que l'eſtomac ſympatiſe avec elle.

Lorsque la douleur eſt au cœur ou dans les poumons, elle eſt plus aigue, et bornée à la partie malade.

Lorsque c'eſt dans l'eſtomac ou les inteſtins, ſpécialement à leur partie ſupérieure, c'eſt une douleur ſourde oppreſſive et nauſéabonde, mais plus ou moins accompagnée de nauſées, ſelon la preſſion ou ſa proximité de l'eſtomac; car lorsqu'elle eſt ſituée au colon, elle eſt plus aigue, et moins accompagnée de nauſées.

On ne peut pas mieux illuſtrer ceci, qu'en faiſant attention aux effets d'un purgatif. Si on prend une medecine qui produit des tranchées et des nauſées, on peut aiſément ſuivre ſes progrès dans le canal; lorsqu'elle eſt dans l'eſtomac, elle produit les maux de cœur, mais on s'appercoit bientôt que cela diminue, par là on peut juger qu'elle eſt parvenue au duodénum, alors un certain malaiſe approchant de la douleur ſuccéde, et on peut être certain qu'elle eſt parvenue au jéjunum; enſuite elle commence à produire des tranchées aſſez faibles, ce qui denote qu'elle eſt dans l'illéum; et puis dans le colon c'eſt une douleur aigue après laquelle il ſe fait bientôt un mouvement.

Le foye, les teſticules et la matrice ſont ſujets au même genre de douleur que l'eſtomac.

Les tendons, les os et les ligaments ont quelque choſe du même genre de douleur, quoique moins oppreſſif; c'eſt-à-dire une douleur ſourde, péſante, ſouvent accompagnée de quelques nauſées, l'eſtomac ſympatiſant généralement dans ce cas.

Mais la peau, les muscles, etc. et le tiſſu cellulaire en général, produiſent une douleur aigue qui éveille plutôt qu'elle n'oppreſſe, ſi elle n'eſt pas trop grande. Toutes ces ſortes ſeront examinées plus au long lorsque je traiterai de chacune en particulier.

Une cauſe de cette variété de ſenſations, ſelon que les parties enflammées ſont vitales ou non vitales, parait conſiſter dans les différens ſyſtemes de matière vitale qui ſe diſtribue dans ces parties, ayant probablement des nerfs particulièrement conſtruits pour cet effet; car toutes les parties qui ſont fournies par les branches de la paire vague et les intercoſteaux, affectent le malade moralement à la première attaque de l'inflammation, les actions de ces parties ſont involontaires, et ſont par conſéquent liées plus particulièrement avec le principe vital, et ce principe eſt affecté toutes les fois que quelque choſe affecte les nerfs.

L'autre fyfteme de matière vitale étant affecté par cette inflammation, fecoue d'abord la conftitution, ce qui défigne la force, à moins que les parties n'aient des puiffances de guérifon fort faibles, comme les tendons, les os, etc. ou foient éloignées du cœur. Dans ce cas les fignes de faibleffe paraiffent plus ou moins vite : de là il parait que cette différence dans la conftitution, venant de la différence dans les parties et dans leurs fituations, vient de ce qu'elle a une maladie qu'elle ne peut pas dompter aifément, comme elle le pourrait dans les parties non vitales, et dans celles qui font fituées près du cœur, cette circonftance feule devient une caufe de l'irritation de la conftitution.

§. III. *De la chaleur des parties dans l'inflammation.*

Dans mon traité fur le fang j'ai obfervé que le cœur de l'animal était ordinairement confidéré comme ayant des connexions étroites avec ce fluide ; mais comme je n'ai pas donné mon opinion fur la caufe de la chaleur dans les animaux, n'étant pas fatisfait de celles déjà avancées, je n'ai pas effayé de donner une défcription de cette propriété ; mais je vais confidérer à préfent cette puiffance lorsque l'animal eft malade, où il parait qu'elle eft

souvent diminuée et souvent augmentée, et de là l'animal devient souvent plus chaud ou plus froid que sa temperature naturelle.

Il y a toujours un effet qui tend à amener la chaleur d'un corps vivant à la temperature du medium environnant, mais dans les animaux les plus parfaits cela est empêché par les puissances de l'animal qui supporte sa propre temperature, spécialement dans les parties vitales et près d'elles; conséquemment en faisant des expériences pour connaitre ces variations. Il n'est pas nécessaire de s'assurer avant de la temperature de l'atmosphere.

La chaleur est un signe de force et de puissance dans la constitution, quoiqu'elle puisse quelque fois venir d'une action augmentée, d'une constitution faible ou des parties affaiblies.

La chaleur est une action positive, tandis que le froid est le contraire, produisant conséquemment la faiblesse, et souvent venant d'une action diminuée des parties robustes.

On n'a pas encore considéré si un animal a la puissance de produire la chaleur également dans chaque partie du corps; quoique d'après ce qu'on a généralement avancé sur ce sujet, nous soyons portés à croire que chaque partie a cette puissance; ou si elle est apportée d'une seule

seule source de chaleur par le sang dans toutes les parties ; ceci ne peut pas être déterminé aisément ; mais je crois qu'il y a une source principale de chaleur, quoiqu'elle puisse ne pas être dans le sang même, le sang n'étant affecté que parce qu'il a sa source près de celle de la chaleur.

Il est probable que ce principe réside dans l'estomac, ou au moins je suis certain que les affections de l'estomac produisent ou la chaleur ou du froid.

Il y a des affections de l'estomac qui y produisent une sensation de chaleur, et l'air qui sort par l'éructation, parait chaud dans la bouche du malade ; mais je n'ai pas encore pu déterminer si ces sensations venaient de la chaleur actuelle ou de la sensation seulement.

Les substances stimulantes appliquées à l'estomac, produisent une chaleur. Les affections morales produisent le même effet ; cette dernière circonstance parait contre-dire l'opinion que la chaleur vient de l'estomac ; mais je crois que l'estomac sympatise avec les actions du cerveau qui forment l'esprit, et alors produit la chaleur, c'est ce qui sera mieux expliqué en traitant du froid. Je crois que le bain froid produit la chaleur de la même manière par

les correspondances de ſympatie entre la peau et l'eſtomac.

Il eſt évident que la maladie augmente ou diminue cette puiſſance dans l'animal ; car dans pluſieurs d'entr'elles il devient beaucoup plus chaud, et dans beaucoup d'autres beaucoup plus froid qu'à l'ordinaire. Ceci a été d'abord découvert par la ſenſation ſeule, par le malade même, et par le praticien, avant que la manière de meſurer d'une manière abſolue les différens degrés de chaleur au moyen d'un inſtrument, fut découverte ; mais il était impoſſible que ces connaiſſances ſoient juſtes, car on trouve par expérience que la manière de meſurer la chaleur par la ſenſation eſt très incertaine. Cela arrive parce que les variations dans les degrés de chaleur de nos corps (qui alors ſont les inſtrumens) ne ſont pas toujours les mêmes, mais varient beaucoup avant que nous ſoyons capables d'en faire une différence, et par conſéquent on ne peut avoir qu'une connaiſſance rélative eu égard à la chaleur du corps dans le moment. Mais à préſent notre manière de la meſurer eſt plus déterminée, et peut approcher de la vérité même, ſuffiſamment pour être connue dans la maladie.

L'augmentation et le decroiſſement de la chaleur d'un animal peut être diviſé en celle qui vient de la conſtitution et celle qui eſt locale.

Celle qui vient de la constitution a pour cause une affection de cette même constitution, et peut naitre primitivement en elle; ou elle peut venir secondairement, comme d'une maladie locale avec laquelle la constitution sympatise; mais je ne suis pas encore bien certain de cela, car dans beaucoup d'expériences que j'ai fait pour m'assurer de ce point, il m'a toujours paru que les inflammations locales n'ont que peu de puissances pour augmenter la chaleur au delà du degré naturel, quoique le corps soit sous l'influence de l'inflammation par la sympatie, appelée fièvre symptomatique; mais si la chaleur du corps est au dessous de la temperature naturelle, ou d'une chaleur où les actions soit naturelles ou morbides, sont requises, alors la chaleur du corps est remise à sa temperature naturelle. (*)

Comme c'est le principe d'augmentation de chaleur locale dans l'inflammation que je dois traiter à présent, on doit d'abord être sûr jusqu'où ce principe existe dans une partie, et ce qu'il peut être; le principe venant de la constitution n'étant pas l'objet actuel, quoiqu'il puisse donner quelque lumière sur la différence qu'il y a entre les puissances, des principes de ceux de la constitution et de ceux

(*) Voyez le traité sur l'économie animale page 99.

qui font locaux. On dit que la maladie, comme la fièvre, eft reconnue pour augmenter la chaleur du corps de douze degrés au deffus de la chaleur naturelle; et fi cela eft, il y a alors ou une augmentation de puiffance ou une augmentation de l'exercice de cette puiffance; et la connaiffance certaine fi cela vient d'une affection univerfelle de la conftitution, ou fi elle peut avoir lieu lorsque la conftitution eft affectée par ces parties, merite bien qu'on s'en occupe.

Le principal exemple de l'augmentation fuppofée de la chaleur locale, eft dans l'inflammation; et on voit que les parties externes enflammées augmentent actuellement en chaleur; mais voyons jusqu'où va cette augmentation. D'après toutes les obfervations et les expériences que j'ai fait, je ne vois pas qu'une inflammation locale puiffe augmenter la chaleur locale au delà de la chaleur naturelle de l'animal; et lorsqu'elle a lieu dans les parties dont la chaleur eft inférieure à celle de la fource de la circulation, elle ne la fait pas monter jusque là: les animaux qui paraiffent n'avoir aucune puiffance d'augmentation ou de decroiffement de chaleur en fanté, paraiffent auffi défectueux dans la maladie; comme on le verra dans les expériences.

Je crois que le fang a une chaleur perma-

nente en lui même, étant en santé, et que rien ne peut l'augmenter qu'une affection universelle de la constitution; et probablement que la fièvre sympatique est telle qu'elle ne peut pas produire cet effet, et que toute la puissance de l'inflammation se borne à l'augmenter un peu dans la partie, et elle ne peut pas l'amener à un degré plus haut que celui de chaleur permanente à la source, et même pas jusque là dans quelques parties qui ne sont pas de cette chaleur naturellement, comme je viens de le dire.

Comme l'inflammation est le principal exemple capable de produire l'augmentation de la chaleur locale, j'ai saisi toutes les occasions d'observer les inflammations, soit spontanées ou en conséquence d'opérations. J'ai aussi fait différentes expériences sur ce sujet, qui étaient analogues aux opérations, et je puis dire que je n'ai jamais vu que la chaleur ait été augmentée autant qu'elle paraissait l'être à la sensation.

Expériences sur des surfaces internes.

PREMIERE EXPERIENCE.

Je fis l'opération pour la cure radicale de l'hydrocéle, à un homme de l'hôpital *St. George.* Lorsque j'ouvris la tunique vaginale, j'y introduisis sur-le-champ la boule du thermometre

tout à côté du testicule. Le mercure s'éléva à 92. degrés. La cavité fut remplie de charpie, trempée dans de l'onguent, afin qu'elle puisse être retirée à volonté; le jour suivant lorsque l'inflammation parut, je retirai la charpie et la boule du thermometre fut introduite comme avant, et le mercure s'éléve à 98. degrés trois quarts exactement.

Ici il y avait une augmentation de chaleur de six degrés et trois quarts ; mais même cela n'était pas égal à celle du sang, à la source de la circulation. J'ai repeté cette expérience plus d'une fois, et toujours avec le même résultat ou à peu près.

Comme le sujet humain ne fournit pas toujours des occasions pour s'assurer du fait, et qu'il est souvent impossible de faire sur lui les expériences lorsque le cas échet, j'en fis sur des animaux qui me parurent propres à m'assurer du fait; mais dans aucune je n'ai jamais pu parvenir à augmenter la chaleur inflammatoire de manière à la rendre égale à celle du sang à la source de la circulation.

DEUXIEME EXPERIENCE.

Je fis une incision dans le thorax d'un chien, la playe était située environ au centre du côté droit; le thermometre fut introduit du haut en

bas afin de le mettre en contact avec le diaphragme. Le degré de chaleur était de cent un; je mis dans la playe un gros bourdonnet de charpie pour l'empêcher de se réunir par la première intention, et je la couvris d'emplâtre agglutinatif. Le chien fut attaqué de frissons. Le jour suivant j'otai la charpie et j'introduisis le thermometre, le degré de chaleur était exactement le même, c'est-à-dire cent un degrés. Le chien guérit.

TROISIEME EXPERIENCE.

Je fis une incision oblique d'environ deux pouces de profondeur dans les muscles fessiers d'une ânesse, et j'introduisis dans la playe une canule de fer blanc d'environ un pouce et demi de longueur, de manière qu'un demi pouce du fond de la playe passait au delà de la canule; j'introduisis dans cette canule une chevile de bois, qui depassait la canule d'un pouce et demi, de manière qu'elle remplissait le fond de la playe, et empêchait sa réunion. Le tout fut attaché dans la playe par des fils attachés à la peau.

Immédiatement après que la blessure fut faite la boule du thermometre fut introduite au fond, et le mercure monta à cent degrés juste, comme il le fit en même tems dans le vagin. Le matin suivant la cheville fut retirée, et la boule du

thermometre (étant préalablement échauffée à quatre-vingt-dix-neuf degrés) fut introduite au fond de la playe, qui depassait la canule, et le mercure monta à cent degrés. La cheville fut remise et attachée comme avant. Le soir la même expérience fut réïterée, et le mercure monta à cent degrés. Le lendemain au matin il ne monta qu'à quatre-vingt-dix-neuf. Le soir près de cent un degrés et demi. Le surlendemain au matin quatre-vingt-dix-neuf, et le soir cent degrés.

Je fis une expérience semblable sur un chien, et la chaleur était de cent un degrés. Le jour suivant la chaleur était la même, ainsi que le troisième jour que la suppuration commenca.

QUATRIEME EXPERIENCE.

Quoique dans l'expérience sur le chien en faisant une ouverture dans la poitrine pour y exciter de l'inflammation et pour affecter la constitution, la chaleur ne fut pas augmentée; cependant, afin d'être plus précis eu égard au résultat d'une telle expérience, je fis une blessure à l'abdomen d'une ânesse, et j'y introduisis une solution de sel commun et d'eau (environ une poignée dans une pinte) pour exciter une inflammation universelle dans la cavité de l'abdomen. Cela produisit une grande douleur, et gênait tellement l'animal qu'il se

couchait et ſe roulait comme font les chevaux lorsqu'ils ſont attaqués de la colique.

Le jour ſuivant j'introduiſis le thermometre dans le vagin, et le mercure reſta à quatre-vingt-dix-neuf degrés et demi, environ la même chaleur qu'avant l'expérience; le ſoir cent un degrés et demi; le jour d'enſuite au matin, cent degrés et demi; le ſoir de même. Le vagin n'était par conſéquent pas rendu plus chaud par l'inflammation, qui produit ce qu'on appele la fièvre ſympatique.

L'animal fut enſuite tué, et en examinant l'abdomen, le côté de la bleſſure paraiſſait très enflammé, auſſi bien que l'inteſtin du côté oppoſé. Tous adhéraient enſemble, et les inteſtins environnant cette partie des adhérences avaient leur tunique venant du peritoine (*) extrêmement vasculaire, et le pus était formé dans l'abdomen.

Mais il eſt certain que la chaleur d'une partie peut être augmentée au delà de la temperature ordinaire dans une perſonne ſaine, lorsque c'eſt dans une partie qui eſt naturellement de chaleur ordinaire, comme dans l'abdomen. J'ai fait la ponction huit fois, dont ſept dans une ſemaine, au domeſtique du Lord *Hertford*,

(*) On nomme cette tunique, tunique commune.

la septième fois je mis la boule du thermometre dans le courant d'eau, en sortant de la canule du trocart, et le mercure monta à cent et un degrés exactement pendant tout le tems. Douze jours après je lui fis la ponction pour la huitième fois, l'eau était assez linpide; en y mettant le thermometre, le mercure monta à cent quatre degrés. Ainsi puisque la chaleur de l'abdoment était de cent quatre degrés, on doit supposer que la chaleur générale du sujet devait être aussi de cent quatre degrés.

Expériences sur des surfaces sécrétantes.

PREMIERE EXPERIENCE.

Je pris le degré de chaleur du rectum d'un chien, en y introduisant le thermometre à environ trois pouces; et lorsque la chaleur fut connue, je fis dissoudre quatre grains de muriate de mercure dans deux onçes d'eau, j'injectai cette solution dans le rectum. Le jour suivant j'introduisis le thermometre une seconde fois, et je trouvai la chaleur tant soit peu augmentée, mais pas tout-à-fait un degré. Autant qu'on peut juger sur les apparences externes, le rectum était très enflammé, parce qu'il y avait un gonflement externe considérable qui formait un bourrelet fort élévé autour de l'anus.

DEUXIEME EXPERIENCE.

J'introduiſis le thermometre dans le rectum d'un âne, et le mercure monta à 98 degrés et demi : je repetai l'introduction pluſieurs fois toujours avec le même réſultat. J'y injectai enſuite un mêlange de fleurs de moutarde et de gingembre dans une pinte d'eau. Environ douze heures après j'introduiſis encore le thermometre, et il s'éléva à 99 degrés et demi.

L'injection fut repetée pluſieurs fois, mais la chaleur n'augmente pas.

TROISIEME EXPERIENCE.

Afin d'irriter davantage le rectum, j'y injectai une ſolution de muriate de mercure, et environ douze heures après j'y introduiſis le thermometre, et ne trouvai pas la chaleur augmentée. Vingt heures après je l'introduiſis encore, et la chaleur était la même. Soixante heures après l'injection le thermometre étant introduit pour la troiſième fois, le mercure monta à cent degrés juſte. Cette injection avait tellement irritée qu'elle avait occaſionnée un tenesme conſidérable, et même le ſang ſortait par l'anus.

QUATRIEME EXPERIENCE.

La chaleur naturelle du vagin d'une jeune âneſſe était de cent degrés. J'y injectai une

ſolution de muriate de mercure de dix grains dans une taſſe d'eau. Environ deux heures après le mercure tomba à 99 degrés. Le lendemain matin 99 degrés, le ſoir 100. Le ſurlendemain matin 99, le ſoir près de 101. Le jour ſuivant toujours au matin 99, et le ſoir 100 degrés.

Cette expérience fut réïterée pluſieurs fois ſur la même âneſſe avec le même réſultat.

Dans ces expériences on peut à peine dire que la chaleur ait été augmentée. Il eſt ſûr que l'inflammation avait été à un degré conſidérable, car elle produiſait une matière en abondance qui était ſouvent ſanguinolante, et en tuant l'animal pour une autre expérience, je vis ce qui ſuit dans l'utérus.

Les trompes étaient remplies de ſérum, et l'inflammation avait été ſi forte par l'injection ſtimulante dont j'avais fait uſage pour les expériences du vagin, que la lymphe coagulante était extravaſé à un tel degré qu'elle obliterait le vagin presqu'entièrement, par ces adhérences qui ſont les derniers effets de l'inflammation des canaux ſecrétoires, tandis que la ſuppuration eſt l'ultimatum de ceux de l'inflammation des ſurfaces internes : il n'y avait aucun ſigne d'inflammation à la ſurface externe de l'utérus qui eſt recouverte par le peritoine.

Remarquez que dans ces expériences la chaleur le matin était un degré de moins que celle du foir ; et je dois obferver que cela eft affez naturel à la chaleur ordinaire de l'animal.

Je voulus favoir fi les animaux qui n'ont que peu ou point de puiffances pour augmenter leur chaleur naturelle, avaient celles de l'augmenter en conféquence d'un injure, pour lequel effet j'ouvris des cavités circonfcrites des grenouilles, des crapauds et des limaçons, et à des différentes periodes, après que l'ouverture fut faite, le thermometre fut introduit. Comme la chaleur de ces animaux vient ordinairement de l'atmosphére, la chaleur externe doit être comprife dans les expériences.

27 *Novembre* 1788.

Une grenouille et un crapaud furent ouverts à la peau du ventre, après avoir préalablement reconnu la chaleur de l'eftomac, les ouvertures étaient affez grandes pour pouvoir admettre la boule du thermometre, et l'orifice fut maintenue ouverte au moyen d'un morceau d'éponge.

Atmosphére	36.°
Eftomac des deux	40.°
Sous la peau du ventre	40.°

	Atmoph.	Grenouille.	Crapaud.	Estom.
		Sous la peau.		
Une demi heure après l'ouvert.	35°	40°	40°	40°
1 heure et demi	35°	39°	39°	...
2 heur. et demi	...	39°	39°	...

L'abdomen fut ouvert ensuite, et je maintins un morceau d'éponge à l'orifice.

	Atmosph.	Grenouille.	Crapaud.	Estom.
		Abdomen.		
Chal. naturelle	36°	40°	40°	40°
1 h. et dem. apr.	36°	39°	39°	39°
4 heur. et demi	38°	39°	39°	....

Une partie de l'ovaire gauche sortit de la couleur naturelle.

	Atmosph.	Grenouille.	Crapaud.	Estom
9 heur. après	38°	38°	38°	38°
21 h. et demi	35°	35°	35°	35°

L'ovaire sorti était plus vasculaire, et avait une apparence de couleur uniformément rouge; il fut remis dans l'abdomen et y fut retenu.

	Atmosph.	Grenouille.	Crapaud.	Estom.
24 heures	32°	32°	32°	32°
46 heures	34°	34°	34°	34°

Le crapaud mourut et la grenouille devint faible et languiſſante : une partie de l'ovaire ſortit ayant ſes petits vaiſſeaux pleins de ſang. Elle vecut 118 heures, c'eſt-à-dire 72 de plus que le crapaud, durant ce tems ſa chaleur correspondit toujours avec celle de l'atmosphére.

En examinant l'abdomen après la mort, je n'y trouvai point d'adhérences ni aucune apparence d'inflammation, excepté ſeulement ſur l'ovaire ſorti.

Je pris des escargots et je leur fit des ouvertures aux poumons, et leur chaleur fut meſurée au tems ſuivant.

	Atmosph.	Escargots.
La chaleur était alors de	34°	38°
Une heure et demie après	32°	32°
Six heures et demie	32°	35°
Dix heures	31°	36°
Vingt-quatre heures	30°	30°

Pour m'aſſurer de la chaleur permanente ou commune d'un escargot.

	Atmosph.	Escargots.
Un escargot frais et dispos avait les poumons à la chaleur de	30°	36°
Un autre	28°	35°
Uu autre	30°	37°

Expériences pour connaître la chaleur des vers, des sangsues et des limacons, étant comparés avec l'atmosphère, et les changemens produits dans leurs chaleurs respectives par l'inflammation.

PREMIERE EXPERIENCE.

Chaleur de l'air dans la chambre . .	56 °
—— eau dans la chambre	57 °
—— des vers de terre	$58\frac{1}{2}$ °

DEUXIEME EXPERIENCE.

Eau	$56\frac{1}{4}$ °
Sangsues de la même quantité . . .	59 °

TROISIEME EXPERIENCE.

Eau commune	. . . .	56 °
Un œuf frais	. . . .	55 °
Une sangsue seule	. . . . . .	60 °
Un ver seul	. . . .	57 °
L'air	. . . .	54 °
Vers	2 heur. après avoir été blessés	58 °
Sangsues	2 heur. après avoir été blessés	57 °
Escargots	2 heur. après avoir été blessés	58 °
L'air	. . . .	55 °
Vers	24 heur. après avoir été bless.	55 °
Sangsues	24 heur. après avoir été bless.	55 °
Escargots	24 heur. après avoir été bless.	55 °

Ils étaient tous très faibles et mourans.

§. IV.

§. IV. *De la production du froid dans l'inflammation.*

La production du froid eſt ſans doute une opération dont les animaux les plus parfaits ſont doués ; et cette puiſſance parait être univerſelle et locale, comme les puiſſances qui produiſent la chaleur. Comme le mot inflammation implique la chaleur avec lui, et qu'on s'en ſerve pour exprimer l'action des vaiſſeaux où la chaleur eſt ordinairement un effet, il ſemble étrange que j'aille traiter du froid dans l'action de l'inflammation; mais il n'y a cependant pas une action dans le corps qui ne ſoit accompagnée d'une production de froid occaſionnelle, je ne ſais jusqu'à quel point cela a lieu dans les parties, mais il eſt évident qu'il eſt ainſi dans la conſtitution, par presque toutes les affections, ſoit par la fièvre inflammatoire ou par l'inflammation locale. Comme un animal n'a pas d'autre froidure permanente ou commune que celle qui eſt à la ſource, qui eſt auſſi celle de la chaleur, il eſt peut-être impoſſible de s'aſſurer avec certitude du degré de froid produit ou par la maladie ou par le froid environnant; mais peut-être qu'en comparant les parties que l'on ſoupçonne être plus froides qu'à l'ordinaire par la maladie, a une partie ſemblable ſous la même influence externe

du froid et du chaud, par exemple un membre avec un autre, ou une main avec l'autre, on pourrait en tirer une conséquence assez juste; et on voit que des parties malades deviennent extrêmement froides, tandis que sous d'autres circonstances que la maladie elles ne seraient pas ainsi.

Je crois que la froidure dans la maladie vient ou d'une faiblesse ou d'un sentiment de faiblesse dans toute la constitution ou dans une partie, le tout joint à un mode particulier d'action.

Ainsi on voit beaucoup de maladies de la constitution commencer par un froid absolu, qui parait ensuite se terminer en un froid léger, comme les frissons dans les fièvres intermittentes; car je crois que les nausées qui précédent généralement cette maladie, produisent un froid universel, et ayant une fois produit l'action du corps venant d'un froid absolu, l'action continue quelque tems, quoique la cause qui continue la sensation n'existe plus; et quoique la froidure absolue soit retirée, cependant l'action de la partie qui est une continuation du froid absolu, et qui par conséquent lui est analogue, est capable de se détruire en produisant la chaleur, s'il y a puissance ou disposition. Il est évident que la faiblesse ou le sentiment de faiblesse produit le froid; et il est encore

évident que le froid univerſel vient de l'eſtomac ; car toutes les fois qu'on ſent des maux de cœur il y a un froid univerſel; et cela eſt mieux prouvé en produiſant des nauſées à des animaux qu'on peut tuer, ou qui meurent durant cette affection de l'eſtomac. Les expériences que je fis pour m'aſſurer de ceci n'ont pas été très exactes, parce que je m'en ſuis rapporté à mes propres ſenſations.

Expérience. J'injectai trois grains tartrite de potaſſe antimoniée dans les veines d'une chienne, la quantité d'eau étant d'environ un once au bout de vingt minutes, elle eut une ſelle et laiſſa des vers. Une partie des excréments était très claire et compoſée principalement de bile. Quelque tems après elle eut deux ſelles de plus qui étaient claires et bilieuſes. Elle demeura aſſez tranquille environ trois heures, mais enſuite elle eut des convulſions, qui augmenterent, et à la fin elle perdit l'uſage des ſens eut des retirements des nerfs ; respirait à peine excepté au moyen du diaphragme, et elle avait un pouls bas et lent. Elle était très froide au toucher lorsque nous appliquames la main ſur ſa peau. Aux environ de douze heures après l'injection elle mourut.

Expérience. Je repetai la même expérience ſur une autre chienne, en ajoutant un grain de plus à l'injection. Elle vomit en moins d'une

minute après l'avoir reçu, elle faisait des efforts considérables, et rendait beaucoup de mousse, ce qui n'était que le mucus de l'estomac mêlé à l'air dans l'acte du vomissement. En moins de trois minutes elle eut une selle, qui était assez deliée et d'une apparence naturelle. Elle continua à vomir et à purger pendant plus d'une heure, et elle était très mal à son aise, à la fin elle s'en fut dans un coin sombre et s'y coucha, laissant de la mousse par la geule, et ayant des convulsions comme l'autre, et elle mourut cinq heures après l'injection. J'ouvris son cadavre immédiatement après sa mort, et je trouvai les intestins, le foye et le cœur beaucoup moins chauds qu'on ne les trouve ordinairement.

J'ai entendu des personnes qui avaient des affections de l'estomac et des intestins, dire, qu'elles sentaient évidemment un froid dans le ventre. J'ai connu un homme qui me dit un jour que chaque fois qu'il rendait l'air hors de l'estomac, il paraissait froid à sa bouche et même à ses mains, qui étaient de bien meilleurs guides pour cette sensation.

Une femme de 70 ans avait une toux violente, qui la faisait souvent vomir, et ce qui sortait de son estomac paraissait à la bouche comme de la glace.

Les affections morales produisent aussi un froid universel, mais ce sont des affections avec lesquelles l'estomac sympatise, produisant les nausées, des frissons, etc.

Une idée ou une vue desagréable produisent quelque fois une sensation prompte de mal de cœur, et la peau sympatise alors avec l'estomac, elle parait commencer, pour ainsi dire, dans la bouche ou l'œsophage, comme si quelque chose avait une tendance à monter; les muscles du col ont des mouvements convulsifs, et la tête est secouée violemment, et là une sensation desagréable est repandue dans tout le corps, allant directement du dos jusqu'aux pieds; ce qu'on exprime en disant que l'on devient comme de la chair de poule; et de là les mots d'horreur, de tremblement, etc. expriment les affections morales aussi bien que les corporelles. Une autre action se joint à celle du froid, c'est la sueur, de manière qu'il en résulte une sueur froide par toute la surface du corps. Ce froid sera partiel, car dans certaines maladies les sueurs froides ne sont que partielles, tandis que quelques parties restent convenablement temperées.

§. V. *Du tems où l'inflammation adhésive commence après sa cause ; et dans quels cas et quelles parties elle est imparfaite dans ses conséquences.*

Il est souvent impossible de déterminer la distance de tems entre l'impression qui devient la cause de l'inflammation, et l'action elle même, ce qui dépend de deux circonstances, qui sont, la nature de la cause excitante, et la susceptibilité des parties pour ces actions.

En découvrant des surfaces internes, l'inflammation est peut-être amenée plutôt que dans la plupart des autres qui ne sont pas à découvert ; car le motif est immédiat, et il n'y a pas de remission dans la cause même.

Son tems est sans doute plus regulier dans les maladies spécifiques. Chacune ayant un intervalle déterminé entre l'application de la cause excitante et l'apparution de la maladie, quoique dans quelques-unes il y ait une grande différence dans le tems de l'infection, mais dans celles qui viennent spontanement il doit être incertain ; cependant dans certains cas on peut assez bien s'en assurer, en supposant que la sensation est le premier effet de l'impression inflammatoire, et par ces circonstances il est

ſouvent très rapide. Le malade eſt attaqué d'une douleur violente dans la partie, à tel point qu'il eſt à peine en état de la ſupporter, et cette douleur eſt bientôt ſuivie d'une inflammation violente.

Une femme étant à ſe promener dans ſon jardin, fut attaquée tout-à-coup d'une douleur violente à la partie antérieure et moyenne de la cuiſſe, qui la fit boiter immédiatement ; peu après la peau changea de couleur, et ce changement s'étendit ſur environ la moitié de la cuiſſe ; cette partie devint enflée, et le gonflement parut aller jusqu'à l'os ; elle ſuppura enſuite le tout en peu de jours ; ceci parait être un cas bien marqué.

On s'aſſure mieux du commencement de l'inflammation après les accidents, car on doit dater de là, et on voit qu'il eſt plus immédiat ; car lorsqu'une bleſſure a été faite, l'inflammation ne commence que douze, dix-huit ou vingt-quatre heures après.

Il arrive cependant quelque fois que l'état adhéſif ne peut ſe borner lui même, et par conſéquent ne peut pas mettre de bornes à la ſuppuration. Ceci peut venir de deux cauſes, l'une eſt la violence de l'inflammation, et la promptitude de l'attaque de la ſuppuration qui s'étend avant que les parties ayent une union

fuffifante ; et même peut-être unie à une espèce de fuppuration dès le commencement, de manière que la fuppuration eft empêchée. L'autre c'eft que l'inflammation peut, à ce que je crois, être du genre eryfipélateux, fpécialement lorsqu'il y a une tendance du commencement à la mortification.

J'ai fouvent vu ce mêlange de l'inflammation adhéfive avec la fuppurative, ou la fuppurative précoce, ou ce mêlange de l'eryfipélateufe avec les autres, dans l'abdomen des femmes qui avaient été attaquées d'inflammations du peritoine après l'accouchement, et qui par cette circonftance devenait la caufe de leur mort.

Dans ces cas on trouve du pus mêlé avec la lymphe coagulante, comme s'il était formé avec elle ; car fans l'avoir été, il ne pourrait pas y être mêlé après la coagulation ; puisqu'on trouve auffi de la lymphe coagulante mêlée au pus, elle eft pour ainfi dire feparée de la furface enflammée par la formation de ce pus ; et dans ce cas où il y a tendance à la mortification dès le commencement, comme dans les hernies avec étranglement, on voit fouvent l'inflammation adhéfive et fuppurative qui marchent enfemble. Toutes ces caufes et ces effets rendent raifon de la violence des fymptomes, de la viteffe des progrès de la maladie

et de fes conféquences fatales, ou de ce qu'elle a lieu parfaitement avant la fuppuration.

Il parait d'après l'obfervation, que quelques furfaces du corps ne s'uniffent pas fi aifément que d'autres par le moyen de la lymphe coagulante, et il y a toujours, par conféquent, une plus grande quantité de cette matière fur fes furfaces, qu'il n'y en aurait eu fi l'union avait eu lieu defuite ; car on doit fuppofer que quand l'union eft faite l'extravafation eft à fa fin. Ainfi on voit (ce qu'on peut fuppofer) dans l'inflammation du cœur, que la lymphe coagulante eft jettée dehors en grande quantité, tandis qu'en même tems le cœur ne contracte pas d'adhérences avec le pericarde. Ceci n'a pas feulement lieu dans l'homme, mais auffi dans les animaux. J'ai vu dans un bœuf le cœur tout-à-fait recouvert de lymphe coagulante, à un tel point qu'il y avait des endroits où elle avait un pouce d'épaiffeur. La furface externe des cœurs qui font dans cet état ont une apparence extraordinaire, la furface externe de la lymphe coagulance eft très irrégulière, ayant la figure d'une éponge, et la bafe du cœur eft très ferme et très folide. Cependant dans plufieurs circonftances on trouve le cœur adhérent au péricarde, et généralement ils font affez ferrés l'un contre l'autre, ce qui nous porte à croire que l'étendue de mouvement de l'un fur l'autre

n'est pas très grande. Ces adhérences affectent beaucoup le pouls, ce qui est une bonne raison pourquoi la nature les évite tant. D'un autre côté il semble (par l'observation) que ni la pie-mère, ni la dure-mère, ne sont capables de jetter beaucoup de lymphe coagulante, car là elle produirait la compression; et par conséquent on voit rarement des adhérences dans cette partie; on voit rarement les parties environnantes adhérentes assez fortes pour tenir la matière renfermée à la surface suppurante, en conséquence des accidents qui produisent la suppuration de cette partie.

L'inflammation de la peau, ou celle qui approche de la peau, produit en général une séparation de l'épiderme, souvent des cheveux ou des ongles. Ces effets viennent plutôt ou plus tard selon la nature et le degré de l'inflammation, mais plus particulièrement selon sa nature; ils ont lieu le moins et le plus tard dans la vraie inflammation adhésive, laquelle est toujours accompagnée de la plus grande force. Dans ces cas la séparation n'a lieu que lorsque l'inflammation est cessée; et comme une preuve de ceci, on peut voir dans la goutte qu'elle est moindre et qu'elle vient la dernière; car c'est toujours une inflammation salutaire, autrement elle n'aurait pas lieu; mais dans les temperamens faibles, au commencement de la

maladie, il y a ſouvent des veſſies qui ſont remplies de ſérum, quelque fois de lymphe coagulante, etc. L'une et l'autre de ces maladies ont quelque fois une petite teinte de ſang rouge; lorsque l'inflammation eſt d'un genre faible et tendante à la mortification, l'épiderme ſe ſepare ordinairement durant le tems de l'inflammation, la ſeparation commencant presqu'avec elle, et enſuite les veſſies ſont remplies de ſérum, et ſouvent avec des globules rouges; on peut obſerver dans les bleſſures de la peau qu'on ne laiſſe pas réunir par la première intention, qu'une ſeparation de l'épiderme a lieu aux bords de la playe, et elle s'étend ſelon la nature de l'inflammation, qui eſt ſelon la nature de la conſtitution; cela eſt encore accompagné par des apparences qui ſuivent la maladie, comme les bords mous, et la matière deliée et claire: je crois que dans les temperamens faibles elle dépend de l'action de l'inflammation ſeule, mais dans les temperamens robuſtes elle dépend d'un état dans lequel les parties ſont laiſſées pour ſeparer l'épiderme.

Cette ſeparation vient, à ce que je crois, d'un degré de faibleſſe, qui approche d'une espèce de mort dans les connexions qui existent entre la peau et l'épiderme, parce que la vie eſt naturellement faible dans cette partie.

Elle a encore lieu dans le commencement de la mortification ; elle eſt plus grande dans l'inflammation œdémateuſe et eryſipélateuſe, et c'eſt la première opération de la putrefaction des cadavres. Je crois auſſi qu'un veſicatoire, de l'eau bouillante, etc. ne font que tuer les parties uniſſantes. Par ce moyen il y a irritation dans la peau et l'extravaſation eſt en proportion de cette irritation.

La connexion de l'épiderme eſt plus ou moins détruite dans toutes les inflammations de la peau ; car on voit rarement une inflammation de la peau où l'épiderme ne tombe pas plutôt ou plus tard ; on obſerve que la peau ſe péle par écailles, après que l'inflammation a ceſſée, et elle commence le plus près de l'inflammation. (*)

(*) On doit obſerver que quand l'inflammation attaque les extrêmités des doigts ou des orteils, de manière qu'elle y produiſe la ſuppuration ſoit dans la ſubſtance de ces parties ; quoique ne ſoit pas plus large qu'un bouton, ou ſeulement ſur la ſurface de la peau, il en réſulte une grande ſeparation de l'épiderme, pas entièrement à cauſe de l'inflammation, mais aidée par elle : cela eſt dû principalement à ce que l'épiderme ne céde pas dans cet endroit, étant très fort, de manière qu'une espéce d'abcès occupe presque toute la ſurface du doigt, etc. Cette tumeur devrait être ouverte de bonneheure pour pour prévenir cette ſeparation autant qu'il eſt poſſible, et pour l'empêcher de s'étendre trop avant.

§. VI. *Du médium unissant dans l'inflammation.*

Chaque nouvelle substance qui est formée est, ou pour un objet salutaire, ou elle est maladive : la première consiste dans les granulations, et les adhérences de la première ou de la seconde intention ; et toutes peuvent être considérées comme un rétablissement des principes rationnels et des puissances d'accroissement, au lieu que les substances maladives sont pour ainsi dire des monstres.

Dans l'inflammation adhésive les vaisseaux étant grossis comme je l'ai décrit, deviennent sembables à ce qu'ils étaient dans le jeune sujet, et commencent à separer de la masse quelques portions de lymphe coagulante avec du sérum, de même que des globules rouges, et les rejettent sur la surface interne ; c'est probablement au moyen des vaisseaux qui se forment alors, et qui couvrent les parois des cellules qui s'unissent aisément à celles avec lesquelles elles sont en contact, formant le premier progrès de l'adhérence.

Ceci a vraiment lieu, et il est évident que cet effet vient en conséquence de l'inflammation ; les observations suivantes le prouverons. Dans les grandes cavités on peut faire les

expériences avec certitude ; lorsqu'elles sont enflammées on voit repandue sur les parois ou dans la cavité une substance exactement pareille à la lymphe coagulante lorsqu'elle est separée du sérum, et du sang rouge après la saigné ordinaire. Il est probable qu'on voit mieux dans l'inflammation des grandes cavités susdites quand le sang est jetté hors de la circulation à raison d'un état inflammatoire des vaisseaux, et que le sang même unit les parties ensemble. Par exemple, je l'ai souvent observé au péritoine de ceux qui mouraient en conséquence de l'inflammation de cette membrane. Les intestins sont plus ou moins unis les uns aux autres, et à raison du degré d'inflammation, cette union est plus ou moins forte, dans quelques-uns elle est si forte qu'elle demande une certaine puissance pour pouvoir separer les intestins ; (*) la tunique commune est, pour ainsi dire, perdue, étant devenue

---

(*) Les adhérences en conséquence d'inflammation deviennent bientôt très fortes, et sont bientôt prolongées ; il est probable qu'aussitôt qu'elles sont organisées elles s'adaptent elles mêmes à leur situation ou à la néceffité. Ainsi le chien à qui on ouvrit le ventre pour blesser des vaisseaux lactés, étant tué le neuvième jour, avait ses intestins unis ensemble par des adhérences dans plusieurs endroits, et ces adhérences étaient très solides et fort longues.

cellulaire, comme le tiffu cellulaire. Lorsque les vaiffeaux de cette partie font injectés on voit que dans ces parties où il y a eu une lacération faite avant l'injection, cette injection parait fur cette furface comme des petites gouttes ou tâches, ce qui fait voir que les vaiffeaux ont paffé à la furface des inteftins même.

Dans les parties où l'union avait été confervée, j'ai obfervé trois chofes. Primo, en feparant les parties unies dans des endroits, je pouvais voir les vaiffeaux qui venaient à la furface des inteftins, et qui s'y terminaient tous à la fois. Secondo, dans d'autres endroits j'ai vu les vaiffeaux paffer des inteftins dans la fubftance extravafée, et s'y ramifier. Tertio, le vaiffeau était pleinement continué de l'ancien dans le nouveau.

Dans un grand nombre de circonftances j'ai obfervé qu'il y avait dans la fubftance de l'extravafation un grand nombre de tâches de fang rouge de manière qu'elles paraiffaient bigarrées. On pouvait obferver la même apparence à la furface de feparation, entre la nouvelle fubftance et l'ancienne, étant comme des pétechies. On devrait confidérer comment ce fang rouge a pu pénétrer là, fpécialement parce qu'une grande partie s'eft trouvée dans la fubftance du coagulum. — A-t-il été extravafé avec la lymphe coagulante? Dans ce cas je croirais

plutôt qu'il y aurait été plus repandu, si non, plus attaché à l'intestin, et non au centre du coagulum ; comme si c'avait été une extravasation, on aurait pu croire que c'était une extravasation d'injection, mais il n'y en avait point eu dans cet endroit ; j'ai conclu par conséquent que les parties ont la puissance de faire des vaisseaux et du sang rouge indépendant de la circulation. Ceci parait évident dans l'oiseau dans l'œuf.

J'ai observé en traitant du sang, qu'il était capable de devenir vasculaire lorsqu'il était déposé, soit par accident ou par un usage particulier, et j'avais raison de croire qu'un coagulum, ou de la lymphe coagulante avait la puissance de devenir vasculaire en soi même, lorsque le coagulum ou la lymphe était fourni de sang ; et j'en ai donné pour exemple le coagulum qui se trouvait dans une grosse artère. En traitant de l'union par la première intention, j'ai aussi expliqué la communication établie par le médium unissant qui devient vasculaire, et ces vaisseaux qui s'unissent en se croisant par un procédé appelé inosculation. Le même raisonnement est applicable à l'union par le moyen de l'inflammation adhésive ; car c'est le sang qui dans tous les cas doit devenir vasculaire ; mais cela a lieu plutôt ou plus tard, à raison de la nécessité apparente.

Dans

Dans quelques-uns il devient immédiatement vasculaire ; dans d'autres ce n'eſt que tard ; et dans quelques autres presque jamais, ſelon le degré d'utilité qui doit réſulter de ce changement. Lorsqu'il devient vasculaire de bonne-heure, là les vaiſſeaux ſont en plus grand nombre, les deux effets dependants du même principe.

L'extravaſation de ſang ou ſeulement de lymphe, devient vasculaire presqu'immédiatement lorsqu'elle eſt jettée dans la cavité de l'utérus humain au tems de la conception. Ici il y a une opération néceſſaire qui doit avoir lieu, et qui eſt plus que le ſimple ſupport de l'extravaſation ſeule ; mais lorsque cette extravaſation eſt jettée dehors par accident ou pour produire des adhérences, l'intention immédiatement remplie ſans le ſecours des vaiſſeaux, et la vascularité ne devient néceſſaire qu'enſuite ; elle eſt par conſéquent dans ce cas une conſidération ſecondaire et non une immédiate. Mais dans le cas d'impregnation elle doit être immédiate, car l'extravaſation ſeule ne remplirait pas l'intention. Cela fait voir que cette extravaſation eſt très différente de celle des menſtrues.

Les nouveaux vaiſſeaux qui ſont formés dans la ſubſtance nouvellement extravaſante et uniſſante, deviennent utiles durant l'état d'adhérences et celui de ſuppuration.

Dans le premier, ils ſervent à donner une puiſſance d'action à cette nouvelle ſubſtance, ce qui contribue à empêcher la ſuppuration. Dans le ſecond, lorſque cela ne peut avoir lieu, ils aident à former une baſe vaſculaire pour les granulations.

Lorſque l'on coupe dans les parties enflammées après la mort, on les trouve fermes et ſolides, reſſemblant à une ſection d'un citron, ou à quelque tumeur œdémateuſe où on ſait que l'extravaſation a eu lieu.

Cette apparence vient de ce que les cellules du tiſſu cellulaire et autres interſtices des parties ſont chargés de lymphe coagulante extravaſée; par là elles ſont cimentées enſemble et deviennent inacceſſibles à l'air, n'étant plus alors analogues au tiſſu cellulaire ordinaire ou aux parties naturelles. Dans beaucoup d'endroits où cette extravaſation a eu lieu en grande quantité, elle ſe forme par la ſuite dans le tiſſu cellulaire.

J'ai obſervé que ce mode de ſeparation de la lymphe coagulante n'eſt pas particulier à l'inflammation; elle eſt ſeparée dans beaucoup de maladies.

Elle eſt employée à former des tumeurs, etc. où l'inflammation ne parait pas devoir être

une cauſe excitante ; et on voit ſouvent que les périodes adhéſifs dégénérent pour ainſi dire, ou ſe terminent par la formation d'un kiſte pour contenir le corps qui était la cauſe de l'inflammation. Ainſi il ſe forme un ſac pour contenir une balle, un morceau de verre, etc.

Il n'eſt pas néceſſaire de donner des exemples de toutes les ſituations poſſibles où les adhérences peuvent être produites ; elles peuvent avoir lieu toutes les fois qu'il y a deux ſurfaces internes en contact. Je ne ſaurais donner un meilleur exemple de ſon utilité dans l'économie animale qu'en rapportant l'expérience ſuivante : je voulu ſavoir comment les parties ſe réintégraient, ou ſous quelle forme elles ſe guériſſent dans les playes qui penétrent dans la poitrine, (un grand nombre desquelles j'ai vu aux armées) où la ſuppuration était ſurvenue ſur toute la cavité de la poitrine, auſſi bien que ſur la ſurface des poumons, et où les poumons adhéraient ; lorsque ceux-ci ou d'autres parties perdaient leurs diſpoſitions à la ſuppuration, et ſe dilataient de manière à remplir la cavité du thorax. Pour m'aſſurer de ceci autant qu'il était poſſible, je fis l'expérience ſuivante ſur un chien.

Au mois d'Octobre 1777, je fis une ouverture entre les côtes qui pénétraient dans la poitrine, et je touchai les bords de la playe

avec un caustique pour les empêcher de se réunir par la première intention ; et alors je laissai aller le chien comme il voulut. L'air passant dedans et dehors de la poitrine par la playe. Il mangea pendant quelques jours, mais son appetit commenca à diminuer graduellement. Il respirait avec une difficulté qui augmenta ; il se couchait principalement sur le côté, où on se couche lorsque le poumon d'un côté seulement est malade ; et il mourut le onzième jour. En ouvrant le corps, je vis que les poumons ruinés passaient directement en travers de la poitrine et étaient attachés autour de la partie interne de la playe de manière qu'ils empêchaient toute communication extérieure de la part de la poitrine. Cette circonstance des poumons passant en travers dans la poitrine, venait de ce qu'il s'était toujours couché sur ce côté, ce qui, je crois, n'avait été qu'accidentel.

La cavité de la poitrine était toute remplie d'air. La partie de la surface externe des poumons qui n'adhérait pas, c'est-à-dire la face supérieure du diaphragme, et la partie de la plévre qui couvre les côtes, était entièrement sans inflammation et sans suppuration ; cette cavité étant devenue par ces adhérences une cavité parfaite, montre que l'air seul n'a aucun pouvoir pour exciter à l'inflammation

lorsque la cavité est d'ailleurs parfaite, ce que les adhérences avaient effectué ; ceci montre encore que les adhérences de deux surfaces autour de la partie découverte, exclus toutes les parties de la nécessité de l'inflammation, comme je l'ai expliqué au traité de l'inflammation.

Par la connexion qui existe entre les puissances vitales des solides et des fluides, on peut à peine supposer qu'une action si extraordinaire puisse avoir lieu dans le systeme vasculaire sans produire ses effets sur les fluides ; et par conséquent en raisonnant on pourrait supposer que la lymphe coagulante subit un changement à son passage par les vaisseaux enflammés, ce qui l'oblige à se coaguler plus immédiatement, ou plutôt qu'elle ne le ferait autrement. (*)

Dans ces cas d'inflammations du bras après la saignée, et dans celles en conséquence d'autres causes, on voit que les cavités des

(*) Ceci est contraire à la disposition du sang inflammatoire lorsqu'il est pris hors des vaisseaux et qu'on le laisse subir ses changemens spontanés, par là il parait que l'affection générale du sang (ce que j'appele sympatie de la lymphe coagulante avec l'irritation universelle) est différente de ses affections ou dispositions lorsqu'il est employé pour les moyens d'union.

veines ſont dans beaucoup d'endroits tapiſſées, et dans d'autres réunies au moyen de la lymphe coagulante. Cependant ſi cette lymphe coagulante eſt analogue dans ſes productions à celle que nous avons décrite, elle doit avoir été rejettée hors des vaiſſeaux, ces vaiſſeaux l'ayant ſeparée et rejetté dans la cavité de la veine, et là elle doit s'être coagulée immédiatement; dans cette ſeparation d'avec le ſang, elle doit par conſéquent avoir ſubi quelque changement, venant des actions des vaiſſeaux; car ſi cette lymphe n'étant que de la lymphe coagulante avec ſes propriétés ordinaires, ou celles communes à la lymphe qui circule dans la même veine qui la reçoit, dans ce cas elle ne ferait que continuer à jetter dans la veine de la lymphe coagulante, en addition de celle qui circule, et par conſéquent elle aurait été rapportée au cœur avec le ſang, comme une partie de la maſſe commune. De là on peut ſuppoſer que cette matière coagulante n'eſt pas ſeulement la lymphe coagulante, comme elle eſt lorsqu'elle circule, mais un peu différente, ayant ſubi quelques changemens dans ſon paſſage par les vaiſſeaux enflammés, partageant de la diſpoſition des ſolides qui ſont enflammés, au travers desquels elle a paſſé. Ce procédé ne doit donc pas être regardé comme ſimple extravaſation; car je crois que l'œdéme eſt une conſéquence d'une ſimple extravaſation. Mais

cela peut être pris dans un autre point de vue, et ſur le même principe. Les vaiſſeaux enflammés peuvent donner une diſpoſition au ſang lorſqu'il circule lentement, pour ſe coaguler ſur leurs ſurfaces; et ceci eſt probablement l'idée la plus juſte des deux; parce qu'on voit que les vaiſſeaux, artères et veines, peuvent donner cette diſpoſition et dans une très grande étendue: on trouve dans le commencement de la mortification que le ſang ſe coagule dans les vaiſſeaux, de manière à les oblitérer entièrement, et ceci précédant, la mortification ſemble être fait expres pour aſſurer les vaiſſeaux avant qu'ils cédent; conſéquemment on ne peut pas douter qu'il y ait un principe coagulant donné au ſang par les vaiſſeaux; et comme une autre preuve de ce que j'amene, on peut obſerver que la lymphe coagulante extravaſée, qui produit les adhérences ou forme les tumeurs, (ce qui a lieu aſſez ſouvent) eſt toujours de la nature des ſolides leſés qui l'ont produit. Si le cas eſt vénérien, la nouvelle ſubſtance eſt de la même nature; s'il eſt cancereux, elle eſt cancereuſe; car j'ai trouvé qu'elle avait la puiſſance de ſouiller les parties étant abſorbée, comme la matière ou le pus produit par les ulcéres de ces maladies; les glandes abſorbantes étant ſouvent affectées par l'abſorption de la matière coagulante d'une mamelle ſkirreuſe.

Quelque soit le changement que la lymphe coagulante a subit dans cette opération, elle parait être toujours la même en ce qu'elle retient toujours la nature de la lymphe coagulante, et qu'elle posséde le principe vital; ceci est probablement dans un plus grand degré, et par conséquent la lymphe coagulante est encore plus propre à être formée dans une partie des solides du corps; ce dont je parlerai en traitant de l'état du sang dans l'inflammation.

Mais il n'est pas absolument nécessaire que la lymphe coagulante doive d'abord subir un changement dans les vaisseaux extravasés avant qu'elle devienne un solide vivant, ou qu'elle s'unisse aux solides vivans; car on voit que le sang extravasé hors d'un vaisseau rompu est également efficace pour cet objet; conséquemment les globules rouges ne retardent pas l'union, mais peuvent la provoquer.

§. VII. *De l'état du sang et du pouls dans l'inflammation.*

D'après ce qui a été dit de la puissance vitale du sang, je crois qu'on peut convenir qu'il doit être ordinairement affecté de la même manière que la constitution, et que la maladie doit avoir à peu près le même effet sur lui

qu'elle a fur le corps ; parce que le même principe vital eft partout. Ceci eft à peu près le cas ; car tant qu'une maladie n'ait affecté la conftitution, le fang refte dans le même état qu'avant ; mais fitôt que la conftitution eft affectée, le fang le devient auffi, et fubit les mêmes changemens, ce qui peut être attribué à la fympatie contigue qui exifte entre les vaiffeaux et le fang ; et on voit fouvent que les changemens dans le fang font fouvent auffi caractériftiques de la maladie qu'aucune autre partie du corps. Cela exprime une forte action, auffi bien qu'une faible ; mais comme il ne donne pas de fenfation, il ne peut pas porter à l'esprit toutes les variétés de maladies qui peuvent avoir lieu en lui ; mais je crois plutôt que fi le fang était affecté primitiviment, il y aurait une impreffion donnée à l'esprit, en ce qu'il affecte les vaiffeaux dans lesquels il circule. Cependant il n'eft pas toujours vrai que l'état du fang et les autres fymptomes expriment exactement la même chofe ; le fang exprime quelque-fois plus quelque-fois moins ; lorsque l'action des folides eft du genre inflammatoire, ou (ce qui eft la même chofe) lorsqu'il y a une trop grande action des folides, le fang admet promptement la féparation de fes parties vifibles, et la lymphe coagulante fe coagule plus lentement, mais devient plus ferme après la coagulation ; cette dernière circonftance cepen-

dant parait peu claire, car ſa fermeté peut venir de ſon manque de particules rouges, qui très certainement donnent au ſang une fragilité en proportion de leur quantité ; mais quoique cela puiſſe avoir quelqu'effet, c'eſt cependant fort peu ; car on trouve du ſang d'une contexture lâche dans quelques inflammations, lorsqu'il eſt privé de ſa partie rouge ; lorsque le ſang a cette diſpoſition on l'appele ſang gluant. Ces changemens dans la nature du ſang dépendent tellement des cauſes d'inflammations ſusdites, qu'il eſt impoſſible de dire s'ils ne conſtituent pas le premier effet univerſel produit par l'inflammation locale, et ſi l'univerſel eſt un effet de ce changement dans le ſang. J'ai vu un homme qui fut poignardé dans les lombes, et ſelon les ſymptomes conſéquens il paraiſſait qu'il avait quelque viscére de l'abdomen bleſſé. Au commencement il n'y avait d'autre ſymptomes qu'une légere douleur à la partie bleſſée, conſéquemment je me contentai de le ſaigner par précaution ſeulement, et le ſang était parfaitement naturel ; en moins d'un quart d'heure après il parut des ſymptomes conſtitutionnels, comme les nauſées, la rigidité, etc. et en ouvrant le même orifice, à effet de tirer encore du ſang, cette ſeconde quantité avait une couenne très forte et très épaiſſe à ſa ſurface, ayant toutes les apparences du ſang inflammatoire ; ce ſang reſta tel tant que cette diſpoſition

de la conftitution dura, ce qu'elle fit quelque tems, ce qui était prouvé par les faignées fubféquentes. La précipitation des globules rouges dans le fang lorsqu'il eft dans un état enflammé quoiqu'affez fréquent, n'en eft cependant pas toujours infeparable, ou en d'autres mots, (d'après le même principe) le fang n'eft pas toujours accompagné de cette apparence, lorsque les fymptomes vifibles font les mêmes. Une jeune femme fut attaquée d'une toux violente et d'une oppreffion dans la refpiration avec un pouls accéléré, dur et plein. Elle fut faignée, ce qui la foulagea; le fang était gluant, les fymptomes reparurent, et elle fut faignée une feconde fois, ce qui la foulagea encore, et le fang était plus gluant qu'auparavant, jusque là tous les fymptomes étaient d'accord; mais ils revinrent encore et furent plus violents que jamais; elle fut faignée une troifième fois, et une troifième fois foulagée; mais alors le fang n'était aucunement gluant, quoiqu'il fortit de la veine très librement. Dans cette obfervation le fang perdit cette difpofition dans la même maladie, quoique les fymptomes furent toujours les mêmes. Comme le fang enflammé laiffe une partie de lymphe coagulante degagée des globules rouges fur fa furface, et comme on peut rendre raifon de cela par les principes de la lymphe coagulante, qui dans ce cas ne fe coagule pas fi vite que quand le fang n'a pas

cette apparence, et comme la coagulation empêche toutes les expériences comparatives au ſujet du poids des globules rouges dans chaque, je fis une expérience pour voir s'ils s'enfonceraient dans le ſérum plus vite dans une espèce que dans l'autre; je pris le ſérum du ſang inflammatoire avec un peu de partie rouge, et je pris auſſi du ſérum ſans inflammation, avec environ la même quantité de partie rouge; je les mis dans des phioles de mêmes grandeurs; je les ſecouai en même tems, et je les laiſſai repoſer enſuite. J'obſervai que les globules rouges ſe précipitaient beaucoup plus vite dans le ſang inflammatoire que dans l'autre. Pour m'aſſurer ſi cela venait de ce que les globules rouges étaient plus péſants ou le ſérum plus léger, je verſai le ſérum hors de chaque phiole, autant degagé des globules qu'il était poſſible, et alors je mis la partie rouge de l'un dans le ſérum de l'autre, et je les ſecouai pour les bien mêler; et en les laiſſant repoſer les globules rouges ſe précipiterent également vite. D'après ces expériences il parait que la partie rouge du ſang inflammatoire était plus lourde que celle de celui qui ne l'était pas, et que le ſérum était plus léger, la différence était à peu près égale; car ſi on ſuppoſe que les globules étaient un dixième plus péſants, et le ſérum un dixième plus léger, alors la différence dans la précipitation des

globules rouges du sang inflammatoire, dans son propre sérum et dans celui qui ne l'était pas, serait comme un est à cinq ; et si on les changeait elle serait égale. Pour connaitre si le sang d'une partie enflammée était différent de celui tiré d'une partie non enflammée, je fis l'expérience suivante :

J'appliquai une sangsue sur une surface enflammée, et lorsqu'elle fut pleine, une autre sangsue fut appliquée au sein où il n'y avait pas d'inflammation, je les coupai en deux, et je reçus le sang dans deux tasses, entretenues à une chaleur modérée dans un plat rempli d'eau chaude ; les deux parties se coagulerent sans que le sérum s'en separe ; mais le sang inflammatoire était évidemment d'une couleur plus légere que celui de la partie non enflammée ; mais aucune n'avait l'apparence d'une croute à la surface.

Il n'est pas aisé de déterminer si la disposition à l'inflammation, et le changement produit dans le sang, vient d'une augmentation réelle de la vie animale, ou si ce n'est seulement une augmentation de disposition pour agir avec toutes les puissances dont la machine est déjà en possession ; mais il parait qu'il est certain que c'est l'un ou l'autre : il y a cependant des circonstances qui pourraient faire pancher la balance du côté de ce dernier, parce

qu'il y a ſouvent inflammation quand les puiſſances de la machine ne ſont que faibles, et où il parait qu'il n'y a d'exercice que de très faibles puiſſances, qui vient d'une irritation produite; dans ce cas le ſang donne des ſignes de faibleſſe quoiqu'il ſoit gluant.

Ceci parait avoir également lieu dans l'inflammation locale et dans la fièvre inflammatoire ou ſymptomatique. (*) Il eſt prouvé par la

(*) D'un autre côté il parait raiſonnable de ſuppoſer qu'il y a réellement augmentation de vie animale, car les femmes enceintes qui ſont en bonne ſanté, ont toujours le ſang gluant; et ceci eſt beaucoup plus remarquable dans les animaux qui ſont dans une ſemblable ſituation; ainſi il parait néceſſaire qu'un animal ait ſes puiſſances augmentées toutes les fois qu'il eſt mis dans une ſituation où il faut davantage de cette puiſſance: dans les femmes enceintes il y a un procédé qui quoique naturel, n'eſt pas ordinaire, et qui demande une grande étendue de puiſſance, et en conſéquence les puiſſances ſont produites. Ce procédé dans les femmes enceintes, quoique ſemblable à la fièvre dans beaucoup de ſes ſymptomes, en eſt cependant très différent; car une fièvre actuelle entretenue pendant neuf mois, pourrait détruire le ſujet, tandis que d'un autre côté beaucoup ſont ſoulagées par ce procédé.

Si ces obſervations ſont juſtes, ce ſang ne devrait pas être appelé ſang inflammatoire, mais ſang dont les puiſſances de vie ſont augmentées.

méthode de traitement que c'est une augmentation de l'un et de l'autre, et que l'effet sensible qui est produit vient de ce que l'action a lieu dans les solides et les fluides, c'est ce qui sera mieux expliqué lorsque je traiterai des moyens curatifs : d'un autre côté lorsqu'il y a grande debilité dans les solides où les puissances de préservation (les premières puissances animales) sont faibles, et par conséquent les actions, et lorsque par là le corps doit avoir une tendance à la dissolution, alors on voit le contraire de ce que j'ai dit de cette apparence du sang. Au lieu de se separer distinctement, et de se coaguler fermement, la masse entière du sang reste mêlée, et se coagule à peine, elle devient seulement d'une consistance un peu plus épaisse.

Cet effet ou apparence a lieu souvent chez ceux qui meurent instantanement. Je crois que dans ce cas le sang meurt le premier et aussi instantanement.

Dans le commencement de beaucoup de maladies, et même pendant la durée entière de plusieurs, la situation du sang parait être un objet essentiel pour la nature. Dans quelques-unes le sang abandonne la peau et les extrêmités, et sans doute les petits vaisseaux en général; car quand on peut observer les parties internes, on trouve la chose ainsi, comme la bouche

en général, les yeux, etc. il ſurvient une pâleur générale, ce qui ſe voit beaucoup mieux aux levres, et même il y a ſouvent des convulſions ou des retiremens de nerfs aux parties externes viſibles, ſpécialement aux yeux de manière que la perſonne parait malade, et ſouvent parait mourante. Le pouls eſt en même tems petit, ce qui montre que tout le ſyſteme artériel eſt en action.

Ceci parait venir de debilité ou de manque de puiſſances dans la conſtitution pour agir par ces diſpoſitions qui exiſtent alors, de manière que toutes les puiſſances ou matériaux de la vie ſont appelées dans la partie vitale, et les parties externes ſont livrées à elles mêmes. C'eſt le cas dans les évanouiſſemens, le friſſon d'une fièvre intermittente; les friſſons ou le commencement d'une fièvre; la rigidité ou les commencemens des exacerbations; cela a encore lieu dans la phthiſie.

Dans le commencement des maladies cela ne parait pas venir d'une debilité réelle de la conſtitution, mais de la nouveauté de l'action et par la ſuite d'une debilité de cette action, et de là ſeulement; mais dans la phthiſie, où il y a une debilité réelle, ces apparences viennent de cette cauſe; cependant dans cette maladie la debilité eſt accompagnée de l'état contre nature de l'action.

Lorsqu'il

Lorsqu'il y a des puissances réelles, on dirait que la nature lutte contre la nouvelle disposition, et elle devient en partie ou entièrement détruite, or le sang est alors déterminé à la peau, et dans les petits vaisseaux en général; alors le pouls devient plein; toute l'action parait être là, et la peau devient chaude; lorsque cette action de la peau cesse, il survient une perspiration, et la nature parait se reposer; dans quelques maladies cette cessation est parfaite pendant un certain tems, comme dans les fièvres intermittentes; quelque-fois entièrement comme dans les rheumes légers; quelque-fois encore imparfaitement comme dans les fièvres continues, où la cessation ne parait venir que de lassitude, ce qui empêche la continuation de l'action, sans altération dans la disposition.

Dans d'autres maladies le sang est très promptement jetté sur les parties externes. Le visage parait enflé, les yeux gros, la peau rouge, seche et dure au toucher.

Ces symptomes appartiennent plutôt aux fièvres putrides et ont moins de rapport avec la chirurgie que les précédents.

Le pouls est souvent un signe frappant de l'état de la constitution, quoique cela ne soit pas toujours; mais comme le pouls n'a jamais

qu'une circonſtance qui l'accompagne et que nous pouvons réellement meſurer, toutes les autres étant à referer à la ſenſation de celui qui doit en juger, l'état vrai du pouls n'eſt pas aiſé à connaitre. La connaiſſance du mou, du dur et du treſſaillant ſont les ſeules qu'on puiſſe acquérir avec certitude par l'habitude de tâter les pouls dans ces différens états, et encore beaucoup de gens ne peuvent pas y atteindre; car il eſt rare que la ſenſation ſimple de l'esprit ſoit ſemblable dans deux perſonnes. Il arrive ainſi eu égard à la muſique, car ce qui parait desagréable et hors d'harmonie à une oreille, qui eſt delicate et accoutumée à l'harmonie des ſons, paraitra très harmonieux à une autre.

Feu le Docteur *William Hunter* était un exemple de ceci; car quoiqu'il fut extrêmement inſtruit ſur la plupart des choſes, il ne put jamais ſentir cette diſtinction delicate dans le pouls que beaucoup d'autres ſentaient, et croyait qu'il y avait plus delicateſſe dans la diſtinction que l'on n'en trouvait réellement. La fréquence des pulſations dans un tems donné eſt meſurable par des inſtrumens; la vivacité dans les battemens avec une pauſe, eſt meſurable au toucher; mais ces particularités delicates dans le pouls ne ſont que des ſenſations de l'esprit. Je crois avoir été certain pluſieurs fois

que le pouls avait une discordance desagréable dont d'autres ne s'étaient pas appercus, tandis qu'ils n'avaient fait attention qu'à ſa fréquence et à ſa force ; et c'eſt peut-être cette discordance qui eſt la diſtinction ſpécifique entre la maladie conſtitutionnelle ou l'irritation et la ſanté ; la fréquence des pulſations peut ſouvent venir d'un ſtimulus, mais alors le battement eſt mou ; cependant on ne doit pas regarder la moleſſe comme une marque de ſanté, c'eſt ſouvent un ſigne de diſſolution ; mais alors il doit y avoir d'autres ſymptomes qui l'accompagnent.

En conſidérant les particularités du pouls, il eſt toujours néceſſaire d'obſerver qu'il y a conſtamment deux puiſſances qui agiſſent pour les produire, le cœur et les artères ; qu'une partie du pouls appartient au cœur ſeul, une autre aux artères ſeules, et la troiſième eſt un compoſé des deux ; mais les actions du cœur et des artères ne correspondent pas toujours ; le cœur peut être dans un état d'irritation et agir avec viteſſe dans ſon ſyſtole, tandis que les artères peuvent agir avec lenteur ; car le cœur doit être conſidéré comme une partie locale, tandis que les vaiſſeaux doivent être conſidérés comme univerſels et même conſtitutionnels. Le battement (qui eſt le pouls) un certain nombre en font faits dans un tems donné, de là le pouls eſt appelé lent ou accéléré. Leur regu-

larité et leur irrégularité quant au tems, et la vivacité du battement lui même appartient au cœur. La viteſſe de l'action du cœur a ſouvent lieu quoique les pulſations ne ſoient pas fréquentes, ce qui donne une espèce de repos ou halte à l'artère ou au pouls, ſpécialement s'il n'eſt pas fréquent. La dureté, le treſſaillement par vibrations, la lenteur du ſyſtole avec la plénitude et la petiteſſe du pouls appartiennent aux artères. Comme le pouls vient des actions des ſolides ou de la machine, ſon état devint par ſuite de ce analogue à la nature de la machine, et conſéquemment il eſt capable d'être dans un de ces états naturel et pathologique.

Dans la plupart des maladies de la conſtitution, ſoit qu'elles viennent de la conſtitution même, ou en conſéquence de maladies locales, où la conſtitution devient affectée par ſympatie, le pouls change d'un état naturel à un pathologique, dont le degré eſt reglé par ces affections. Cette altération eſt communement ſi conſtante, et regulièrement de la nature de la maladie, que c'eſt un des premiers modes d'intelligence auquel nous ayons recours dans nos recherches ſur ſa nature; mais ſeule elle n'eſt pas toujours un guide certain; car où il y a des particularités dans la conſtitution, on trouve que le pouls y correspond, et peut-

être dans une contradiction directe de l'état accoutumé de l'affection locale. Les mêmes parties étant malades, donnent des ſignes très irreguliers et incertains dans les actions du cœur et des vaiſſeaux, telles que les maladies ou injures du cerveau.

Les variétés que le pouls admet ſont pluſieures. Il eſt augmenté dans le nombre de ſes battemens où il eſt diminué. Il eſt regulier ou irregulier, quant au tems, dans ſes battemens; il eſt vif dans ſon diaſtole, et lent dans ſon ſyſtole; il eſt dur dans ſon diaſtole et il a des vibrations dans le ſyſtole.

Dans pluſieurs circonſtances, ſurtout quand la conſtitution eſt dans un état d'irritation, le pouls eſt vif et fréquent dans le nombre de ſes battemens dans un tems donné, et l'artère devient dure par une contraction conſtante ou ſpasmodique de ſa tunique musculaire, de manière qu'elle donne une ſenſation de dureté au toucher; le diaſtole n'eſt pas regulièrement uniforme et mou, mais procéde en avant par un grand nombre de pauſes ou interruptions, qui ſont ſi vives qu'elles donnent une ſenſation de vibration, ou ce qu'on exprime par treſaillement.

Le pouls avec ces dispoſitions ou modes d'actions peut être plein ou petit.

Ces deux effets opposés ne viennent pas d'une différence dans la quantité du sang, comme on pourrait d'abord le supposer ; je croirais plutôt qu'ils viennent d'une différence dans le degré de force, qui est plus ou moins, selon la nature des parties enflammées, et le degré d'irritabilité du malade. Ceci donne plus ou moins une disposition *anti-diastolique* aux artères ; et tandis qu'elles ont la puissance de contraction et sont dans un état d'irritation, cet effet a toujours lieu.

Il est certain au moins que les artères dans cet état de la constitution, ne se dilatent pas aussi aisément et aussi pleinement que dans les autres tems, et cela doit varier très promptement, (si l'irritation universelle varie de même) il est plus raisonnable de supposer que c'est un effet immédiat des artères, plutôt qu'une augmentation et une diminution de la quantité du sang.

Si cela est réellement vrai, on doit alors croire naturellement que le mouvement du sang dans les artères doit être augmenté en proportion de leur volume diminué ; à moins qu'on ne suppose aussi que le diastole ou systole, ou la contraction du cœur, est aussi diminué dans la même proportion. La première de ces idées est, je crois, la meilleure, parce qu'on voit que le sang abandonne la surface du corps

dans cet état de la conſtitution, comme je le ferai obſerver plus bas, et doit par conſéquent être ramaſſé dans les groſſes veines vers le cœur.

Si le cœur devait ſe dilater et rejetter tout ſon contenu à chaque ſyſtole, la vélocité du ſang dans les artères dans un tel état de contraction des artères ſerait immenſe, et il pourrait alors être envoyé dans les plus petits vaiſſeaux à la ſurface du corps, ce qui n'eſt certainement pas.

Le pouls vif, dur et vibrant eſt généralement un precurſeur de l'inflammation, et ſouvent l'accompagne; et ſoit qu'il ſoit accompagné de plénitude ou autrement, il dépend beaucoup de la partie qui eſt enflammée, ce qui augmente ou diminue l'irritabilité, ce que je décrirai en parlant des différentes parties enflammées.

Dans cet état de la conſtitution qui produit un tel pouls, le ſang qui parait n'être qu'un corps paſſif ſur lequel le cœur agit, de manière à produire le diaſtole de l'artère, et ſur lequel les artères réagiſſent pour former le pouls complet, ce ſang, dis-je, eſt généralement trouvé dans un état différent de celui où il eſt lorſqu'il n'y a aucuns de ces ſymptomes dans le pouls; ils s'accompagnent toujours les uns les autres, ou ſont les cauſes et les effets re-

ciproques de chacun en particulier; c'est ce que j'ai fait remarquer lorsque j'ai parlé de l'état du sang dans l'inflammation.

Par le compte que j'ai rendu de l'état du sang dans l'inflammation, et par celui que je viens de donner de celui du pouls dans la même action, on pourrait croire naturellement qu'ils s'expliquent mutuellement; ce qu'ils font dans un sens ; cependant ces apparences du sang et le genre de pouls, paraissent de tems en tems être en opposition l'un à l'autre dans les circonstances qui les accompagnent communement ; mais cela ne peut être connu qu'après que le malade a été saigné; lorsque le pouls est vif et dur, avec une espèce de vibration dans l'action, on a généralement du sang gluant. Ceci peut venir de la fièvre ou de l'inflammation, etc. qui affecte la constitution ou les parties vitales, celles-ci étant dans un état pathologique qui entretient une irritation de la constitution, qui sera toujours un symptome de cette affection ; mais lorsque le pouls n'est ni vif ni dur, qu'il soit plutôt bas et petit, il n'y a ni fièvre visible, ni inflammation, mais plutôt des symptomes forts et indéterminés, comme la douleur, qui est ambulante, ayant quelque-fois son siège dans un endroit et quelque-fois dans un autre, mais en même tems elle n'empêche aucune fonction naturelle;

cependant en ſaignant, le ſang eſt gluant, et il aura des fortes puiſſances de contraction, de manière qu'il bouillonne.

Un homme fut attaqué d'une douleur au côté droit; mais en frottant la partie, la douleur changeait de place; d'après cette circonſtance on ſuppoſa qu'elle avait des connexions avec les inteſtins; dans d'autres momens il était paſſablement bien, ſon pouls était bas et mou, et n'indiquant aucunement la ſaignée. Il demanda à l'être, et lorſqu'il le fut le ſang était extrêmement gluant, et ſe contracta de manière à rapprocher les bords et à former une ſurface concave. Le pouls devint plus plein, plus vif et plus dur. Il fut ſaigné une ſeconde fois; le ſang était le même, et les ſymptomes ci-deſſus augmenterent tant, que j'obſervai immédiatement après la ſeconde ſaignée, que le pouls était encore plus plein, plus vif et plus dur qu'il ne l'était avant la ſaignée. Je concevais bien pourquoi il était plus plein et plus vif, parce que j'avais ſouvent vu de pareils effets réſulter de la ſaignée, où il y avait eu un pouls oppreſſé et languiſſant; mais je puis dire que je n'avais jamais vu un ſeul cas où il devint plus dur et acquit la vibration, excepté lorſque la debilité ou la langueur était produite, et où le ſang était faible dans ſa puiſſance coagulatrice, étant plat à la ſurface coa-

gulée. Un autre manque de correſpondance ou irrégularité a lieu lorſque la conſtitution ſympatiſe avec une inflammation locale. Il y a des cas où le pouls devient lent et ſouvent irrégulier ; ceux-ci ſe rencontrent généralement chez tous ceux dont la conſtitution eſt affectée originairement ou par ſympatie, et là, je crois qu'il y a diſpoſition à la diſſolution, et peut-être à la mortification.

Un homme âgé de ſoixante-huit ans, avait une inflammation occaſionnelle à la jambe, laquelle s'ulcérait ſouvent, ce qui paraiſſait venir plutôt d'une defectuoſité dans la conſtitution qu'une affection locale. Dans ces indiſpoſitions ſon pouls excédait rarement quarante battemens dans une minute, et à meſure qu'il devint mieux, le pouls devint de plus en plus fréquent.

Les variétés du pouls venant du ſiège de l'inflammation et de la nature de la partie enflammée, ſeront expliquées lorſque je traiterai de l'inflammation dans différentes parties et ſituations.

§. VIII. *Des effets de l'inflammation sur la constitution, à raison de la structure des parties et la situation des structures analogues, soit vitales ou non vitales.*

Ces circonstances font une très grande différence dans les effets sur la constitution, qui viennent d'une inflammation locale ; car on verra qu'ils ne sont pas seulement en raison de la quantité de l'inflammation, mais encore selon la quantité et les parties combinés, (supposant que les constitutions sont égales) c'est ce que je vais traiter à présent separement.

Dans les parties communes, comme les muscles, le tissu cellulaire, la peau, etc. les symptomes sont aigus ; le pouls plein et fort, et de plus en plus à mesure qu'on le tâte plus près du cœur ; mais il n'est pas si vif que quand la partie en est éloignée ; parce qu'il y a moins d'irritabilité. L'estomac sympatise moins, et le sang est poussé plus avant dans les capillaires.

Si l'inflammation est dans une partie tendineuse, ligamenteuse ou osseuse, les symptomes sont moins aigus, l'estomac sympatise plus, et le pouls est moins plein, mais un peu plus

accéléré, parce qu'il y a plus d'irritabilité, et le ſang n'eſt pas pouſſé ſi avant dans les petits vaiſſeaux, et par conſéquent s'éloigne davantage de la peau.

Il parait qu'il n'eſt pas indifférent que l'inflammation ſoit aux extrêmités ſupérieures ou inférieures; c'eſt-à-dire près ou éloignée du cœur; car les ſymptomes ſont plus violents, la conſtitution eſt plus affectée et la puiſſance de réſolution parait être moindre quand la partie enflammée eſt éloignée de la ſource de la circulation, que lorſqu'elle en eſt près, même quand les parties ſont analogues, en textures et en uſages.

Quelque ſoit la marche que ſuive l'inflammation, et de quelque manière qu'elle ſe termine, le tout ſe fait plus aiſément près du cœur qu'éloigné de lui.

Toutes les parties qu'on peut en quelque ſorte appeler vitales, ne produiſent pas les mêmes effets ſur la conſtitution; et la différence parait venir de celle qui exiſte dans leurs connexions avec l'eſtomac. On doit obſerver que les parties vitales peuvent être diviſées en deux, l'une qui eſt en elle même immédiatement liée à la vie, comme l'eſtomac; l'autre où la vie dépend ſeulement de ſes actions ou ſes uſages; le cœur, les poumons et le cerveau doivent

ſeuls être conſidéréds de cette manière ; conſéquemment ils ont une affection ſympatique conſidérable avec l'eſtomac ; les ſymptomes ſont plutôt diminuant ; le pouls eſt accéléré, petit, et le ſang n'eſt pas envoyé dans les petits vaiſſeaux.

Si le cœur ou les poumons ſont enflammés, ſoit immédiatement, ou affectés ſecondairement comme par ſympatie, la maladie a des effets plus violents ſur la conſtitution qu'elle n'en aurait étant en même quantité, ſi la partie n'était pas vitale, ou dans une partie avec laquelle les parties vitales ne ſympatiſent pas ; car ſi elle eſt telle que les parties vitales ſympatiſent aiſément avec, l'action ſympatique des parties vitales affecte la conſtitution, comme dans l'inflammation du teſticule.

Dans ce cas le pouls eſt plus accéléré et plus petit que lorque l'inflammation a lieu dans une partie commune, comme les muscles, le tiſſu cellulaire et la peau ; mais là moins que ſi elle eſt dans l'eſtomac, et le ſang eſt plus gluant. Lorsque l'inflammation a ſon ſiège au cœur ſeul, ſes actions ſont extrêmement agitées et irrégulières. Si elle ſiège dans les poumons, le cœur ſeul ſympatiſe et ne permet pas un diaſtole plein et libre.

L'eſtomac ne ſympatiſe ordinarement pas dans

ce cas, ce qui est la raison pourquoi l'inflammation ne tombe pas; mais il faut observer que je fais une grande différence entre l'inflammation des poumons, appelée ordinairement pleuresie, et ces maladies qui commencent lentement, et trainent très longtems, et qui sont vraiment scrophuleuses, produisant la phthisie; car dans ces maladies on sent le pouls hectique et non l'inflammatoire.

Si l'estomac est enflammé, le malade sent une oppression et une dejection pendant toute la marche de l'inflammation; la vie animale simple parait être lesée et diminuée, de la même manière que la sensation est diminuée lorsque le cerveau est lesé; le pouls est généralement bas et accéléré, la douleur est obtuse, forte et oppressive, et telle que le malade peut à peine la supporter.

Si les intestins sont fort affectés, les mêmes symptomes ont lieu, spécialement si l'inflammation est à la partie supérieure du canal; mais si ce n'est que le colon qui est affecté, le malade est plus éveillé; et le pouls est plus plein que lorsque l'estomac seul est enflammé.

Si c'est à l'utérus, le pouls est extrêmement accéléré et bas; si c'est un testicule, la douleur est poignante, le pouls est accéléré, mais pas fort.

Lorsque l'inflammation eſt ou dans les inteſtins, ou dans les teſticules, ou dans l'utérus, l'eſtomac ſympatiſe généralement avec eux, ce qui produit ou augmente les ſymptomes particuliers à l'eſtomac. Dans l'inflammation du cerveau le pouls varie plus que dans aucune autre inflammation de parties différentes ; et on juge du ſiège de l'inflammation dans cette partie beaucoup plus par les autres ſymptomes que par le pouls. Je crois qu'il eſt quelque-fois accéléré, bas, comprimé, plein, etc. et tout cela peut s'accorder avec les autres ſymptomes, comme le delire, la ſtupeur, etc.

On doit obſerver que lorsque l'attaque des organes qui ſont liés à la vie, eſt fatale, les effets de l'inflammation ſur la conſtitution parcourent leurs différentes périodes avec plus de rapidité que lorsque cela arrive à d'autres parties ; de manière qu'à ſon commencement, elle a les mêmes effets ſur la conſtitution que ceux qui ſont produit dans la ſeconde période dans les autres parties. La debilité vient de bonneheure, parce que l'inflammation s'empare immédiatement des actions vitales, et dans ces parties la ſympatie univerſelle vient plus aiſément, parce que les connexions de ces parties par ſympatie ſont plus immédiates ; et ſi la ſympatie eſt analogue à l'action, le tout reſide en quelque ſorte dans la même action.

Si l'inflammation vient à une partie qui ne ſoit pas très eſſentielle à la vie, et avec une violence telle qu'elle affecte les actions de la vie, ou qu'elle produiſe la ſympatie univerſelle, le pouls eſt plus plein et plus fort qu'à l'ordinaire; le ſang eſt envoyé plus avant dans les vaiſſeaux capillaires que lorsque l'inflammation eſt à une partie vitale; le malade après avoir éprouvé une espèce de rigidité occaſionnelle, eſt tout-à-coup ranimé, parce que les actions de la partie le ſont; et les effets ſur la conſtitution ſont tels qu'ils n'embaraſſent aucune opération des parties vitales. Elle va toujours plus avant ou a plus de violence en elle même avant que la conſtitution ſoit également leſée par elle, et les ſymptomes conſtitutionnels qui ſont produits à la fin, viennent ſimplement de la violence de l'inflammation; mais ceci peut avoir lieu plus ou moins; ſelon les circonſtances; et à raiſon de la nature des parties, ſoit actives comme les muscles, ou inactives comme les tendons; c'eſt encore ſelon la ſituation du même genre de parties, auſſi bien que ſelon la nature de la conſtitution. Si elle eſt fort et peu irritable, le pouls eſt comme ci-deſſus; mais ſi au contraire elle eſt très irritable et faible; comme chez beaucoup de femmes qui menent une vie ſedentaire, le pouls eſt vif, dur et petit au commencement de l'inflammation, comme dans celle des parties vitales. Le ſang peut

peut être gluant, mais eſt toujours plat et mou à ſa ſurface.

§. IX. *Réflexions générales ſur la réſolution de l'inflammation.*

Nous voici arrivés à la partie la plus difficile du ſujet, car il eſt beaucoup plus aiſé de décrire des actions, que d'en aſſigner les motifs ; et ſans être en état d'aſſigner ces motifs, il eſt impoſſible de ſavoir quand et comment on peut ou doit dompter les actions ou les faire ceſſer. J'ai eſſayé de demontrer qu'un corps animal eſt ſuſceptible d'impreſſion produiſant l'action : que l'action en quantité eſt en proportion compoſée de l'impreſſion, la ſuſceptibilité de la partie, et la puiſſance d'action de la partie ou du tout ; et en qualité elle eſt à raiſon de la nature de la puiſſance qui produit l'impreſſion et des parties affectées. J'ai auſſi demontré que les impreſſions ſont capables de produire ou d'augmenter les actions naturelles, et ſont alors appelées ſtimulants : mais elles ſont capables auſſi de produire trop d'action, auſſi bien que des actions depravées, contre nature et généralement tout ce qu'on appele actions leſées. J'ai deſigné les premières ſous le nom général d'irritation : les depravées, etc. viendront plus à leur place en traitant des actions particulières ou ſpécifiques.

Ainsi puisqu'un corps animal peut avoir ses actions naturelles augmentées, ou agir improprement par impression, on ne peut donc voir aucune raison pourquoi (lorsqu'il agit trop violemment) il ne serait pas restreint par impression ; ou lorsqu'il agit improprement, en conséquence de ces impressions, pourquoi il ne puisse pas être remis à agir proprement par le même mode, qui est l'impression.

Nous devons d'abord considérer ces modes d'actions, et ensuite les puissances de corriger ou de contrecarer ces impressions, afin de diminuer ou de prévenir l'action, pour en produire une qui soit naturelle ; une injure qui produit un nouveau mode d'action, et une maladie qui est un nouveau mode d'action, arrivent souvent lorsque la machine est en parfaite santé, et dans un état tel qu'elle est parfaitement en harmonie avec cette santé ; mais cet état n'est pas sortable avec la maladie ; ainsi il est à présumer que plus le corps jouit d'une bonne santé, moins il peut supporter un changement dans ses actions. On sait que les santés robustes ne peuvent pas supporter une injure considérable, comme les accidents, les opérations, etc. Un homme en bonne santé, par exemple, ne pourra pas supporter une fracture compliquée de la jambe ou une amputation, aussi bien qu'un autre accoutumé aux maladies et épuisé

par elles. On voit souvent que notre mode artificiel de reduction est beaucoup trop vif, et est presqu'autant une violence sur la constitution, que l'injure; par conséquent lorsqu'une injure ou une maladie considérable commence, la constitution doit être amenée à cet état qui s'accorde mieux avec cet accident ou cette maladie. La connaissance de cet état du corps, aussi bien que des opérations de tout l'animal ou de ses parties, lorsqu'elles viennent d'un état derangé ou d'une disposition pathologique, doivent être considéré comme le premier pas vers la guérison : mais cela seul est insuffisant; les moyens d'amener le corps à cet état sont encore nécessaires, ce qui comprend certaines causes et certains effets, acquis par l'expérience, et l'application de beaucoup de substances, nommées médicamens, qui ont la puissance de contrebalancer l'action de la maladie : ou des substances tout-à-fait inefficaces par elles mêmes, mais capables dans certaines circonstances de produire des effets considérables, comme l'eau chaude ou froide ; ou une substance lorsqu'elle varie ses formes, comme de la fluidité ou vapeur. On ne connait rien de positif sur toutes ces vertus ; tout ce qu'on sait c'est que quelques-unes sont capables d'altérer le mode d'action, d'autres sont stimulantes, d'autres contre-stimulantes : d'autres encore irritantes même, en d'autres enfin rendent les parties au

repos, de manière à donner une disposition saine dans une partie malade, ou pour changer cette maladie en une action qui s'accorde avec les médicamens, et la rendre au repos lorsqu'il y a trop d'actions; notre raisonnement ne se porte pas plus loin que de faire un bon usage de ces substances qui ont ces vertues. La difficulté git dans la connaissance certaine des connexions des substances avec leur vertu, et l'appliquer à l'altération de ces actions, et comme on ne peut le démontrer *à priori*, la pratique médicale est reduite à l'expérience, et encore n'est elle pas fondée sur aucun fait determiné, mais sur l'expérience résultante des faits probables. Ceci n'a pas également lieu dans toute la pratique de la medecine, car dans beaucoup de maladies on est beaucoup plus certain de la guérison que dans d'autres; mais même dans celles-ci la certitude ne vient pas d'un raisonnement sur un principe fixe, comme dans les autres, où la certitude de la guérison est moindre, mais elle vient d'une grande expérience seule; et ce n'est rien de plus que d'inférer ce qui doit être essayé, il y a un effet ou un bien probable qui doit résulter de l'expérience, d'après ce qui a été reconnu salutaire dans des cas semblables : les maladies d'un même genre spécifique varient non seulement dans leurs symptômes ou actions visibles, mais dans beaucoup

de ceux qui sont invisibles, venant probablement de quelques choses de particulier dans la constitution et les causes, ce qui fait varier les effets des médicamens dans la même proportion; et comme ces variétés ne peuvent pas être connues, de manière à pouvoir y adapter les médicamens spécifiques, ou à adapter la maladie au médicament, on ne l'administre alors que d'après un principe général, qui ne peut pas correspondre à toutes les particularités. Dans les maladies spécifiques très marquées, où il y a un remede spécifique, on voit qu'il y a souvent des particularités qui contrebalancent le médicament spécifique simple. On voit cela dans les poisons le plus simple spécifique de tous, parce que leurs effets viennent dans tous les cas d'une seule et même cause; par conséquent les particularités dans la maladie doivent venir d'une particularité dans la constitution, et non de la cause de la maladie.

L'inflammation que j'ai décrit est la plus simple de toutes, parce qu'elle consiste dans l'action simple des parties, sans le mêlange d'aucune qualité spécifique, venant d'une cause qui n'est d'aucun genre spécifique, et attaquantles constitutions et les parties qui n'ont necessairement aucune tendance spécifique; par conséquent la cure ou la méthode de terminer l'inflammation qu'on

nomme réfolution (dans tous les cas qui le permettent) devrait auffi être très fimple, fi on le connaiffait; et fitôt que la méthode curative eft connue, elle pofe les fondemens d'un plan général pour le traitement de toutes les inflammations du même genre : mais il arrive rarement qu'une conftitution foit parfaitement degagée de tendance à quelque maladie; (*) conféquemment on voit rarement les actions falutaires fimples des parties qui tendent a fe remettre d'une violence : quelques conftitutions étant fi irritables, que l'inflammation n'a aucune difpofition pour fe terminer, et d'autres fi indolentes que l'inflammation paffe à une autre efpèce, comme dans la fcrophule; et tous demandent un traitement différent.

Les mêmes variétés ont lieu dans l'inflammation fpécifique; de même que dans l'inflammation venant des poifons; car beaucoup ont la vraie difpofition inflammatoire unie à la fpécifique; par conféquent dans ceux-ci on doit fuivre le même plan, en y ajoutant feulement le traitement fpécifique; mais on doit le laiffer de côté fi l'inflammation dépend d'une maladie fpécifique. C'eft cette connaiffance critique qui devient la bafe de la pratique; et c'eft celle

(*) Voyez les variétés d'inflammations, dans l'Introduction.

qui demande la plus grande ſagacité ; et je dois avouer, elle demande plus de connaiſſance que n'en ont la plus part des Praticiens. Comme chaque inflammation a une cauſe, cette cauſe doit ne plus exiſter avant que l'inflammation puiſſe ſe reſoudre ; car l'économie animale ayant en elle même une diſpoſition pour discontinuer cette action maladive, celle-ci ſe retire lorsque la cauſe n'exiſte plus ; et cette diſpoſition eſt ſi forte dans quelques-uns qu'il ſemble qu'elle agit ſeule. Il eſt prouvé dans le bubon vénérien que le retirement de la cauſe eſt un moyen de réſolution ; car en emportant l'action vénérienne avec le mercure, l'inflammation ceſſe, s'il ne ſurvient pas un autre mode d'action. (*) L'inflammation lorsqu'elle doit ſuppurer, eſt très probablement une action ſalutaire, et ne doit pas être réſolue dans ce cas où la reſtauration devient néceſſaire ; par exemple, dans une playe qui reſte découverte, l'action inflammatoire de la reſtauration devient, ou eſt rendu néceſſaire, et elle a lieu ; mais mettez les parties en contact, ou laiſſez le ſang ſe coaguler et ſe ſécher ſur ſa ſurface, là elle devient inutile. J'ai déjà obſervé, en traitant des cauſes de l'inflammation, qui pouvaient être appelés ſpontanées, qu'ils venaient d'un état

(*) Voyez le traité ſur les maladies vénériennes.

des parties dans lequel ils ne pouvaient pas exister, comme les surfaces découvertes, et par conséquent cette acte de restauration devient nécessaire : si cela est vrai, en altérant l'état des parties, comme on le peut en ramenant les parties divisées ensemble, l'inflammation n'augmentera pas, et ne cessera pas immédiatement; mais comme on n'est pas toujours instruit du mode de restaurer ces actions naturelles, on est obligé de se restreindre à la méthode qui peut la soulager dans cet état, et qui est souvent capable de faire pancher la balance du côté de la résolution.

Comme les parties enflammées ne sont pas toujours visibles, il devient nécessaire d'être guidé par une regle quelconque, soit que la partie soit enflammée ou qu'elle ne le soit pas; pour s'en assurer, on doit avoir recours à tous les symptomes décrits plus haut, excepté les visibles. Nous devrions aussi avoir un guide quant au genre d'inflammation, spécialement parce qu'il est souvent insuffisant d'être guidé entièrement par les apparences, même où elle est en vue; ainsi il est souvent nécessaire de faire des recherches sur la cause de l'inflammation, de la nature de la constitution, les effets que l'inflammation a produit précédemment, et même sur le temperament et le moral du malade.

La cure de l'inflammation eſt la réſolution; et on doit toujours la tenter quand l'inflammation eſt dans l'état adhéſif; car ſouvent elle ne va pas plus avant, mais ſe reſſout, et c'eſt la réſolution; le plutôt après ſon commencement eſt toujours le meilleur. L'objet principal conſiſte a empêcher la ſuppuration de ſurvenir, quoiqu'elle puiſſe être conſidérée comme une réſolution, mais c'eſt ce mode de réſolution qu'on doit toujours tacher d'éviter. On ne doit en général eſſayer la réſolution pour obtenir un ſuccès probable que dans les circonſtances ſuivantes : lorsque l'inflammation eſt en conſéquence de la conſtitution, ou d'une maladie de la partie : 2.° en cas d'accident où il n'y a pas de parties découvertes, ou lorsqu'elles ont été recouvertes, par exemple, en mettant les parties en contact : 3.° où la vie de la partie n'a pas été détruite. Dans tous ces cas on voit que la réſolution peut avoir lieu, mais dans ceux venant d'accidents, et où il y a des parties à découvert, ou lorsque la mort de la partie eſt produite par accident, il eſt impoſſible d'empêcher la ſuppuration.

J'ai déjà obſervé que dans beaucoup de contuſions, comme dans les fractures ſimples, où les cavités ne ſont pas à découvert, et où elles doivent ſe guérir par la première et la ſeconde intention, l'inflammation dans ces cas

est capable d'être résolue ; quoique dans quelques-uns l'inflammation aille à une si haute période qu'elle menace suppuration. J'ai montré aussi que dans les parties qui ont été divisées et découvertes, l'inflammation est empêchée en mettant simplement les parties en contact ; ou si elle a eu lieu avant l'union. La même opération d'union est suffisante pour produire la résolution ; j'ai dit aussi que lorsque les parties n'étaient pas rapprochées, la nature tachait de prévenir l'inflammation, en couvrant la playe avec du sang et en formant une escharre, ce qui dans beaucoup d'occasions prévient ou fait cesser l'inflammation ; tout cela fait voir qu'il y a une puissance de résolution, même quand les parties ont été découvertes.

Comme on suppose communement qu'il y a beaucoup des maladies locales qui ne devraient pas être résolues, la première chose nécessaire à considérer, c'est lorsque la résolution doit, ou ne doit pas être faite. Il y a au contraire des circonstances où on doit exciter l'inflammation, mais ces cas viennent ordinairement de maladie, ce qui n'entre pas dans l'objet actuel ; cela arrive cependant quelque-fois par accident, où l'inflammation est nécessaire, la résolution ne suffit pas pour réintegrer les parties injuriées, comme dans quelques fracture simples, où le premier moyen d'union (le sang extravasé)

n'a pas rempli ſon objet, et a été abſorbé, et où l'inflammation eſt trop faible pour le remplacer ; de manière que l'union eſt empêché, et qu'un autre mode devient néceſſaire, ce mode ne vient point du tout de l'inflammation, c'eſt les granulations ſans ſuppuration ; toutes ces circonſtances retardent la reſtauration des parties. Comme cette defectuoſité ne ſe voit que dans les os, et dans les articulations qui ſont analogues à l'union dans les parties molles, il eſt probable qu'elle a lieu auſſi dans les parties molles, ſpécialement les tendineuſes ou ligamenteuſes, où on voit que la guériſon eſt très lente, car l'union molle des os ne diffère en rien de celle des parties molles ; par conſéquent ce peut être une defectuoſité beaucoup plus commune qu'on ne l'a généralement imaginé. Dans ce cas ſi on pouvait le ſavoir, il ſerait à propos d'encourager et même d'exciter l'inflammation. Si on ne peut pas déterminer dans tous les cas, ceux où on devrait l'exciter, ni même où elle devrait être maintenue, cependant on peut dire dans beaucoup de cas s'il n'eſt pas néceſſaire de la maintenir. Avant de procéder à arrêter les progrès de l'inflammation, on devrait avoir des raiſon pour ſuppoſer qu'elle doit aller plus avant qu'il n'eſt néceſſaire pour la cure naturelle ; et par conſéquent elle doit meriter l'attention du Chirurgien. Il eſt difficile de déterminer dans quel

cas on devrait arrêter ses progrès. La raison la plus simple c'est pour diminuer la douleur qui vient dans une partie non seulement lorsqu'on la touche ou qu'on la remue, mais même dans l'acte de l'inflammation. Secondement, où il peut y avoir des parties unissantes, dont on veut éviter l'union ; mais ceci est un guide incertain, même lorsque l'on sait que les adhérences ont lieu, car elles empêchent souvent la suppuration. Troisièmement, pour empêcher l'inflammation de suppurer ; et dans ce dernier cas, quoique le plus ordinaire, il y a moins de certitude pour savoir jusqu'où on doit conseiller cette méthode. C'est encore une chose difficile à effectuer ; car dans beaucoup de cas d'inflammations spontanées, si elle vient d'un état dans lequel les parties ne peuvent pas exister, ou que les fonctions ne peuvent pas se faire, comme à une solution de continuité des solides à découvert, alors on ne doit pas provoquer la résolution. On doit la pallier lorsqu'elle va plus avant qu'il n'est nécessaire pour la suppuration : mais lorsque cette pratique est portée plus avant, elle retarde ordinairement le procédé salutaire. D'après l'exposé précédent de ces particularités, il doit paraitre que dans beaucoup de circonstances il n'est pas nécessaire d'arrêter le progrès de l'inflammation ; dans d'autres cela ferait mal, et dans beaucoup très nécessaire ; et le meilleur guide est lorsqu'elle

va plus loin qu'il n'est nécessaire pour que la cause soit salutaire ; cependant dans cette méthode on a souvent recours aux topiques et autres remèdes, comme moyens de résolutions, lesquels devraient plutôt être régardés comme l'opprobre de la chirurgie.

Les inflammations en conséquence d'accident devraient en général être résolue s'il est possible. Il est peut-être impossible de produire un seul exemple où la méthode contraire est préférable, excepté celles que j'ai expliqué plus haut, où ses conséquences ne repondraient pas à l'intention ; et on peut aussi concevoir que cette maladie locale produite par accident, peut soulager la constitution d'une maladie antécédante, analogue à ce qu'on dit être les effets d'une issue ou cautère. Mr. *Foote* fut guéri des maux de tête, qu'il avait depuis longtems, par la perte d'une jambe, ce qui pourrait être considéré comme une preuve de ce principe ; mais il mourut après d'une maladie de la tête fort semblable à l'apoplexie. On pourrait supposer d'un autre côté que la cure momentanée fut la cause de l'apoplexie.

L'inflammation qui vient en conséquence d'une maladie locale, est sujette aux mêmes procédés quant à la résolution ; mais une inflammation venant d'une indisposition précédente dans la constitution (nommée ordinairement critique)

a toujours été claſſée parmi celles qui ne doivent pas être traitées localement, et cela a amené le terme de repulſion : on a ſoutenu que l'inflammation devait plutôt être encouragée et la ſuppuration produite autant qu'il eſt poſſible. Si l'inflammation eſt réellement une concentration de la maladie univerſelle, et cela parce qu'on ne la laiſſe repoſer là, la même diſpoſition doit être alors repandue de rechef dans tout l'animal, et être libre de ſe fixer ſur une autre partie, il vaut certainement mieux encourager ſa ſtabilité ; mais dans ces cas il eſt toujours ſous-entendu que l'inflammation eſt dans une partie qui admet bientôt la guériſon quand la ſuppuration a lieu ; car ſi la maladie eſt ſituée autrement, la guériſon de la conſtitution par la ſuppuration ſera un mode de guériſon qui refléchira une autre maladie ſur elle, et ſous laquelle elle ſuccombera : par conſéquent je dis que la réſolution de l'inflammation dans la première de ces ſituations, devrait autant que poſſible, être provoquée. Par exemple, beaucoup d'inflammations profondement ſituées, cauſent très certainement la mort ſi on les laiſſe ſuppurer. Ceci pourrait être illuſtré par la goutte lorſqu'elle a ſon ſiège ou dans la tête ou dans l'eſtomac, car dans ces parties il vaut mieux la repouſſer et la laiſſer s'emparer d'une autre partie moins liée avec la vie ; ce qui s'appele repulſion lorſqu'elle vient enſuite

aux pieds ; mais encore il ne me parait pas néceſſaire qu'elle doive ſuppurer, car la ſuppuration n'eſt qu'une conſéquence de l'inflammation, et non une conſéquence immédiate de la maladie originelle ou conſtitutionnelle, mais une ſecondaire : (*) comme la ſuppuration n'eſt par conſéquent qu'une choſe ajoutée, et comme nous verrons que l'inflammation ceſſe généralement lorsque la ſuppuration arrive, je ne vois pas la raiſon pourquoi l'inflammation dans le cas préſent, ne ſe terminerait pas auſſi bien par la réſolution que par la ſuppuration : cependant on peut ſuppoſer que quoique la ſuppuration ne ſoit pas l'effet naturel ou immédiat de la maladie, comme c'eſt cependant une action locale continuée, et la choſe que demande la

(*) Ceci eſt contraire à l'opinion reçue, mais cela s'accorde avec mes idées ſur la ſuppuration, car j'ai toujours conſidéré l'inflammation comme la maladie, et la ſuppuration ſeulement comme une conſéquence de cette maladie; et j'ai ſuppoſé que la maladie n'exiſtait plus lorsque la ſuppuration était venue : mais ſelon l'opinion commune, la ſuppuration doit être la choſe à déſirer ; parce que toutes les maladies viennent des humeurs ; mais comme je n'ai pas encore fait aucune mention des humeurs, et que par conſéquent je ne les ai fait entrer dans aucune partie de mon ſyſteme ; je dois auſſi abandonner cet objet maintenant, et procéder à mon ſyſteme.

conftitution, et comme l'inflammation doit la précéder, les parties doivent fe foumettre à ces procédés regulier; car on doit fuppofer qu'elle eft capable de detourner la maladie à cette partie.

§. X. *De la méthode de réfolution par les moyens conftitutionnels.*

La première chofe qu'on doit confidérer c'eft le genre de l'inflammation lorsqu'elle eft vifible, ce qui en quelque forte montre le genre de la conftitution; celle qui vient enfuite, eft la nature de la partie enflammée et la periode de l'inflammation; car c'eft fur ces derniers que dépendent en quelque forte les moyens de guérifon. Dans les cas de furfaces internes découvertes, l'inflammation ne peut pas être réfolue, parce que la caufe exifte toujours tant que l'inflammation foit réfolue d'elle même; mais elle peut être diminuée, et ceci fe fait probablement en diminuant tout ce qui a une tendance à la maintenir; et dans toutes vraifemblances on peut faire peu de chofe de plus dans l'inflammation fpontanée, car jusqu'à préfent on ne connait pas encore de méthode qui puiffe oter à la conftitution la difpofition inflammatoire ou le mode d'action, parce qu'on ne connait pas de Spécifique inflammatoire. En décrivant l'inflammation j'ai obfervé qu'il y avait

avait ou une augmentation de vie, ou une disposition augmentée pour user avec plus de violence de la vie dont est pouvue la machine ou la partie, et qu'il y avait une augmentation de volume des vaisseaux, et enfin une circulation augmentée dans la partie enflammée et dans la constitution en général. Si cette théorie du mode d'action des vaisseaux dans l'inflammation est juste, alors la pratique se reduit à deux principes ; l'un consiste à retirer la cause de cette action, et l'autre à agir contre l'effet. Dans le premier, comme on connait rarement la cause, mais qu'on ne voit que l'effet, excepté dans quelques maladies spécifiques, pour lesquelles on a des remèdes spécifiques, on ne sait pas avec certitude comment on doit agir ; mais comme le second, qui est l'effet, est plutôt un objet qui frappe les sens ; on peut lui appliquer ses raisonnemens avec plus de certitude ; car on est aidé dans les tentatives que l'on fait en raisonnant par l'analogie. On voit par l'observation journalière, qué beaucoup de circonstances de la vie, comme aussi plusieurs applications faites sur les parties, font contracter les vaisseaux. On doit d'après la théorie ci-dessus, employer ces moyens ; et tout ce qui pourra faire cet effet sans irritation, pourra jusque là agir contre l'effet. (*) J'ai

(*) Comme ceci est une nouvelle théorie de l'action

déjà observé que partout où il y a eu violence, ou qu'il y a une action violente en jeu, il y a une plus grande affluence de sang dans la partie. Par conséquent la diminution de cette affluence devient un moyen curatif; et comme les vaisseaux se dilatent, ils ne devraient pas être encouragés à cette action. Quoique cette affluence augmentée doive être considérée principalement comme un effet, on doit cependant la considérer comme une cause secondaire; et d'après notre ignorance de la cause immédiate, ce n'est probablement que par ces causes secondaires que nous pouvons produire des effets; et c'est sur ces principes que repose, selon toute apparence, la méthode de résolution; car tout ce qui peut diminuer la puissance et la disposition, peut aussi diminuer l'effet; et il est probable que ces choses peuvent aussi diminuer la force de la circulation.

Si l'inflammation est accompagnée d'une action ou d'une puissance considérable, qui s'augmente, pour ainsi dire, elle même, on doit alors mettre en pratique les moyens de résolu-

---

des vaisseaux dans l'inflammation, et la seule qui puisse diriger possiblement vers une méthode curative, j'espère que l'on y donnera toute l'attention possible; et si elle est juste on découvrira les moyens les plus certains de résolution.

tion ; l'un en produisant une contraction des vaisseaux, l'autre en diminuant l'irritabilité ; ou l'action de dilatation.

Le premier ou la contraction des vaisseaux, est produit de deux manières ; l'une en produisant la faiblesse ; car elle excite l'action de la contraction des vaisseaux ; l'autre par les applications qui forcent les vaisseaux à se contracter.

Les moyens de produire la faiblesse absolue sont la saignée et la purgation ; mais la saignée produit aussi l'irritabilité pour un certain tems, et est souvent accompagnée d'une faiblesse temporaire d'un autre genre, qui est la défaillance.

Cependant l'inconvénient qui vient de cette pratique, c'est que les parties saines doivent presque dans la même proportion, souffrir comme celles qui sont enflammées ; car en mettant les parties enflammées au niveau de la santé, les parties saines doivent descendre considérablement vers la maladie, de manière qu'elles sont trop bas. La diminution peut être produite par les sédatifs, les relachants, les anti-stimulants, etc. comme les sudorifiques, les anodins, etc.

La première méthode a l'effet le plus grand, le plus permanent et le plus durant ; parce que s'il y a un effet, l'action morbide ne peut pas

être sitôt renouvellée. La seconde agit comme une auxilliaire ; autant l'irritation est une cause, autant celle-ci la diminue ; et les deux doivent aller de pair ; car lorsqu'on diminue la puissance, on doit en même tems diminuer la disposition à l'action, autrement on pourrait augmenter la disposition ; mais ni la saignée, ni la purgation, ni la défaillance, ne peuvent diminuer la disposition originelle de l'inflammation ; car aucune d'elle ne peut resoudre une inflammation vénérienne, tandis que le mercure le peut : elle ne pourraient même pas resoudre l'inflammation erysipélateuse, quoiqu'elle ait l'action pour laquelle on doit saigner dans l'inflammation commune, cette action c'est la dilatation des vaisseaux. Cependant ces moyens peuvent en quelque sorte être regardés comme directes ; car tout ce qui est capable de produire l'action de contraction des vaisseaux contrecarre celle de dilatation. La diminution des puissances d'action appartenant à une disposition quelconque, ne peut que diminuer ou différer les effets, ce qui cependant est d'un grand service, parce qu'il se fera moins de mal, et elle donne quelque-fois le tems à la disposition de se dissiper. Les moyens à employer sur ce principe devraient être tels qu'ils donnent un sentiment de faiblesse à la constitution, ce qui affectera la partie, et fera contracter les vaisseaux ; mais elle ne de-

vrait pas être porté ſi loin qu'elle produiſe une trop grande faibleſſe, car alors le cœur agit avec une grande force et les artères ſe dilatent.

Ainſi la ſaignée (comme un principe général) doit être miſe en pratique; mais avec jugement; car je crois que ſes effets ſont très étendus. D'ailleurs la perte d'une certaine quantité de ſang eſt ſentie univerſellement, en proportion de la quantité perdue, il s'excite une alarme univerſelle, et il en réſulte une plus grande contraction des vaiſſeaux qu'il n'y aurait eu ſimplement en proportion de la quantité, en conſéquence (à ce qu'il parait) d'une affection ſympatique avec la partie ſaignante.

La trop grande quantité de ſang dans l'inflammation eſt un poids ſur les actions de la circulation. Trop peu produit la debilité et l'irritabilité, parce qu'il y a une perte de puiſſance avec une action augmentée qui doit être ſupportée et qui alors ne l'eſt pas. Il parait que les actions violentes d'un fort ſyſteme artériel, demandent moins de ſang même que les actions naturelles, et même moins encore qu'un ſyſteme faible ou irritable, de là on peut voir que la ſaignée peut ou diminuer une action inflammatoire ou l'augmenter, et par conſéquent ne doit pas être employée au hazard.

Comme beaucoup de malades qui ſemblent indiquer la ſaignée, l'ont déjà été précédemment, il ne ſerait pas hors de propos de s'informer comment ils ſupportent, ou ſont affectés par la ſaignée ; car bien certainement toutes les conſtitutions (indépendamment de toutes les autres circonſtances) ne ſupportent pas également cette évacuation, et il eſt probable que ſes effets ſur l'inflammation ſont à peu près dans la même proportion ; s'il eſt ainſi, c'eſt une précaution très néceſſaire ; car quoique la perte du ſang puiſſe être donné comme un affaibliſſant, et peut-être le plus grand puiſqu'on peut tuer par ce moyen, cependant la perte d'une certaine quantité dans beaucoup de conſtitutions eſt néceſſaire à la ſanté ; ceci a lieu lorſqu'il y a une diſpoſition pour faire trop de ſang, ou dans une conſtitution qui ne peut pas ſupporter la quantité ordinaire. Chez celles-ci, lorſqu'on le fait, la ſaignée eſt certainement néceſſaire. Si on ſait que l'inflammation eſt accompagnée de puiſſances réelles, la ſaignée eſt abſolument néceſſaire en telle quantité qu'elle empêche cette force de la circulation, qui vient de trop de ſang, et ſi cela n'eſt pas ſuffiſant, il faut en tirer tant que cela cauſe une contraction des vaiſſeaux ; mais dans le cas de trop d'action dans les parties faibles, la quantité ſuffiſante à évacuer ne doit pas être plus que ce qui

peut aider à la dilatation des vaiſſeaux, ce qui diminue la violence du mouvement du ſang, ou fait paſſer la ſenſation à la partie enflammée, de ce qu'elle a trop à faire; par conſéquent la quantité doit être reglée ſelon les ſymptomes et autres circonſtances; par exemple, ſelon les indications viſibles.

Il eſt bon de remarquer ici que toutes les parties du corps qui ſont enflammées, ne demandent pas également la ſaignée. Je crois que la conſtitution la ſupporte mieux, quand l'inflammation n'eſt pas dans une partie vitale, et dans celles qui ſont près de la ſource de la circulation : tout ce qui derange quelques-unes des parties vitales, les fait decliner, mais pas toutes également; et là on doit être très circonſpect, car dans les accidents du cerveau, la ſaignée portée même juſqu'à la défaillance, eſt néceſſaire. Il eſt probable que les nauſées qui accompagnent cette maladie, ſont déſignées pour diminuer l'affluence vers la tête, et faire contracter les vaiſſeaux du cerveau.

Les indications pour la ſaignée ſont d'abord en raiſon de la violence de l'inflammation, jointe à la force de la conſtitution, ce qui en général décele le genre d'inflammation : ſecondement, à raiſon de la diſpoſition pour former beaucoup de ſang : troiſièmement, ſelon la nature de la partie, ſoit vitale ou non :

quatrièmement, felon fa fituation à une certaine diftance du cœur : cinquièmement, à raifon des effets de l'inflammation fur la conftitution.

Quant à cette évacuation, elle merite une attention particulière, foit dans tous les cas ou non, où on peut la pratiquer, la faignée à la partie même ou près d'elle, eft beaucoup plus efficace que de tirer du fang de toute l'habitude du corps par la faignée ordinaire, car il eft certain qu'on en retire moins de cette manière, de forte qu'on a un effet égal fur la partie enflammée, (et probablement fur toutes les maladies qu'on peut foulager par la faignée) et cependant affectant moins la conftitution ; car quoique la conftitution puiffe être foulagée dans certains cas par la faignée, cependant la partie affectée demande plutôt cette évacuation dans tous les cas où elle peut agir, et la faignée locale entretient mieux ces proportions, tandis qu'en tirant du fang de tout le fyfteme c'eft juftement l'inverfe. Il eft prouvé par la goutte, que la faignée locale a beaucoup d'effets fur la partie enflammée ; car on foulage fouvent la partie en y appliquant des fangfues, et fouvent immédiatement. (*) On voit que

(*) On n'entend pas ici de confeiller la faignée dans cette maladie.

la ſaignée par les ſangſues ſeules peut emporter une tumeur au ſein, ayant toutes les apparences du ſkirre, ce qui ne peut pas être conſidéré comme inflammatoire ; par conſéquent ſa puiſſance s'étend au delà de l'inflammation. On ſoulage un malade en le ſaignant à l'artère temporale ou à la veine jugulaire pour une maladie du cerveau, ou en ſaignant en appliquant des ſangſues à la partie ou près d'elle, comme leur application aux tempes dans l'inflammation de l'œil.

J'ai obſervé qu'il y a quelque choſe d'analogue à une affection ſympatique dans la ſaignée. Je crois que toutes les puiſſances ſympatique, l'univerſelle, la continue et la contigue, peuvent être miſes en action par une influence locale de la ſaignée. Ainſi la ſaignée à la partie enflammée fait plus, je crois, que ſimplement de vuider les vaiſſeaux méchaniquement, car cela ſerait bien vite remplacé par la circulation générale ; mais elle agit par la ſympatie continue, les vaiſſeaux de la partie étant ouverts, ils ſe contractent pour leur propre défenſe, et cela eſt porté plus loin dans les vaiſſeaux de la partie ; de manière que la ſaignée d'une partie agit de deux manières, d'abord méchaniquement en dechargeant les vaiſſeaux d'une quantité de ſang, de manière à les faire contracter en proportion du ſang qui

en eſt oté; et puis pour les exciter à la contraction, à effet de prévenir l'effuſion du ſang. Je ſuppoſe auſſi que la ſympatie contigue ſe met en action; car il parait d'après la pratique et l'obſervation, que c'eſt un principe de la ſaignée; conſéquemment dans l'inflammation des parties contigues il eſt bon de ſaigner dans la peau qui leur eſt oppoſée, comme à la peau de l'abdomen dans les maladies du foye, de l'eſtomac et des inteſtins; comme auſſi aux lombes dans les affections inflammatoires des reins. Dans les affections des poumons la ſaignée ſur la poitrine eſt excellente; mais dans ces cas on n'eſt pas ſûr où l'inflammation a ſon ſiège; car ſi elle eſt à la plévre elle n'agit pas ſur le même principe; mais par la ſympatie continue; la ſaignée ſur le cuir chevelu guérit les maux de tête: et le ſoulagement qu'obtient un teſticule en ſaignant au ſcrotum dans l'inflammation de ce corps, eſt une preuve de ce principe.

Lorsque la première indication pour la ſaignée a lieu, c'eſt-à-dire lorsqu'il y a une inflammation violente, avec force dans la conſtitution, la ſaignée fait grand bien. Le même mode de pratique doit encore être ſuivi eu égard à la force, dans la ſeconde, troiſième, quatrième et cinquième indication; mais aucune ne demande pas la même quantité à extraire

avec une égale force de la conſtitution, comme je le montrerai lorsque je traiterai de chacune ſeparement. Comme il arrive rarement qu'on ſoit ſoulagé par une ſeule ſaignée dans une inflammation conſidérable, la première ſaignée devient un des ſymptomes de la maladie. Si la lymphe coagulante eſt longtems à coaguler, de manière que les globules aient le tems de ſe precipiter, il y aura ce qu'on appele une couenne épaiſſe; et ſi la ſurface eſt conſidérablement contractée et concave, on peut réiterer la ſaignée ſans crainte, parce que ces apparences indiquent de grandes puiſſances de coagulation, ce qui denote toujours beaucoup de force dans les ſolides; mais ſi le ſang eſt faible dans ſes puiſſances de coagulation, qu'il reſte plat dans le vaſe, alors on doit être prudent pour des futures ſaignées; ou s'il a été d'abord fort dans ſa coagulation, et qu'après pluſieurs ſaignées il devienne faible, on ne doit plus aller plus avant; mais dans certains cas il devient néceſſaire de pourſuivre jusqu'à ce point, car on voit ſouvent que les ſymptomes inflammatoires ne ceſſent point après des ſaignées repetées, ſi la force continue; mais ſitôt qu'il y a un peu de flaccité au ſang, c'eſt alors que l'action inflammatoire ceſſe. L'obſervation ſuivante eſt un exemple de ceci. Une femme avait une toux violente, difficulté de reſpirer et perte de l'appetit, le ſang était fort et gluant, tous ces

ſymptomes continuerent jusqu'à la ſixième ſaignée, que le ſang n'était pas tout-à-fait ſi fort; mais le changement le plus remarquable c'eſt qu'il reſtait plat à la ſurface. A cette ſaignée tous les ſymptomes disparurent; et cependant quoique le ſang fut devenu faible dans ſa puiſſance de coagulation, il ne produiſit pas d'irritabilité dans la conſtitution, les vaiſſeaux de la partie enflammée ayant toujours la puiſſance de ſe contracter. D'un autre côté il peut y avoir des indications pour ſaigner peu : premièrement lorsqu'il y a trop d'action avec des puiſſances affaiblies : ſecondement, lorsqu'il y a diſpoſition à ne former que peu de ſang : et troiſièmement, lorsque la partie affectée eſt éloignée de la ſource de la circulation.

D'après les trois diſpoſitions ci-deſſus qui demandent de la circonſpection pour ſaigner, je dois obſerver qu'il eſt toujours beaucoup plus utile de ſaigner le plus près poſſible de la partie affectée, afin d'avoir des plus grands effets avec la perte d'une moindre quantité de ſang; et cela plutôt que lorsque la conſtitution eſt forte; parce que dans ce cas elle doit ſentir la perte du ſang le moins poſſible; ſi on ſaigne à la partie, les ſangſues valent mieux, parce qu'il reſulte toujours fort peu d'irritation de la bleſſure d'une ſangſue : (*) cependent ceci ne

(*) Cependant cela n'a pas toujours lieu; car il

peut être pratiqué qu'aux inflammations qui ne ſont pas fort éloignées de la ſurface externe. Mais dans beaucoup de cas le ſang ne peut pas être retiré de la partie même, mais bien d'une partie voiſine, de manière que cela affecte la partie enflammée : ainſi on ſaigne à l'artère temporale pour une inflammation des yeux ; on ſaigne aux veines jugulaires pour l'inflammation du cerveau ; et encore à l'artère temporale pour diminuer la colonne de ſang qui va au cerveau, par les carotides internes. Mais dans beaucoup de ſituations il eſt probablement impoſſible de faire ceci avec espérance de ſuccès, et par conſéquent on doit avoir recours aux affections ſympatiques ci-deſſus décrites.

---

arrive quelque-fois qu'une mauvaiſe inflammation accompagne la bleſſure, quoique point extenſive. Il arrive auſſi quelque-fois que les glandes lymphatiques s'enflent en conſéquence de leurs morſures ; mais ces cas ſont rares, et ſont de ſi peu de conſéquence lorsqu'ils arrivent, qu'on ne doit pas ſeulement y faire attention. Par là on a cru qu'il y avait quelque choſe de venimeux dans la morſure d'une ſangſue ; mais je crois qu'il n'y a aucune preuve de cela : cependant par un autre effet, je crois qu'il y a une puiſſance de propriété appliquée à la bleſſure, laquelle empêche l'irritation de contraction qui a naturellement lieu dans un vaiſſeau bleſſé, produiſant probablement une paralyſie momentanée.

Trop d'action avec peu de puissance peut souvent, si non toujours, être classé avec la constitution irritable, et la saignée doit alors être employée avec beaucoup de circonspection : je vais en donner un exemple par une observation tirée d'un grand nombre d'autres d'un même genre, comme une preuve de grande action avec debilité. Un homme avait la plus violente inflammation que j'aie jamais vû, à un œil, accompagnée d'une douleur de tête violente, le sang était extrêmement gluant, tous ces symptomes démontraient une grande action des parties; cependant la couenne était si lâche, le sang étant coagulé, qu'elle pouvait à peine supporter son propre poids, ou montrer aucune résistance au doigt lorsqu'on la pressait; et quoiqu'il fut saigné assez librement, il ne fut aucunement soulagé par là. Ce sang devenant un symptome de la constitution et de la maladie, montrait évidemment des puissances faibles par sa flaccité, et une action trop grande par la lenteur de sa coagulation, ce qui était la cause de la couenne.

L'observation suivante est une autre preuve convaincante d'une trop grande action dans une constitution faible. Une femme avait une forte inflammation à la racine de la langue, de manière qu'il y avait une suppuration abondante; son pouls battait cent vingt, cent vingt-

cinq, et même ſouvent cent trente fois en une minute : ſon ſang était extrêmement gluant, et cependant elle ne fut que fort peu ſoulagée par la première ſaignée, quoique le ſang ſe coagula aſſez fortement, ce qui indiquait la force. Elle était d'un temperament irritable, de manière qu'elle recevait moins de ſoulagement qu'un autre par la ſaignée, et à la troiſième ſaignée le ſang était d'une texture très lâche, ce que le Quinquina fit ceſſer, auſſi bien que les autres ſymptomes. Sitôt qu'elle diſcontinua à prendre le Quinquina, les ſymptomes revinrent, et lorsqu'elle fut reſaignée pour une ſeconde attaque, ce qui était la quatrième-fois, le ſang quoiqu'inflammatoire, avait repris un peu de ſa fermeté primitive; mais à la ſaignée ſuivante, il l'était beaucoup moins; et à la troiſième de cette attaque il l'était encore beaucoup moins. Soupconnant que la ſaignée dans ce cas ne pourrait pas produire la réſolution, je pris une attention particulière au pouls au moment de la ſaignée, et je trouvai que dans cette dernière ſaignée le pouls augmentait en viteſſe dans le moment même de la ſaignée; et quelques minutes après qu'elle était finie le pouls avait augmenté de dix battemens en une minute. (*) Ces ſaignées retarderent la ſuppu-

---

(*) Cette circonſtance du pouls qui augmente par

ration, mais en produisant l'irritabilité elles ne pouvaient pas effectuer la résolution.

Lorsqu'il y a disposition à former peu de sang, la saignée (lorsqu'on le fait) devrait être employée avec circonspection.

Quand l'inflammation est éloignée de la source de la circulation, les mêmes précautions sont nécessaires. En général elle peut être retirée de la partie dans de tels cas. Mais ceux-ci sont autant de faits qui demandent des symptomes particuliers pour en être sûr.

Les indications communes pour la saignée hors de l'inflammation, sont souvent trop petites pour qu'on puisse s'y fier; et je ne les considérerai qu'autant qu'elles concerneront l'inflammation; ce qui jettera cependant du jour sur beaucoup d'autres cas. Le pouls est la grande indication dans l'inflammation; mais on ne doit pas toujours s'en rapporter à lui.

---

la saignée, ne doit pas toujours être donné comme un signe sûr que l'irritation est l'effet; car dans un pouls paresseux, venant de trop de sang, l'augmentation des battemens et la liberté donné à la circulation est salutaire; mais lorsque le pouls est déjà accéléré il doit y avoir une augmentation par l'irritation.

Dans les inflammations qui font vifibles on eft fûr en quelque forte de connaître leurs genres, comme on l'a obfervé, par conféquent on va avec un guide plus fûr pour la faignée : mais toutes les inflammations ne font pas vifibles ; et il eft conféquemment néceffaire d'avoir un autre guide : cependant fi on pouvait s'affurer du pouls, en le comparant à telle ou telle apparence dans les inflammations vifibles, et qui étaient univerfellement les mêmes dans toutes les pareilles circonftances, on pourrait alors fuppofer que l'on a une chofe certaine pour juger la chofe qui nous fert de guide, et conféquemment à faire l'application à l'inflammation invifible, de forte qu'on juge de l'inflammation par l'état du pouls ; mais lorsque l'on confidére que la même efpèce d'inflammation dans toutes les parties du corps ne produit pas la même efpèce de pouls, mais au contraire un pouls très différent, non pas à raifon de la nature de l'inflammation, mais à raifon de celle des parties enflammées, et ces autre parties n'étant pas vifibles, on perd alors l'indication du pouls qui fervait de guide. Quand on confidére encore qu'il y aura tous les autres fymptomes de l'inflammation dans certains vifcéres, et par les fymptomes on s'affurera du vifcére, cependant le pouls fera mou et de la viteffe ordinaire ; et en faignant d'après ces fymptomes inflammatoires, le fang correspondra

exactement avec chacun d'eux, excepté le pouls, il sera gluant, ferme et contracté, comme il est arrivé à une femme, dont j'ai rapporté l'observation ci-dessus, on sera encore plus convaincu que le pouls est un guide très injuste ou disproportionné. Si le pouls est dur, assez plein et accéléré, la saignée parait être le remede immédiat, car la dureté denote plutôt une forte action contractile dans les vaisseaux qui ne sont pas dans un état d'inflammation, ce qui inclus encore une forte action du sang; et par un tel pouls on trouve généralement du sang gluant; mais même un pouls dur est accéléré avec du sang gluant, ne doivent pas souvent être regardés comme des signes certains de ce que la saignée est la meilleure méthode de reduire l'inflammation; on doit faire attention à d'autres choses dans cette vue.

La qualité du sang est de grande conséquence à savoir; car quoiqu'il paraisse gluant, cependant s'il reste comme croupi dans le vase, et n'est pas ferme dans sa texture, et si en même tems les symptomes sont fort violents, la saignée doit être faite avec beaucoup de circonspection, et même on doit la rejetter; car je crois que quand le sang est dans cet état, si les symptomes continuent, la saignée n'est pas la bonne méthode de traitement. Les observations de ce genre que j'ai rapporté sont des preuves de cela.

Comme le pouls, abstraction faite de toutes autres circonstances, n'est pas un guide sûr et absolu, et comme le sang gluant et le coagulum ferme sont des preuves postérieures, voyons s'il n'y a pas des circonstances collatérales qui puissent donner du jour sur ce sujet, de manière qu'on puisse juger avec certitude s'il est bon de saigner ou non, lorsque le pouls lui même ne l'indique pas. Souvenons nous qu'en traitant de l'inflammation des différentes parties, j'ai fait remarquer le pouls particulier à chacune, ce que je puis bien repeter maintenant. Premièrement, j'ai observé que l'inflammation dans des parties non vitales, ou dans celles avec lesquelles l'estomac ne sympatise pas, s'il y a beaucoup de puissances, et la constitution très irritable, le pouls est plein, fréquent et dur. Secondement, dans les inflammations des mêmes parties; si la constitution au contraire est faible, irritable, etc. alors le pouls est petit, fréquent et dur, quoique moins peut-être que dans les parties vitales. Troisièmement, quand l'inflammation est dans une partie vitale, telle que l'estomac, les intestins, ou celles avec lesquelles l'estomac sympatise, le pouls est accéléré, petit et dur, comme celui ci-dessus décrit. Ainsi dans la première de ces positions nous avons un guide, car lorsque le pouls est fort, etc. la saignée est très probablement absolument nécessaire, et les symptomes avec

l'état du fang déterminent mieux la conduite future ; mais dans la feconde, lorsque le pouls eft petit, très fréquent et dur, la faignée devrait être pratiquée avec grande circonfpection ; cependant dans l'inflammation des parties du fecond ordre décrit, la conftitution parait être plus irritable, donnant plus de fignes de faibleffe, comme s'il n'était plus dans la puiffance de la conftitution de la fupporter.

La faignée reftreinte à deux ou trois onçes, ne peut faire aucun mal par manière d'effai ; et, comme dans le premier cas, les fymptomes et le fang doivent déterminer fi on doit la repeter ; mais dans les parties vitales, qui font l'eftomac, ou celles avec lesquelles il fympatife le plus, j'ai peur que nous ne foyons encore dans les ténébres quant au pouls. Peut-être que la faignée faite d'abord avec grande précaution, et le jugement pris du fang, de fes effets et des autres fymptomes font les feuls guides avec lesquels on puiffe fe conduire.

Le genre de conftitution fait une grande différence, fi elle eft robufte ou délicate.

La manière de vivre fait auffi une différence matérielle, fi elle eft accoutumée à une exercice confidérable, et fi elle peut le fupporter avec aifance : les perfonnes ainfi conftituées peuvent fupporter aifément la faignée, mais

ceux d'une habitude contraire ne le peuvent pas. Le fexe fait encore une différence, quoique la manière de vivre l'augmente encore ; conféquemment les hommes fupportent plutôt la faignée que les femmes : l'âge fait encore une différence, les jeunes fujets peuvent plutôt perdre du fang que les vieux ; car les vaiffeaux des viellards ne font plus capables de s'adapter à la quantité diminuée ; on ne devrait même pas le tirer avec tant de précipitation, et il eft probable que la conftitution a perdu l'habitude de faire du fang depuis qu'elle en a perdu la néceffité.

L'urine peut éclairer fur la nature de la maladie, fi elle eft coloriée et en petite quantité, on peut préfumer avec les autres fymptomes que la faignée rendra de grands fervices ; mais fi elle eft pâle et en grande quantité, quoique les autres indications foient en faveur de la faignée, il eft cependant néceffaire d'être prudent à la pratiquer.

Cependant la faignée dans tous les cas devrait être menagée avec prudence, particulièrement au commencement ; et on ne doit pas en tirer plus qu'il ne parait abfolument néceffaire ; on ne devrait le faire alors que pour foulager la conftitution ou la partie, et plutôt pour l'affaiblir lorsqu'elle peut la fupporter : mais elle eft déjà faible ou affaiblie

au-dessous d'un certain point, ou au moins qu'elle en donne des signes par la situation de la maladie, alors une habitude irritable survient, ce qui est une disposition augmentée pour agir, sans puissance pour pouvoir le faire. Ceci, de soi même, devient une cause de la continuité de la disposition primitive, et par conséquent n'admet ni la résolution, ni la suppuration, mais reste dans un état d'inflammation, ce qui est une maladie beaucoup pire que la première.

Sur d'autres principes que ceux susmentionnés, je ne vois pas pourquoi la saignée aurait les effets dans l'inflammation qu'elle a quelquefois. Si on la considére du côté méchanique, comme diminuant simplement la quantité du sang, on ne peut pas en rendre raison; parce que la translation d'une puissance méchanique quelconque ne peut jamais oter une cause qui jamais n'est venue d'elle, ni supportée par elle : cependant dans cette vue elle peut rendre quelques services; parce que toutes les actions relatives au mouvement du sang sont accomplies avec plus d'aisance sur les solides, quand la quantité est bien proportionnée.

Il est probable d'après cette connexion entre les solides et les fluides, que la constitution ou une partie est dans un état de quietude parfaite ou de santé dans lequel on trouve que

les fluides ſont ou devraient être en grande quantité; mais dans l'état inflammatoire ou de puiſſances d'actions augmentées, ces proportions ne correspondent pas, au moins dans la partie enflammée; et en produiſant un équilibre entre les deux, qui ſoit propre à cet état, le corps devient, autant que cette circonſtance peut l'affecter, dans un état de ſanté; et ceci dans pluſieurs cas peut pancher la balance du côté de la ſanté : elle n'eſt cependant pas ſuffiſante pour produire cet effet dans toutes les inflammations.

Je crois qn'il eſt encore indéterminé juſqu'où le ſang tiré d'une partie particulièrement ſituée eu égard aux parties enflammées, eſt plus efficace; comme la ſaignée du côté gauche pour une inflammation du côté droit, d'après le principe ſuppoſé de la derivation, qui pourrait être claſſée avec la ſympatie éloignée, mais tant que la perte du ſang agit méchaniquement, c'eſt-à-dire tant qu'elle deſemplit les vaiſſeaux, elle ne peut certainement avoir plus d'effet que ſi ce ſang était tiré d'une autre manière; elle ne peut pas non plus affecter le principe vital, ſoit univerſellement ou localement, plutôt de cette manière que de l'autre; mais je ne ſais pas juſqu'où elle peut affecter le principe ſympatiſant.

On pratique ſouvent la ſaignée ſans aucune

indication de la constitution, mais seulement comme un préservatif venant de l'expérience ; comme en conséquence d'un accident considérable, tels qu'un coup à la tête, une fracture, etc. mais ceci n'est pas ce dont je dois m'occuper maintenant.

§. XI. *De l'usage des médicamens internes et des applications locales dans l'inflammation.*

Toute chose donnée au corps ou appliquée à la partie enflammée, qui peut diminuer l'inflammation ou ses effets sur la constitution, peut être appelée médicament. Ainsi on peut les diviser en constitutionnels et en locaux : les premiers sont internes et les seconds externes ; mais quelque soit la manière dont on les applique, ils tendent à diminuer l'inflammation, et ont leurs effets locaux ; car le mercure, quoique donné intérieurement pour un ulcére vénérien à la gorge, agit cependant localement sur la maladie ; mais ceux qui tendent à emporter les affections de la constitution, ont leurs effets constitutionnels.

Les médicamens internes qu'on prescrit ordinairement pour la résolution de l'inflammation, sont ceux qui tendent à avoir un effet analogue à celui qui est produit par la saignée,

c'eft-à-dire d'affaiblir la conftitution ou l'action de la partie ; et cela fe fait ordinairement au moyen des purgatifs ; et ceux qu'on donne pour emporter ou diminuer les effets de l'inflammation fur la conftitution, font ceux qui tendent à diminuer la fièvre ou les effets que l'inflammation a fur la conftitution.

On a généralement préfcrit les purgatifs dans l'inflammation, (probablement d'abord dans l'idée erroneufe de décharger les humeurs) et cette pratique réuffit mieux lorsque la faignée fuccéde, parce qu'elle affaiblit le corps à un degré de proportion plus naturel, et par là la partie enflammée, comme faifant partie de cette conftitution ; mais ici on doit avoir les mêmes précautions que celle qui j'ai dit fur la faignée, car rien ne rend debile autant que la purgation, lorsqu'elle eft portée au delà d'un certain point. Une feule felle par medecine peut même tuer, lorsque la conftitution eft fort baffe ou affaiblie, comme dans beaucoup d'hydropifies ; ainfi tout ce qu'on doit faire, eft de tenir le ventre libre. Cependant quoique les purgatifs affaibliffent confidérablement, ces effets ne font pas toujours auffi permanents que ceux de la faignée : ils affaibliffent plutôt l'action, fans diminuer la force ; car fi un malade devait fentir la perte du fang égale à une medecine, cette fenfation durerait plus longtems.

Beaucoup de constitutions acquierent plutôt de la force en étant purgées doucement, particulièrement ceux qui ont vecu dans l'abondance et la debauche ; mais la force qui est acquise en mettant le corps en bon ordre, n'est pas, je crois, applicable à l'inflammation.

Dans les constitutions irritables où l'inflammation est plus diffuse, il est nécessaire d'être plus prudent, eu égard aux purgatifs, comme à la saignée ; car j'ai observé au sujet de la saignée, que dans ces constitutions on ne doit pas tirer plus de sang que ce qu'il en faut pour soulager la constitution, pour ainsi dire méchaniquement, mais non en telle quantité qu'il y ait tendance à l'affaiblir ; car dans ce cas l'action est plus grande que la force, et toutes les fois que la disposition entre les deux est de ce genre, on ne doit rien espérer de salutaire de ce mode de traitement, et conséquemment on ne doit pas le continuer. Dans de tels cas il est souvent nécessaire de faire tout-à-fait l'inverse de la méthode ci-dessus ; tout ce qui a une tendance à élever la constitution au dessus de l'irritabilité, devrait être prescrit, comme le Quinquina, etc. L'objet de cette dernière pratique consiste à ramener la force de la constitution et de la partie aussi près du terme moyen qu'il est possible, et la mettre au pair avec l'action, par ce moyen on pro-

duit une douce résolution ou suppuration, selon que la partie enflammée est capable d'agir.

Les médicamens qui produisent des nausées ou des maux du cœur, diminuent l'action et même les puissances générales de la vie, pour un tems, en conséquence de ce que toutes les parties du corps sympatisent avec l'estomac, et leurs effets sont passablement prompts.

Les nausées font baisser le pouls, font contracter les plus petits vaisseaux, et disposent la peau à la perspiration, mais non du genre actif ou chaud, mais je crois qu'elle ne procéde pas plus avant que les nausées; car l'action de vomir est plutôt une contre-action de cet effet, et produit les siens d'une autre cause, et ensuite d'un autre genre, lequel, je crois, reveille plutôt: c'est vraisemblablement une action qui vient d'un sentiment de faiblesse, et destinée à soulager le malade de cette faiblesse; elle est analogue à la chaleur d'un accès de fièvre intermittente, une contraction du frison. Il y a fort peu de personnes quelque faibles qu'elles soient, qui ne puissent soutenir le vomissament, mais il y en a peu qui peuvent supporter longtems les nausées.

Si on avait des médicamens, lesquels donnés intérieurement, pourraient être repris dans la constitution, et seraient doués de la propriété

de faire contracter les vaisseaux, ceux-là seraient les meilleurs. Le Quinquina a certainement cette propriété, et il est très utile dans toutes les inflammations accompagnées de faiblesse, et conséquemment je crois qu'on devrait l'employer plus souvent que l'on ne fait ordinairement; mais on lui suppose la faculté d'augmenter la force, ce qui ne s'accorderait pas avec les inflammations accompagnées de trop de force et d'irritation considérable.

Les préparations de plomb données en fort petites doses, pourraient être employées avec succès dans les cas de trop grandes forces.

Les applications externes sur le corps pour guérir ou résoudre l'inflammation sont, eu égard à leur mode d'application, de deux genres; l'un est appliqué à la partie enflammée, l'autre à une partie distante. Le premier peut être appelé local ou absolu, eu égard à la partie elle même : le second, relatif; mais encore le premier peut il être considéré comme ayant des effets relatifs dans l'un de ses modes d'action, qui est la repulsion, et pour laquelle on a fait beaucoup d'objections contre les applications locales, et c'est principalement elles qui peuvent les refuter, quoique point littéralement.

Le premier effet ou l'absolu des médicamens peut être divisé en deux genres, l'un la guéri-

ſon ſimple de la partie; l'autre produit une irritation d'un autre genre à la partie; tous les deux cependant agiſſent localement, et leur dernier effet eſt local. Les applications locales à une partie, quand cette application poſſéde réellement des puiſſances de réſolution, doivent être beaucoup plus efficaces qu'aucun des autres modes de réſolution; par exemple, le mercure a beaucoup plus de puiſſances étant appliqué immédiatement au mal, qu'étant appliqué à la ſurface voiſine; cependant lorsqu'on n'a pas de médicament qui puiſſe réſoudre l'inflammation par l'application, alors l'autre méthode devient plus efficace, mais on n'eſt pas encore bien certain ſi on a une application externe qui a réellement une tendance à diminuer la diſpoſition inflammatoire. Je doute fort que nous en connaiſſions beaucoup qui puisſent emporter la cauſe immédiate. De tels médicamens pourraient par ſuite faire ceſſer l'action, ſi non entièrement, au moins la diminuer, et par là laiſſer guérir l'inflammation.

Mais la plus part de nos puiſſances curatives dans ces cas paraiſſent n'être que palliatives, ce qui par conſéquent diminue l'action, quoique la cauſe puiſſe toujours exiſter, et de là les effets ſont auſſi diminués. Ceci produit ou une terminaiſon de l'inflammation, ou elle eſt différée, la cauſe diminue et l'inflammation s'en va d'elle même.

Comme l'inflammation a trop d'action, laquelle donne une idée de force, on a recommandé les topiques qui affaibliſſent, et le froid eſt de ce nombre. Le froid à raiſon de ſes degrés produit des effets très différens, l'un eſt l'excitement de l'action ſans diminuer les puiſſances, l'autre eſt abſolument debilitant; tandis qu'en même tems il excite l'action, s'il eſt porté trop avant; dans le premier il devient comme l'exercice modéré au ſyſteme vaſculaire, comme l'exercice corporel eſt aux muſcles, c'eſt-à-dire qu'il augmente la force; mais lorſqu'il eſt porté au delà de ce point, il diminue les puiſſances, et devient un affaibliſſant, requierant les actions de réſiſtance après que les puiſſances ſont diminuées; ainſi le froid ne doit pas être mis indifféremment en uſage, et doit être bien proportionné aux puiſſances.

Le froid produit l'action de contraction dans les vaiſſeaux, ce qui eſt une action de faibleſſe. Un degré de froid appliqué ſubitement, qui ne produit tout au plus que la ſenſation du froid, excite l'action après que l'effet immédiat a ceſſé, ce qui eſt l'action de dilatation, c'eſt un effet du bain froid; et comme le froid produit la faibleſſe en proportion de ſes degrés, ſon application ne devrait pas être portée trop loin, car alors il produit une maladie beaucoup pire, qui eſt l'irritabilité, ou trop d'action pour

la force des parties, et alors l'indolence commence trop ſouvent. On peut ſuppoſer que le froid agit ſur une partie enflammée, comme ſur une partie gêlée, en reſtreignant l'action, la retenant dans les bornes de la force de la partie dans un cas, de manière à ce que la mort n'ait pas lieu par trop d'action ; et dans l'autre en la maintenant dans les bornes preſcrites. (*)

On attribue encore beaucoup d'effet de cette manière au plomb ; mais je crois qu'on lui en donne plus qu'il ne merite.

(*) Comme le froid peut être appliqué ſous deux différens principes, il eſt néceſſaire de montrer celui qu'on entend ici. Lorsque le froid eſt appliqué ſoit ſous la puiſſance de réſiſtance de la partie pour exciter la chaleur, ou ſeulement pendant un tems ſi court qu'il donne ſeulement le ſtimulus du froid, alors une réaction a lieu, et la chaleur en eſt la conſéquence ; mais ſi le froid eſt appliqué au delà des puiſſances de réſiſtance, il y a contraction des vaiſſeaux, et elle eſt en quelque ſorte permanente ; mais cela doit être fait avec précaution, car ſi on le continue trop longtems, il produit la debilité, et il y aura une action excitée qui ſera irritable. Dans le cas préſent l'application du froid doit être ſeulement ſuffiſante pour exciter la contraction des vaiſſeaux, et ne pas être continuée trop longtems pour les raiſons ſusdites.

La propriété du plomb parait consister à diminuer les puissances, et non l'action, conséquemment on ne doit s'en servir que lorsque les puissances sont trop fortes, et agissent avec trop de violence : cependant le plomb a certainement la puissance de produire une contraction des vaisseaux, et par conséquent quand il y a beaucoup de force, le plomb est un topique puissant.

Les applications qui peuvent affaiblir, ne doivent jamais être employées à une inflammation irritable, spécialement si l'inflammation vient de faiblesse ; je suis certain que j'ai vu le plomb augmenter de telles inflammations, particulièrement dans beaucoup d'inflammations de l'œil et des paupières ; et je crois qu'il est nuisible dans tous les cas de scrophule ; dans cette maladie les parties devraient être fortifiées sans produire d'action.

On a ordinairement recours à la chaleur, spécialement unie à l'humidité, ce qu'on appele fomentation ; mais je suis certain que la chaleur aussi fort que le principe sensitif, peut le supporter, excite l'action ; mais je ne pourrait pas déterminer si c'est l'action de l'inflammation, ou l'action de contraction des vaisseaux ; on voit que dans beaucoup de cas elle est insupportable, et conséquemment on peut supposer qu'elle augmente l'action de dilatation et

et fait mal ; mais si cette douleur vient de la contraction des vaisseaux enflammés, alors elle fait bien ; mais j'en doute, parce que je crois plutôt que l'action de contraction soulage les parties.

Les acides ont une puissance sédative, de même que l'alcohol, et beaucoup de sels neutres.

Je crois qu'il n'est pas connu qu'on ait encore eu le pouvoir d'ajouter de la force à une partie par une application locale ; cela doit venir en général de la constitution ; car quoiqu'on puisse donner de l'action, cela n'inclus pas la force.

On recommande beaucoup d'applications locales, contre lesquelles j'ai beaucoup de doutes.

Le mode de traiter par une irritation différente de la maladie, parait augmenter la maladie, mais en détruisant le premier mode d'action, il produit une autre maladie à raison du mode d'irritation de l'application, laquelle se guérit plus aisément que la première. Je crois cependant que cela a lieu principalement dans les maladies spécifiques, et moins aisément dans l'inflammation commune ; car une telle inflammation serait augmentée par là. J'ai vu des inflammations spécifiques guéries plus aisément par leurs remedes spécifiques, que l'inflam-

mation commune de la même conftitution. J'ai vu une gonorrhée et un chancre guéris beaucoup plus aifément dans certaines conftitutions, qu'une inflammation par accident, et cela plus d'une ou deux fois dans le même fujet. Cependant ce mode n'eft pas bon dans toutes les maladies fpécifiques, car la fcrophule ne change pas fa nature avec cela, ni même l'irritable quoique fpécifique : la gonorrhée vénérienne (fi les parties font très irritables) en eft un exemple, car les injections irritables l'augmentent; cependant on voit des inflammations cutanées qui guériffent par ce moyen; car une légere folution de muriate de mercure fublimé peut emporter une inflammation de la peau. L'onguent citrin mêlé avec un autre onguent commun, guérit beaucoup d'inflammations des paupières; cependant je crois que les irritations artificielles font analogues les unes aux autres; et je ne crois pas qu'il y ait aucune différence entr'elles, quoique je convienne qu'une peut agréer avec une conftitution plutôt qu'une autre. Cependant ces applications locales ou immédiates ne peuvent être que telles qu'elles foient en contact avec la maladie, qui doit toujours être une furface découverte, comme quand la peau des paupières, les amigdales, etc, font enflammées; mais la même partie doit être affectée par la fympatie continue, s'ils produifent une guérifon, parce que l'inflammation

va généralement au delà de la ſurface de contact immédiat.

L'inflammation qui admet la répulſion, quoique par des moyens locaux, peut n'être conſidérée ici que d'après ces effets et ſes connexions avec la conſtitution, elle eſt mieux placée avec les différentes relations ſous laquelle je vais la conſidérer.

§. XII. *Obſervations générales ſur la répulſion, la ſympatie, la dérivation, la révulſion et la tranſlation.*

Ces termes ſont deſtinés pour exprimer un changement dans la ſituation des actions leſées dans le corps, et ils ſont ainſi nommés à raiſon de la cauſe immédiate; car une ſeule maladie peut admettre un de ces modes quelconques également, c'eſt-à-dire une maladie qui peut être repouſſée, peut encore être guérie par ſympatie, qui probablement inclus la dérivation, la répulſion et la tranſlation. Il eſt évident je crois qu'un tel principe exiſte; mais le mode précis d'action n'eſt pas connu; c'eſt-à-dire qu'on ne ſait pas quelle partie du corps accepte plus aiſément l'action d'une autre; s'il y a de telles parties, on peut les nommer parties correspondantes, ſoit que l'action change par répulſion ſympatie, dérivation ou tranſlation.

Dans la dérivation et la répulsion qu'un mode d'irritation soit meilleur qu'un autre pour inviter ou repousser l'action ; et que les parties ayant des actions pareilles demandent des irritations analogues pour être détournées ; il importe fort peu, et on est encore totalement étranger à tout cela.

Mon intention n'est pas pour le moment de voir dans les différens effets de ce principe ; quoique je doive convenir que c'est une partie de l'art de guérir aussi utile qu'aucune autre, et même plus ; car elle est probablement la moins connue, étant la moins intelligible, et par conséquent on peut retirer beaucoup de bien de son exacte recherche.

Les opérations désignées par ces termes (autant qu'elles existent) paraissent toutes appartenir au même principe dans l'économie animale, car toutes consistent dans un changement de situation de la maladie ou de ses actions, un changement de situation comme dans la goutte, un changement dans l'action comme le gonflement des testicules dans la suppression d'une chaude-pisse. Ce dernier n'est pas proprement un changement de situation de la maladie, mais seulement de l'action générale inflammatoire sans l'action spécifique ; ces principes ne peuvent produire qu'un changement dans le siège de l'action, et non dans aucune

des conséquences de la maladie ; ils ont dans certains cas des connexions avec les opérations naturelles du corps, leurs étant pour ainsi dire opposées ; et lorsque cela a lieu, ils doivent généralement produire une maladie d'un genre quelconque : ainsi la suppression des regles, une action locale naturelle, tenant de la constitution, qui peut être effectuée par des applications locales, nommées repoussantes ou reparatives, par un derangement de la constitution, et par beaucoup de circonstances qui dépendent d'une constitution derangée simplement, où elles peuvent revenir par un derangement de la constitution, ce qui est une espèce de dérivation ou révulsion. On voit souvent que les applications locales derangent aussi d'autres parties, qui n'ont aucun effet visible sur la partie de l'application comme ci-dessus, ni aucunes connexions visibles avec les parties qui s'approprient l'action. Ainsi le froid, spécialement s'il vient de l'humidité des pieds, amene des maux d'estomac et des intestins par sympatie, et le même mode d'application du froid étant local, produit une maladie locale ; comme l'air froid soufflant sur une partie, qui amene les rheumatismes.

Tous ces changemens ont été regardés ci-devant comme étant de plus de conséquence qu'ils ne le sont réellement, à ce que je crois ;

car ce n'est que le changement de situation d'une maladie. Ils furent introduits dans l'économie de la maladie d'après l'idée des prétendues humeurs. On faisait usage des repercussifs comme chassant les humeurs d'une partie, et les faisant tomber sur une autre; la sympatie consistant en une autre partie qui les recevait; la dérivation consistait à faire une diversion ou à chasser les humeurs; la révulsion était la même chose, et la translation était un changement des humeurs d'une place à une autre. Ainsi nous avons ces différens termes appliqués à cette connexion des parties, par laquelle une partie étant affectée, une autre est affectée ou soulagée; ou, comme dans la translation, une autre partie prend la maladie comme si c'était volontairement, comme il arrive souvent dans la goutte. Toutes ces circonstances produisent un des symptomes d'une maladie, la sensation et l'inflammation; mais je crois qu'elles produisent rarement ou jamais des structures réellement lesées. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que j'ai déjà observé, que l'inflammation locale dépendante de la constitution, suppure rarement et peut-être jamais.

Je crois que ces puissances ont des effets plus grands dans les maladies, qui dépendent ou qui produisent l'action et la sensation, qu'on appele nerveuse, que dans celles qui produisent une altération dans la structure des parties.

Ainſi on guérit une crampe à la jambe en produiſant une irritation douce autour de la partie inférieure de la cuiſſe, comme une jarretière, ce qui vient de dérivation ou ſympatie.

J'ai vu une fille nerveuſe qui ſe guérit une douleur dans un bras en ſe frottant l'autre.

Ces guériſons par dérivation, répulſion, tranſlation, etc. ne meritent pas ce nom, quoique les malades ſoient guéris de la maladie primitive, parce que dans pluſieurs cas il reſte une grande quantité quelqu'autre part dans le corps qui n'eſt pas guéri; par exemple, dans ces cas où la guériſon vient de ce qu'il ſe forme une inflammation locale, et peut-être plus violente que la première; mais dans d'autres cas où la guériſon ne vient ſeulement que d'une action dans une partie ſans altération des ſtructures, alors la guériſon eſt accomplie ſans qu'il y ait eu d'autre maladie produite, comme les nauſées ou le vomiſſement, qui guériſſent une maladie des teſticules.

J'ai déjà obſervé que les applications locales ſont ſuppoſées être généralement repercuſſives par le premier ou le ſecond mode d'action; cependant les médicamens internes qui ont une action ſpécifique, ou ce qu'on pourrait appeler une action locale, quoique donnés intérieurement, peuvent repercuter en arrêtant l'action

morbide dans la partie qu'elle affecte le plus, par exemple, le mercure en attaquant la bouche, pourrait repercuter une maladie de la bouche. La cigüe pourrait faire la même chose, eu égard à la tête; ou la thérébentine, eu égard à l'uréthre. Dans ce dernier on voit souvent qu'en prenant le baume de copahu pour arrêter l'écoulement, il survient un gonflement des testicules ou une irritation de la vessie. Comme la répulsion dans cette vue n'est pas si évidente, on y a moins pris garde. L'incertitude de la puissance des médicamens, concernant la répulsion, a induit les Chirurgiens dans plus d'erreurs qu'aucun autre principe dans l'économie animale, eu égard aux maladies. Elle les a empêchés d'agir dans beaucoup de circonstances, où ils auraient pu le faire avec securité et effet. On ne peut pas en donner un exemple plus grand que dans cette espèce de la maladie vénérienne, nommée gonorrhée, qu'ils n'ont pas osé essayer de guérir par les applications locales, de peur de la repercuter dans la constitution, et de produire une vérole; mais ils n'ont pas considérés qu'une gonorrhée ne vient pas de la constitution, mais ne vient que par un accident, ou au moins qu'elle est entièrement locale, et par conséquent qu'une répulsion ne peut avoir lieu. L'idée de repercuter fut d'abord introduite lorsque l'on supposait que les maladies locales venaient d'une

dérivation ou disposition d'humeur dans une partie, et elle est encore retenue par ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas penser mieux; cependant quoiqu'il en soit le terme peut être appliqué à l'action lesée, car le transport de beaucoup d'actions lesées d'une partie sur une autre est bien certainement la repercussion de cette action lesée; mais puisqu'elle n'est pas subjuguée, mais seulement chassée de la partie, comme il arrive souvent à la goutte, aucune cure n'est parfaite par ce moyen.

L'une ou l'autre des deux méthodes locales de faire changer une maladie, et que je viens de démontrer, qui sont, en guérissant simplement la maladie, ou en détruisant l'action lesée, en existant une action d'un autre genre, peut produire l'effet nommé répulsion; mais la première ne peut avoir lieu que dans les inflammations n'étant de la constitution, et qui étant empêchée de siéger dans cette partie, retourne de rechef à la constitution, et souvent se jette sur quelqu'autre partie, qui est dans l'ordre suivant pour la susceptibilité pour une telle inflammation, comme il arrive souvent dans la goutte et dans beaucoup d'autres maladies indépendamment de l'inflammation, comme dans beaucoup de maladies nerveuses. La Dance de *St. Vite* est un exemple remarquable de ceci; mais dans ce cas on ne doit pas la

considérer comme une guérison de la maladie, mais seulement comme une suspension de son action dans la partie.

Je crois bien qu'il est possible que le second mode de traitement local, qui se fait en produisant une irritation d'un autre genre, peut ne pas repercuter, quoiqu'il guérisse la maladie première ou locale, parce qu'il y a dans ces modes de traitement une plus grande quantité d'inflammation dans la partie qu'il n'en a été produit par la maladie même; (quoique d'un autre genre) mais comme l'idée de repercussion veut une maladie quelque part, mais pas à la même place, il vaudrait autant la retenir dans sa situation présente, et peut-être mieux que partout ailleurs où elle pourrait aller. Mais si d'un autre côté la constitution demande a avoir une maladie locale venant d'elle même, laquelle, pour ainsi dire, emporte ou soulage la disposition de la constitution, alors on ne peut faire aucun bien en guérisant celle qui est dejà formée, en produisant une autre dans la même partie; car si la maladie artificielle n'est pas de la même nature que la constitutionnelle, (ce qu'elle ne peut jamais être) et si elle détruit l'autre, alors elle ne peut pas agir comme un substitut de l'autre. On peut observer ceci en produisant une irritation d'un autre genre dans la goutte, on peut détruire l'inflammation

goutteuse dans la partie, mais on ne peut pas toujours en debarasser la constitution; par conséquent il n'en résulte aucun bien de cette méthode dans ce cas.

Les puissances repercussives qui agissent par les applications qu'on fait immédiatement à la partie affectée, ou par le changement d'une maladie en une autre; sont les plus difficiles de tous à connaitre; parce qu'il doit être très difficile de dire laquelle peut seulement repercuter et completement guérir, ou laquelle peut changer parfaitement la maladie. La répulsion doit certainement être desirée comme une guérison de la partie, quelle qu'en puisse être la conséquence; et un changement dans la maladie est une guérison de la première, quoiqu'une maladie puisse toujours exister dans la partie.

Il est évident, je crois, dans beaucoup de circonstances, qu'une irritation artificielle faite sur une partie ne guérit pas (toujours au moins) ou n'emporte pas une irritation maladive d'une nature spécifique dans une autre partie, même quand cette irritation spécifique serait une affection de la constitution. Ceci cependant est évident dans la goutte, car quand elle est dans une partie vitale, et qu'on applique du sinapisme aux pieds, il ne soulage pas ces parties vitales: quoique l'inflammation qu'il

caufe foit confidérable; (*) mais cette inflammation amene la goutte aux pieds, et auffitôt que cela arrive, les parties vitales font degagées; de là il parait qu'une irritation fpécifique demande un dérivateur fpécifique. On pourrait fuppofer que l'inflammation en conféquence du finapisme, amene ou produit un tel derangement dans les pieds qui les rends plus fusceptibles pour la goutte, ou que l'inflammation devient une caufe immédiate de ce que l'action goutteufe y prend place.

Il eft clair auffi que quand il y a une difpofition ou une action goutteufe dans la conftitution, un derangement dans une partie peut la developper; car dans les cas fusdits le malade avait toujours des fpasmes internes qui venaient au moindre choc moral ou anieté d'esprit, mais il était d'ailleurs et dans tous les tems affez bien, en lui appliquant le finapisme une feconde-fois aux pieds, jusque ce qu'il y eut une inflammation cutanée confidérable, la goutte attaqua l'articulation du gros orteil du pied droit, et la dernière articulation du gros orteil gauche, ce qui dura environ deux jours. Cette attaque de goutte ne lui fit cependant pas ceffer ces fpasmes, comme la première l'avait

(*) La chofe eft arrivée ainfi à une perfonne que j'ai traité.

fait ; et conféquemment devait être confidérée comme une action goutteufe additionnelle. Ceci n'aurait certainement pas pu avoir lieu fi la conftitution n'eut pas été goutteufe.

Dans les maladies où on n'a pas de topiques fpécifiques capables d'agir immédiatement, les avantages réfultant de la dérivation, révulfion ou fympatie font beaucoup plus grands dans beaucoup de cas que ceux des effets d'aucune application locale connue jusqu'à préfent ; et les médicamens qui font capables de produire cet effet, font fouvent tels qu'ils auraient un effet fi on les appliquait à la partie malade, ou qu'il l'augmenteraient. Ceci vient des actions diffimilaires des deux parties, c'eft-à-dire que les actions malades de l'une font analogues, ou produifent les actions de guérifon dans l'autre ; il n'eft pas difficile de concevoir pourquoi cela eft ainfi ; car puisque les médicamens ne font pas fpécifiques, mais feulement invitent ou font changer la maladie par cette connexion que les puiffances vitales d'une partie ont avec celles de l'autre, il eft raifonnable de croire que ce principe d'action entre les parties doit être beaucoup plus fort que les effets de beaucoup de médicameus qui n'ont qu'une tendance à guérir ; ou peut-être de cette manière aucune tendance. Ainfi on voit que le vomiffement guérit fouvent les inflammations des

testicules, lorsque tous les topiques palliatifs ont été infructueux, et lorsque le même émétique qui produit le vomissement, n'aurait aucun effet sur la partie même si on l'y appliquait.

De même on voit qu'un caustique derrière l'oreille guérit l'inflammation de l'œil ou des paupières, lorsque toutes les applications à la partie affectée sont resté sans effet, et lorsque ce caustique appliqué aux parties mêmes seulement comme stimulant, augmenterait la maladie.

La sympatie peut être (excepté la continue) inclus le mode d'action dans toutes celles que j'ai appelées relatives, qui sont, la répulsion, la dérivation, la révulsion et la translation; au moins c'est probablement le même principe dans le tout. Ce que j'appele une guérison par sympatie, se fait en produisant une action curative dans une partie saine, afin que celle qui est malade puisse prendre le même mode d'action par sympatie, qu'elle prendrait si l'action curative y était appliquée; de manière que la sympatie peut même repercuter dans les cas qui demandent la repercussion, et tombe sur une autre partie, quoique pas nécessairement où l'application a été faite. La différence entre la dérivation ou répulsion, et la sympatie, consiste en ce que la dérivation produit une

maladie dans une partie ſaine pour en guérir une autre dans une autre partie, comme on l'a obſervé, tandis que la ſympatie applique le moyen curatif à une partie ſaine pour guérir celle qui eſt malade ; mais dans bien des cas il eſt très difficile de diſtinguer l'une d'avec l'autre.

La ſympatie eſt très univerſelle, ou plus générale que beaucoup d'autres actions ; car il y a peu de maladies locales qui ne s'étendent au delà de la ſurface de contact, ce qui produit la ſympatie continue ; et il y a peu de parties qui n'ayent des connexions avec d'autres parties, ce qui donne la ſympatie éloignée.

On doit ſe reſouvenir que lorsque j'ai traité de la ſympatie, je l'ai diviſée en continue, contigue, éloignée, ſimilaire et diſſimilaire.

Le traitement par ſympatie contigue eſt cette application d'un médicament qu'on a des raiſons de ſuppoſer qui accomplirait la guériſon étant appliqué à la partie même, comme lorsqu'on applique du mercure à la peau au-deſſus d'un nodus vénérien. Le nodus eſt guéri en ſympatiſant avec l'irritation mercurielle de la peau ; et l'action du ſympatiſant eſt ici analogue à l'action de la partie de l'application. La ſympatie éloignée eſt rarement, et n'eſt même jamais produite par une analogie d'action dans

des parties similaires ; mais il est probable qu'elle guérit par des modes d'actions non analogues dans les deux parties, et par conséquent on peut l'appeler sympatie dissimilaire, en stimulant les parties d'applications d'une manière telle que le sympatisant agit de la même manière que si l'application curative y avait été réellement faite, et cependant le mode d'action de la partie où a été faite l'application, ne sera aucunement analogue au sympatisant. On peut même supposer une maladie locale guérie par la sympatie et par les médicamens qui peuvent l'augmenter, si on les y appliquait immédiatement. Supposons, pour exemple, un mode d'action lesée quelconque, et que ce mode puisse être augmenté par un médicament irritant, si on l'y applique; mais qu'on applique cet irritant à une autre partie avec laquelle la partie malade sympatise, et l'action sympatique de la partie malade sera le même que si on y avait appliqué un médicament curatif analogue à ce qui aurait eu lieu, si son irritant spécifique y avait été appliqué, alors le médicament fait la guérison par sympatie, quoiqu'elle puisse augmenter la maladie étant appliquée localement, ou n'aurait aucun effet.

La sympatie contigue parait avoir lieu lorsqu'elle agit par la proximité de parties non analogues entr'elles, et conséquemment n'est

pas la ſympatie continue ; on ne peut pas non plus l'appeler ſympatie éloignée, parce qu'il parait qu'il n'y a pas de connexions ſpécifiques, mais qu'elle vient de contiguité ou proximité des parties. De ce genre ſont les veſicatoires ſur la tête qui guériſſent les maux de tête ; et ceux ſur la poitrine qui guériſſent les douleurs de cette partie ; ceux encore ſur le creux de l'eſtomac pour guérir les irritations de ce viscére ; et ceux enfin qu'on applique ſur le ventre pour guérir les douleurs des inteſtins.

Les topiques qui agiſſent par la ſympatie contigue ſont ſeulement ceux qui peuvent être appliqués le plus près de la ſurface qui eſt enflammée, et la partie enflammée qui eſt près de celle où eſt appliqué le topique, devient affectée en quelque ſorte comme l'autre, comme les applications aux paupières pour l'inflammation de l'œil ; au ſcrotum dans celle des teſticules ; à l'abdomen lorsque des inteſtins ſont enflammés ; au thorax pour l'inflammation des poumons, etc.

Ces topiques peuvent être des genres ſpécifique, ſtimulant ou palliatif, quelque choſe qui affecte les parties de telle manière que l'action leſée éloignée ceſſe. Il peut être ſpécifique comme l'opium appliqué au creux de l'eſtomac pour guérir une irritation de ce viscére ; ſtimulant, comme les veſicatoires pour guérir

les viscéres adjacents, comme on l'a déjà obſervé ; palliatif comme les fomentations ſur l'abdomen pour ſoulager les douleurs inteſtinales.

La dérivation veut dire une ceſſation d'action dans une partie, en conſéquence de ce qu'une action eſt ſurvenue à une autre ; et lorsque celle-ci eſt une ceſſation d'une action malade, alors on peut dire que la guériſon de cette action dans la partie originelle eſt accomplie ; ce traitement a été mis en uſage encore par l'idée des humeurs, c'eſt-à-dire pour *chaſſer les humeurs* de l'endroit dont elles avaient pris poſſeſſion ; mais je crois qu'on lui a donné plus d'étendue qu'elle n'en merite.

Je n'ai pas encore été en état de m'aſſurer jusqu'où elle a réellement lieu dans toutes ſes parties, c'eſt-à-dire jusqu'où la maladie réelle eſt invitée et accepte l'invitation ; mais j'ai déjà obſervé qu'il y a un tel principe de maladie dans l'économie animale, quoiqu'on puiſſe voir par la dérivation que la même quantité, et peut-être plus d'irritation, eſt retenue dans la conſtitution ; cependant l'irritation artificielle produite étant telle qu'elle admet plus aiſément la guériſon que la partie malade, ou eſt dans des parties qui ne ſont pas tant eſſentielles à la vie, par ce moyen on gagne un avantage ; ainſi on brule l'oreille pour guérir les maux de dents, et la partie qui eſt brulée admet la

guériſon plus facilement que la dent. On voit auſſi que des veſicatoires guériſſent des douleurs profondement ſituées, comme les maux de tête; et guériſſent les maladies de la veſſie étant appliqués au periné. Les veſicatoires et les cauſtiques appliqués derrière l'oreille, guériſſent l'inflammation de l'œil.

Il y a moins à dire de la révulſion, puiſque nous avons décrit la dérivation.

On peut toujours avec ſecurité emporter une maladie, et ce principe peut être appliqué à toutes les maladies; on peut appliquer la révulſion beaucoup mieux lorſque la maladie attaque une partie eſſentielle où l'application ne peut pas être tellement près qu'elle implique la dérivation.

Ainſi un vomitif guérit une inflammation des teſticules, et même les bubons vénériens; et le ſinapisme appliqué aux pieds ſoulage la tête.

La tranſlation ne différe de la dérivation, révulſion et répulſion, ſeulement qu'en ce qu'elle vient d'une cauſe naturelle ou ſpontanée, tandis que celles-ci viennent d'une cauſe accidentelle, artificielle ou externe, et le principe commun de toutes parait être la ſympatie, car ſi ce n'eſt pas une action d'elle ſeule, alors elle doit être repercutée, derivée ou traitée par ſympatie.

On nous a donné des exemples très étranges de tranflation; on a fuppofé que du pus dejà formé a été transporté à une autre partie du corps depofé là, et y a formé un abcès, et alors a été évacué par une ouverture; c'eft une opération abfolument impoffible, la matière abforbée peut être emportée hors du corps par quelques-unes des fecrétions, comme par les reins, qui ont la puiffance d'emporter plus qu'ils ne fecretent; mais la depofition du pus eft la même que fa formation.

La révulfion et la répulfion peuvent être regardés comme une espèce de tranflation.

La goutte qui va d'elle même de l'eftomac aux pieds, ou d'un pied à un autre, peut être regardée comme une tranflation de la goutte.

§. XIII. *Des différentes formes fous lesquelles les médicamens font appliqués.*

Les fomentations ou les vapeurs, les lavages et les cataplasmes, etc. font les applications ordinaires qu'on employe fur une partie dans l'état d'inflammation. La première et la dernière font ordinairement mifes en ufage pour les inflammations venant de violence externe et produifant la fuppuration; la feconde pour les furfaces internes telles que la bouche,

le nez, l'uréthre, le vagin, le rectum, etc. l'action des deux premiers n'est que d'une très courte durée.

Les fomentations et les bains de vapeurs sont des corps fluides en vapeurs : ils peuvent être simples ou composés ; simples comme la vapeur de l'eau chaude ; composés comme des fomentations d'eau impregnée de médicamens.

Cette manière d'appliquer la chaleur et l'humidité parait d'après l'expérience plus efficace que lorsqu'elles sont appliquées sous la forme fluide; elles soulagent souvent au moment de l'application, tandis que d'autres-fois elles causent de grandes douleurs ; mais si elles soulagent, les symptomes reviennent ordinairement dans les intervals des applications, et avec presque la même violence. Je ne suis pas certain jusqu'où un médicament appliqué quinze minutes, dans vingt-quatre heures peut faire du bien : on voit cependant que l'application de la vapeur d'un médicament spécifique, quoique quelques minutes par jour fait un bien considérable : les fumigations avec le cinnabre peuvent en servir d'exemple. Les fomentations sont ordinairement composées de décoctions d'herbes ; quelque-fois de mauve, etc. mais plus souvent des herbes qui possèdent de l'huile essentielle, qui sont, je crois, les meilleures, parce que je suppose que tout ce qui peut exciter

la contraction des vaiſſeaux, peut en quelque ſorte contre-carrer le principe dilatant : on y met du vinaigre ou des ſpiritueux, mais je ne ſais pas s'ils ſtimulent à la contraction, mais je crois plutôt qu'ils empêchent l'irritation, ce qui doit diminuer l'action inflammatoire.

Les lavages ſont en général des applications fluides et ſont communement appliqués plutôt aux ſurfaces internes, qu'aux tegumens communs : il y a des lavages pour les yeux nommés collyres ; pour la bouche et le goſier nommés gargarismes ; pour l'uréthre nommés injections ; et pour le rectum nommés clyſteres ; mais je crains bien que l'on ne ſoit pas encore bien inſtruit de leurs vertus ſpécifiques, ou au moins qu'il y a quelque choſe de vague dans leur application. On a, par exemple, des aſtreingents pour l'inflammation de l'œil, tels que la ſulfate de fer ou de cuivre, l'alum, etc. des gargarismes chauds ſtimulants pour l'inflammation de la gorge, comme la moutarde, le vin de Porto, le vin clairet avec le vinaigre et le miel, mais pour moderer ou réſoudre une inflammation externe, on n'applique pas des ſubſtances qui ont de telles propriétés. Combien il paraitrait abſurde aux Chirurgiens en général, ſi l'un d'eux faiſait uſage de la même application pour une inflammation dans une autre partie ; cependant je ne vois pas qu'il y

ait aucune différence entre une inflammation de l'œil ou une de la gorge, ou de toute autre partie, ſi les inflammations ſont du même genre : le mercure guérit l'inflammation vénérienne, ſoit de l'œil ou de goſier, auſſi aiſément qu'une inflammation vénérienne partout ailleurs, parce que c'eſt une inflammation du même genre.

Ces applications, comme les fomentations, ſont de courte durée, car il n'y a pas de poſſibilité d'appliquer ces puiſſances conſtamment, excepté ſous la forme de cataplaſme, dont l'opération eſt en quelque ſorte analogue; et elles ne ſont réellement que les ſubſtituts des cataplaſmes, lorsqu'on ne peut pas faire uſage de cette ſorte d'application, comme je l'ai obſervé à l'égard des ſurfaces internes.

Les cataplaſmes ſont des applications qui peuvent être durables, et comme les fomentations ils peuvent être de deux genres, ou ſimplement chauds et humides, ou médicamenteux. Le plus grand effet qu'un cataplaſme peut produire doit être immédiat, mais ſa puiſſance s'étend au delà de la ſurface de contact, quoique ſeulement dans un degré ſecondaire.

Le cataplaſme le plus ſimple eſt le meilleur pour les inflammations communes, et ſon effet conſiſte, je crois, à entretenir les parties

dans l'aiſance avec cette maladie ; mais mon opinion eſt que cela n'affecte pas l'inflammation d'aucune autre manière. Un cataplasme commun eſt certainement le meilleur topique qu'on puiſſe employer lorsque l'on eſt dans l'intention de laiſſer agir la nature avec autant d'aiſance qu'il eſt poſſible.

Les cataplasmes peuvent être rendus médicamenteux pour être adaptés au genre de l'inflammation ; comme l'acetite de plomb, l'opium, le mercure, etc. enfin on peut les compoſer avec toutes ſortes de médicamens.

Quelque ſoit la diſpoſition qui produit l'inflammation et quelles que ſoient les actions qui produiſent les effets, cette diſpoſition dans certaines circonſtances, c'eſt-à-dire quand elle vient de la conſtitution ou des parties, peut être emportée. et par ſuite de ce les actions excitées par elle. La diſpoſition à l'inflammation a lieu, et les vaiſſeaux qui ſont des parties actives, ſe dilatent et laiſſent paſſer plus de ſang, de manière que la partie devient rouge, mais on n'obſerve ni dureté ni plenitude, et le tout ſe réſout avant que les adhérences ayent lieu ; ou ſi l'inflammation a été ſi loin qu'elle produiſe du gonflement, ce qui eſt le période adhéſif de la maladie, on peut par une certaine méthode les desenfler, et par ce moyen empêcher la ſuppuration d'avoir lieu, et alors les

parties retournent à leur état naturel, ce qui s'appele résolution ; quelques adhérences étant peut-être les seules conséquences restantes de l'inflammation.

La même méthode est aussi employée souvent avec beaucoup de succès pour diminuer l'inflammation venant de violence, et prévenir entièrement la suppuration ; mais dans beaucoup de ces circonstances elle ne suffit pas, et dans celles où on ne peut pas l'empêcher, on peut au moins la diminuer par les mêmes moyens.

Comme le premier symptome de l'inflammation est ordinairement la douleur, le premier symptome de résolution est la cessation de la douleur, aussi bien qu'un des symptomes de suppuration, ce qui est une espèce de résolution. J'ai vu la douleur cesser si soudainement que c'était comme un charme, quoiqu'il n'y ait eu aucune autre altération visible, le gonflement et la couleur étant les mêmes.

Il est très difficile d'expliquer pourquoi l'inflammation d'un genre quelconque doit cesser quand une fois elle a commencée, il est même difficile de s'en faire une idée, puisqu'on n'a pas de moyens de contre-carrer la première cause de l'irritation ; on peut supposer que cela vient de ce que les principes des parties s'adaptent par la suite à leur sitation présente, ce que

j'appele habitude, et que pour entretenir l'inflammation, il ferait néceſſaire que la cauſe augmente, en proportion de ce que les parties ſe reconcilient avec leurs circonſtances actuelles; mais en accordant que cela ſoit la cauſe, on ne peut pas rendre raiſon pourquoi elles retournent à leur état naturel ou primitif, lorſque cette augmentation d'irritation ceſſe, et que l'irritation originelle reſte ſeule; car d'après ce principe elles ne ſont que ſe trouver plus à l'aiſe dans cet état préſent; ou peut-être, ce qui eſt pis, elles en acquierent l'habitude, ce qui peut être la cauſe de beaucoup de maladies indolentes ſpécifiques.

Si on ſuppoſe que l'extraction de la cauſe originelle eſt ſuffiſante pour arrêter les progrès de l'inflammation, et que lorſqu'ils ſont arrêtés, que les parties ne peuvent pas aiſément reſter dans le même état enflammé, mais par leurs propres efforts elles commencent à ſe retablir; ce qu'on peut ſuppoſer être vrai dans les maladies ſpécifiques,. ſpécialement celle cauſées par les poiſons d'un genre qui ſont capables de terminaiſon, comme la petite vérole, ou lorſqu'on peut adminiſtrer un remede pour les effets du virus, comme dans la maladie vénérienne; alors on doit conclure que l'état inflammatoire eſt un état contre nature, une force ſur les organes qui la ſouffrent, comme un arc qui

eſt tendu, et qui tend toujours à ſe redreſſer, et au moment que la puiſſance eſt enlevée, il retourne à ſon état primitif ou naturel.

§. XIV. *Des uſages de l'inflammation adhéſive.*

On peut dire que cette inflammation vient toujours d'un état des parties dans lequel elles ne peuvent pas demeurer, et conſéquemment une irritation d'imperfection a lieu. On peut la regarder comme étant l'effet de ſages conſeils, la conſtitution étant formée de manière qu'elle prend ſpontanement toutes les précautions néceſſaires pour ſa conſervation ; car dans la plus part des cas on verra qu'elle a toujours un objet utile en vue.

Son utilité eſt locale et conſtitutionnelle, mais elle eſt plutôt locale. Elle eſt plus évidente lorsqu'elle vient d'une maladie d'une partie, ſoit que celle ci vienne de la conſtitution ou autrement, et lorsqu'elle vient de la conſtitution, on peut la conſidérer comme venant d'un état dans lequel cette partie ne peut pas exiſter, comme lorsqu'elle eſt decouverte, et conſéquemment elle eſt le premier pas vers la guériſon. Elle rend ſouvent de grands ſervices dans les cas qui viennent de violences, quoique moins néceſſairement, les parties injuriées n'étant

pas toujours dans la nécessité d'avoir recours à elle, comme je l'ai montré en traitant de l'union par la première intention.

Quand l'inflammation adhésive vient de la constitution, elle peut dependre de quelque maladie de la constitution; et s'il est ainsi, on peut concevoir qu'elle lui est utile, spécialement si on suppose que c'est un terminaison d'une irritation universelle par une locale, et qui par ce moyen debarasse la constitution de la première, comme dans la goutte; mais lorsque ce n'est que l'inflammation adhésive seule qui a lieu, je crois que c'est plutôt une partie de la maladie, que sa terminaison, ou une action de la constitution.

L'inflammation adhésive sert comme d'un frein à la suppurative, en faisant unir des parties, qui autrement auraient infailliblement tombées dans cet état, et afin de prévenir la suppuration, comme je l'ai décrit dans le §. V Chap. 2; et lorsqu'elle ne peut pas produire cet effet, de manière à empêcher tout-à-fait la suppuration d'avoir lieu, elle devient une limite à cette inflammation suppurative. On voit ceci évidemment dans les grandes cavités, comme dans la tunique vaginale après l'opération de l'hydrocéle; car après que l'eau est sortie, une partie du sac qui est separée s'unit ordinairement à d'autres parties du même sac

par le moyen de cette inflammation, et par là empêche la ſuppuration d'aller au delà de ſes adhérences, ce qui en quelque ſorte empêche l'intention du Chirurgien d'avoir ſon effet; et ſouvent d'un autre côté, l'état adheſif de l'inflammation a lieu univerſellement dans tout le ſac, en conſéquence de la cure palliative, qui produit la radicale et par là prévient un délai. Dans la hernie elle accomplit la guériſon en uniſſant les deux côtés du ſac enſemble par le moyen d'une légere preſſion, de manière que l'on devrait parfaitement bien comprendre quel eſt ſon mode d'action, lorſqu'elle peut accomplir la cure, et lorſqu'elle l'empêche. Dans les cavités encore plus grandes, comme l'abdomen, où ſouvent il n'y a qu'une inflammation légere, comme il arrive aſſez ſouvent après les couches et les bleſſures de cette cavité, on trouve cette inflammation qui empêche la ſuppuration, ou ſi elle ne le fait pas, elle unit les parties qui entourent le centre ſuppuratif, et renferme la ſuppuration dans ce point; et comme l'abcès augmente en volume, l'inflammation adhéſive s'étend, uniſſant les parties à meſure, de manière que la cavité entière adhére. Ainſi la ſuppuration eſt renfermée dans ce ſeul point, et forme là une eſpèce d'abcès circonſcrit, comme je l'expliquerai plus amplement ci-après.

Dans l'inflammation de la plévre ou de la

surface des poumons, la même chose arrive ; car l'inflammation adhésive a lieu, et les surfaces sont unies, laquelle union venant avant l'inflammation suppurative, la tient renfermée dans une certaine limite, de manière qu'il se forme des abcès distincts par cette union des parties ; et toute la cavité du thorax n'est pas enveloppée dans une suppuration générale ; ce cas est appelé fausse empiéme.

Le tissu cellulaire, partout le corps, est exactement uni de la même manière, les côtés des cellules rejettent, ou, pour ainsi dire, suent la matière unissante, ce qui remplit les cavités et unit le tout en une seule masse.

L'inflammation adhésive dispose souvent les parties à former un kiste ou sac. C'est ordinairement pour couvrir un corps étranger qui n'irrite pas assez pour produire la suppuration, comme un sac formé pour contenir une balle, des morceaux de verre, etc.

Avec les même vues sages elle unit les parties ou le tissu cellulaire qui est entre un abcès, et le point où cet abcès a une tendance à s'ouvrir, comme je le demontrerai ci-après, lorsque je traiterai de l'ulcération.

Les poumons sont faits de manière qu'ils partagent des deux principes, l'un comme une

ſurface interne uniſſante, l'autre comme une ſurface ſecrétante ; ce dernier conſtitue la ſtructure et l'uſage particulier de ce viscére ; le premier n'eſt rien que la ſubſtance reticulaire ou uniſſante des cellules. La membrane interne uniſſante des poumons s'unit aiſément par l'inflammation adhéſive, comme le tiſſu cellulaire dans tout le corps ; mais les cellules qui contiennent l'air, ſemblable à la ſurface interne de l'uréthre, du nez, des inteſtins prennent plutôt l'inflammation ſuppurative, et conſéquemment n'admettent pas l'adhéſive, par lequel moyen la matière formée doit être rejettée au moyen de la toux, ce qui produit des ſymptomes particuliers aux parties affectées, et il eſt peut-être impoſſible de produire une inflammation ſur une de ces deux ſurfaces ſans affecter l'autre ; ce qui eſt la cauſe que le traitement des inflammations de ces parties a ſouvent ſi peu de ſuccès.

On ne peut pas donner une meilleure explication des uſages de l'inflammation adhéſive, qu'en la mettant en paralelle avec l'eryſipélateuſe, de laquelle j'ai déjà parlé.

Lorsque l'inflammation eryſipélateuſe a lieu, la matière fuſe librement dans le tiſſu cellulaire environnant et ſain, et alors elle s'étend presque ſur toute la ſurface du corps, tandis que dans un autre genre de conſtitution l'in-

flammation adhésive aurait eu lieu, pour empêcher ses progrès.

Un homme fut attaqué d'une inflammation violente aux deux côtés de l'anus, que je ne le vis que quelques jours après qu'elle avait commencée. Elle avait l'apparence de l'inflammation suppurative unie à l'erysipélateuse ; car elle n'était pas circonscrite comme la suppurative, et elle ne s'étendait pas non plus sur la peau comme la vraie erysipéle, et la peau avait une apparence œdemateuse et luisante. Cette inflammation s'enfonca plus profondement que la vraie erysipélateuse dans le tissu cellulaire.

Il fut saigné. Le sang était extrêmement gluant. Il prit une medecine, et on lui appliqua des fomentations. Il eut une difficulté d'uriner, probablement à cause de la pression du gonflement sur l'uréthre. Le jour suivant j'observai que le scrotum de ce côté était très enflé, ce gonflement s'étendait sur le cordon des vaisseaux spermatiques du côté droit ; en l'examinant j'y sentis pleinement un fluide, mêlé d'air, ce qui resonnait lorsqu'on remuait la partie. Le cas maintenant était évident. J'ouvris immédiatement la tumeur à chaque côté de l'anus, ce qui donna un pus de couleur foncé très fétide et accompagné de beaucoup d'air. En pressant le gonflement du scrotum, etc. je pouvais aisément faire sortir le

pus

pus et l'air par les ouvertures, par conséquent je lui conseillai de se coucher principalement sur le dos, et de presser souvent ce gonflement, afin de faire sortir le pus par les ouvertures; le pus à la partie où il était formé, n'était pas contenu dans un sac comme un abcès, mais était dans le tissu cellulaire, sans adhérences préalables.

Le scrotum s'enflamma alors, et parut avoir une tendance à s'ouvrir; au moins il paraissait livide et taché. Je l'ouvris dans cette partie, et il en sortit une quantité de pus et d'air. Une suppuratien générale vint sur toute la surface du tissu cellulaire de ces parties, et le pus s'étendit dans le tissu cellulaire du ventre, et le tissu cellulaire des lombes était chargé de pus, parce qu'il tombait des cellules de l'abdomen. Je fis des ouvertures à cet endroit, et en pressant il en sortit une grande quantité de pus et d'air. La mortification parut à la partie droite des lombes, et lorsque j'emportai l'éscharre, il en sortit du pus. Je fis aussi des ouvertures sur les hypochondres, etc. il vecut encore quelques jours de cette manière, et alors le tissu cellulaire pendait hors les playes comme des étoupes sales et mouillées.

L'inflammation adhésive a lieu en conséquence d'accidents, lorsqu'il est impossible qu'elle puisse jamais produire les mêmes bons effets,

comme dans les playes qui ne peuvent pas ſe guérir par la première intention; par exemple, un moignon après l'amputation, et beaucoup d'autres playes ; mais c'eſt un principe fixe et invariable de la machine animale, lequel, par ces irritations, produit uniformement le procédé uniſſant, quoique pareil à beaucoup d'autres procédés dans la même machine, ces effets ne ſont peut-être pas ſi néceſſaire, de manière que quoique une playe ne ſe réuniſſe pas au moyen de l'inflammation adhéſive, cependant les parties environnantes ſubiſſent les conſéquences d'une partie bleſſée, et les cellules s'uniſſent, comme je l'ai décrit en parlant de l'union par la première intention, d'abord elle rejette le ſang comme ſi l'intention était de réunir les parties; les extrêmités de vaiſſeaux nouvellement coupés et déchirés, ſe contractent cependant bien vite et ſe ferment, et alors ce qui ſort n'eſt pas du ſang, mais du ſérum avec la partie coagulante du ſang, pareil à ce qui eſt produit par l'état adhéſif de l'inflammation, de manière que ces parties ont les deux premiers procédés d'union; par conſéquent les uſages de l'inflammation adhéſive ne paraiſſent pas ſi évidemment dans ces cas que dans l'inflammation ſpontanée ; cependant dans le cas de bleſſure qu'on laiſſe ſuppurer, elle remplit l'objet ſi utile d'unir les cellules des ſurfaces coupées et les mettant ſeulement

en contact, comme je l'ai déjà décrit, ce qui borne l'inflammation à ce ſeul point, ſans cela, l'irritation venant de cet état d'imperfection pourrait avoir été communiqué d'une cellule à l'autre, et aller plus loin qu'elle ne va ordinairement. Les vaiſſeaux coupés ſont encore réunis par ce moyen, ce qui empêche l'inflammation de gagner leurs cavités, comme il arrive quelque-fois aux veines d'une ſurface bleſſée, où cette inflammation n'a pas eu lieu. D'après tout ce qui a été dit, il parait que toutes les ſurfaces qui ſuppurent en conſéquence de cette inflammation, ont leurs baſes dans cet état de l'inflammation adhéſive, lequel approche beaucoup de la ſuppuration, et cette inflammation eſt toujours moindre à meſure qu'elle s'éloigne du centre ſuppuratif.

Fin du ſecond Volume.

TABLE.

SECONDE PARTIE, CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE TROISIEME.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 5	Ligne 5	le	Lisez la.
— Id.	— 8	au	— à la.
— 9	— 2	considérable	— inconsidérable.
— 10	— note	inoscul	— inoscularis.
— 15	— 8	hanse	— anse.
— 18	— 29	une	— un.
— 19	— 11	cet	— cette.
— 25	— 11	scissures	— fissures.
— 28	— 1	la	— le.
— 36	— 5	partie	— perte.
— 37	— 24	argots	— ergots.
— 55	— 5	de lui même	— d'elle même.
— 57	— 27	différens	— différentes.
— 75	— 14	au	— à la.
— 85	— 28	à	— a.
— 97	— 16	elles conséquemment	— conséquemment elles.
— 113	— 11	évidente	— évidents.
— 126	— 13	d'un	— d'une
— 131	— 18	particulité	— particularité.
— 158	— 23	peut-être	— par être.
— 171	— 16	le	— la.
— 198	— 7	s'éléve	— s'éléva.
— 217	— 23	coagulance	— coagulante.
— 231	— 17	j'amene	— j'avance.
— 260	— 7	vertues	— vertus.
— 269	— 8	resolue	— resolues.
— 299	— 4	du	— de.

N. B. Dans le premier Volume partout où il y a dissoudent *lisez* dissolvent.